



[Berquin]  
2902

14 vols

OSB

SB  
BERQUIN, M. A.

AMI...

V. 1

1798



THE  
JOHN SULLIVAN HAYES  
COLLECTION

*A Bequest to*  
THE OSBORNE COLLECTION - TORONTO PUBLIC LIBRARY  
*in memory of*

JOHN SULLIVAN HAYES & JO ANN ELLIOTT HAYES  
*from their children*  
ANN ALYCIN AND ELLIOTT HAYES

98E04NVE 37131 032 415 267





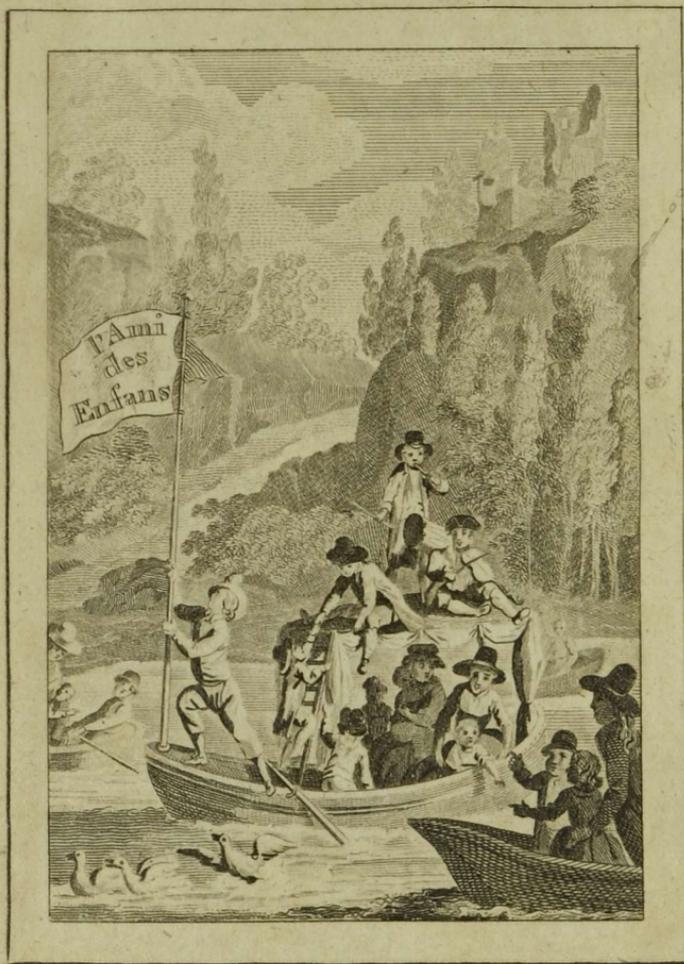
17



*[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.]*

FRONTISPICE

V.I.

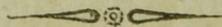


*Coch. Sc.*  
Les impressions insensibles qui  
se font sur la tendre Enfance  
ont des Suites très-durables et très-  
importantes. —

L'AMI  
DES  
ENFANS,

PAR

*M. BERQUIN.*



NOUVELLE ÉDITION,  
REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN,  
PAR NICOLAS SALMON.

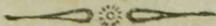
---

---

TOME PREMIER.

---

---



À LONDRES :

Chez J. JOHNSON; C. DILLY; J. SEWELL; F. & C. RIVINGTON;  
J. STOCKDALE; VERNOR & HOOD; C. LAW;  
& W. CREECH, Edinburgh.

1798.



# L'AMI DES ENFANS.\*

PAR

M. BERQUIN.

---

## PROSPECTUS.

CET Ouvrage a le double objet d'amuser les Enfans, & de les porter naturellement à la vertu, en ne l'offrant jamais à leurs yeux que sous les traits les plus aimables. Au lieu de ces fictions extravagantes & de ce merveilleux bizarre dans lesquels on a si long-temps égaré leur imagination, on ne leur présente ici que des aventures dont ils peuvent être témoins chaque jour dans leur famille. Les sentimens qu'on cherche à leur inspirer, ne sont point au-dessus des forces de leur ame : on ne les met en scène qu'avec eux-mêmes, leurs parens, les compagnons de leurs jeux, les domestiques qui les entourent, les animaux dont la vue leur est familière. C'est dans leur langage simple & naïf qu'ils s'expriment. Intéressés dans tous les événemens, ils s'y abandonnent à la franchise des mouvemens de leurs petites passions. Ils trouvent leur punition dans leurs propres fautes, & leur récompense dans le charme de leurs bonnes actions. Tout y concourt à leur faire aimer le bien pour leur bonheur, & à les éloigner du mal, comme d'une source d'humiliations & d'amertumes.

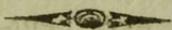
\* Il a paru, sous le même titre un Ouvrage de M. WEISSE, l'un des plus célèbres Poètes de l'Allemagne. On en tirera des morceaux choisis, ainsi que des Ouvrages de MM. CAMPE & SALZMANN.

Il est inutile d'observer que cet Ouvrage convient également aux Enfans des deux sexes. La différence de leurs goûts & de leurs caractères n'est pas encore assez marquée à cet âge pour exiger des traits différens. D'ailleurs on a eu l'attention de les réunir, le plus souvent qu'il a été possible, pour contribuer à faire naître cette union & cette intimité qu'on aime tant à voir régner entre des frères & des sœurs.

On a cherché à répandre de la variété entre les divers morceaux qui doivent composer chaque volume. Il n'en est aucun dont on n'ait d'abord essayé l'effet sur des Enfans d'un âge & d'une intelligence plus ou moins avancés ; & l'on a retranché tous les traits qui sembloient ne pas les intéresser assez vivement.

Il y aura de temps en temps un petit Drame, dont les principaux personnages seront des Enfans, afin de pouvoir leur faire acquérir de bonne heure une contenance assurée, des grâces dans leurs gestes & dans leur maintien, & une manière de s'énoncer en Public. La représentation de ces Drames sera de plus une fête domestique qui servira à leur amusement. Les parens, ayant toujours un rôle à y jouer, goûteront le charme si doux de partager les divertissemens de leur jeune famille ; & ce sera un nouveau lien qui les attachera plus tendrement les uns aux autres par la reconnoissance & par le plaisir.

## AVIS AU PUBLIC.



IL n'est point d'ouvrage qui soit plus propre, que *L'Ami des Enfans*, à être mis entre les mains des jeunes gens en général, et des jeunes personnes en particulier qui étudient la langue Françoisé : aussi les éditions s'en font-elles multipliées sans nombre sous différens formats. Malheureusement ces éditions (et même celle in 18°. qui, quoique présentée comme de 1797, ne fait que de sortir de la presse) fourmilloient de fautes, et contre l'Orthographe, et contre la Ponctuation, et contre la Grammaire même ; ce qui rendoit la lecture très-préjudiciable aux progrès des étudiants, ou du moins très-dégoûtante et pour les maîtres et pour les écoliers.

Frappé de ces désavantages, j'ai mis tous mes soins à épurer l'édition que l'on m'a chargé de présenter au Public. Les mots (comme dans celle de *l'Histoire de Charles XII. Roi de Suède*, qui, corrigée et revue par moi, a été publiée dans le cours de cette année) s'y trouveront imprimés d'après le modèle qu'a tracé l'Académie Françoisé dans son Dictionnaire. Ceux qui ne seroient employés que par le bas-peuple, ou qui sont de nouvelle fabrique, seront en lettres italiques ; comme *Mamselle* (Mademoiselle), ça (cela), *pleurnicherics*, *cendrillon*, &c. Il y aura cependant, en Italiques, des mots d'une espèce toute différente ; mais ces derniers sont faciles à reconnoître ; ils peuvent se trouver dans les dictionnaires, au lieu que les autres n'y sont point.

Ce n'est pas que, dans mon édition, il ne se soit glissé des fautes qui ne s'y trouveroient pas si elle avoit été imprimée par des ouvriers François : mais ces fautes ne sont rien en comparaison de celles qui se rencontrent dans les éditions précédentes. Elles ne viennent, pour la plupart, que de causes auxquelles je ne pouvois remédier, à moins d'être à côté du Compositeur lorsqu'il corrigeoit pour la dernière fois l'épreuve d'une feuille ; et puis à côté de la

presse, pour rectifier encore les accidens qui pouvoient arriver en tirant cette feuille.

Quiconque fait ce que c'est que d'imprimer, ne peut ignorer que la feuille la plus soignée par le Compositeur et par l'Editeur est sujette à des accidens lorsqu'on la tire. Par exemple, si deux lettres, qui doivent se joindre, viennent à se détacher et à tomber de la forme, celui qui tire cette feuille ne s'en apercevra peut-être que lorsqu'il sera trop tard ; il y aura donc alors dans cette feuille une faute d'impression, laquelle ne viendra ni de la négligence du Compositeur ni de celle de l'Editeur. C'est ainsi que l'on trouvera dans la présente édition, *ui pour lui, laisse pour laisser, ces profession pour ces professions, tout la vie pour toute la vie, frappant r la lettre pour frappant sur la lettre, leur mains pour leurs mains, enir pour tenir, semblable pour semblable, elle se récrioient pour elles se récrioient, de si bonne heure ci, pour de si bonne heure ici, maniganc pour manigance, il vous les prenoient pour ils vous les prenoient, pouroient pour pourroient, mes bon amis pour mes bons amis, empoisoner pour empoisonner, d ns pour dans.* Que si celui qui tire la feuille s'aperçoit de l'accident, ne sachant pas la langue dans laquelle l'ouvrage est écrit, il voudra remettre les lettres tombées, et fera peut-être une transposition par laquelle la lettre qui devrait se présenter la première ne sera que la seconde, &c. Voilà donc encore une faute d'impression qui ne vient ni de la négligence du Compositeur ni de celle de l'Editeur. Mais si celui qui tire la feuille appelle à lui le Compositeur pour remettre, chacune à sa place, les lettres tombées, alors le Compositeur seul est responsable des fautes d'impression. Quoi qu'il en soit, voilà comme il s'est fait qu'on trouvera dans mon édition, en vous touche pas *pour* ne vous touche pas, de est même *pour* est de même, rpéliqua *pour* répliqua, voilà que est...c'est qui j'ai *pour* voilà qui est...c'est que j'ai ; et une virgule placée entre écoutez et donc au lieu que cette virgule devoit être après écoutez donc ; et e-*stce* là *pour* est-ce là ; et Nouallons avoir du br ouillard *pour* Nous allons avoir du brouillard.

D'ailleurs les accens, les apostrophes, les lettres mêmes peuvent se briser dans le tirage ; et ce seront autant de fautes aux yeux du lecteur qui ne fera pas au fait de l'imprimerie : mais ces fautes ne doivent s'attribuer ni au Compositeur ni à l'Editeur. Les tirets (-), qui sont des traits  
dont

dont on se sert pour joindre ou pour diviser les mots, ne se trouvent pas toujours marqués dans les feuilles que l'on tire, quoiqu'on les ait vus distinctement dans les épreuves : il en est de même des points, des virgules, &c. Or cela ne venant ni de la faute du Compositeur ni de celle de l'Editeur, on doit suppléer à ce qui manque sans les accuser de négligence. Voilà comme il s'est fait que l'on verra, dans la présente édition, la préposition à trois fois sans son accent, deux fois déjà pour déjà, un point d'interrogation (?) pour un point d'admiration (!), un simple point (.) pour un point d'interrogation (?), deux points (:) pour un point d'admiration, j imagine pour j'imagine, repugnance pour répugnance, dirai je pour dirai-je, ouvre la pour ouvre-la, m'a-t il dit pour m'a-t-il dit, interpretation pour interprétation, N as pour N'as, dirois tu pour dirois-tu ; et trois accens graves qui manquent, chacun sur un e pénultième. Or, je dois observer que beaucoup de nos bons écrivains ne marquent pas l'accent grave sur l'e pénultième : ils écrivent mere pour mère, derniere pour dernière, arrêterent pour arrêterent.—Je dois ajouter que la queue de Q se brise assez souvent de manière que dans le tirage Q paroît être O ; et voilà comme T. 111, p. 96, on voit Ou'il pour Qu'il, et p. 150 Ouel pour Quel.

Au contraire, il peut arriver que des tirets, des points, des virgules, &c., lesquels ne se voyoient pas dans les épreuves, soient distinctement marqués dans le tirage : l'Editeur ne les ayant pas vus dans les épreuves, n'est certainement point à blâmer de ce qu'on les voit dans les feuilles tirées. C'est ainsi que l'on trouvera, dans mon édition, peu-à-peu une fois pour peu à peu, quand-il pour quand il, très-bon-soldat pour très-bon soldat, M. dé Floris pour M. de Floris, se regardent pour se regardent, jé pourrois pour je pourrois ; et une ou deux fois une virgule où il ne devoit pas y en avoir.—J'ajouterai qu'un tiret ne paroît quelquefois dans les épreuves que comme un point ou une virgule peu distincte ; or s'il falloit un point ou une virgule, j'ai passé outre. Ce qui m'avoit paru être une virgule se trouve, dans les feuilles tirées, être un tiret, T. 1, p. 151, l. 32, où l'on voit " te dis-je-je te" au lieu de " te dis-je, je te."

Pour corriger un mot, le Compositeur soulève la ligne entière, ôte la lettre qui est de trop, ou bien ajoute celle qui manque. Dans l'un et l'autre cas, il faut qu'il espace les mots d'une manière différente de celle qu'il avoit employé

ployée—Or, s'il ne fait pas la langue dans laquelle est écrit l'ouvrage, il est sujet à mal espacer les mots—Voilà comme il est arrivé qu'on voit aussidé fait *pour* aussi défait, et au tour de, que l'Académie écrit autour de ; et que l'on voit I Il'avoit *pour* Il l'avoit, fidelleé *pour* fidelle épouse.

En corrigeant un mot, le Compositeur peut, par mégarde, placer une lettre sens dessus dessous ; et cela lui est arrivé, t. II, p. 154, où l'on voit au bout *pour* au bout, et t. III, p. 10, où l'on trouve on *pour* ou. Il peut prendre une lettre pour une autre, et voilà comment il s'est fait que l'on voit, dans la présente édition, chaquer *pour* claquer, horison *pour* horizon, la sœur *pour* sa sœur. Trens *pour* Tiens, cet mots *pour* ces mots, jenoux *pour* genoux, expérimantées *pour* expérimentées, servit *pour* seroit, du bras du M. *pour* du bras de M.—Les Jarretières es les Manchettes *pour* Les Jarretières et les Manchettes, que te t'ai *pour* que je t'ai, Julei *pour* Jules, Ch-urlotte *pour* Charlotte.

Il peut, par négligence, ôter plus que l'Editeur n'indique, ou laisser une lettre qui est marquée comme de trop—Par exemple, t. II, p. 186, l. 8, on Voit “ en jusqu'au ” *pour* “ en a jusqu'au ” : il y avoit dans l'original *ait* ; j'avois indiqué, dans la dernière épreuve, qu'il ôtât *it* ; il a ôté, lui, tout le mot. Par exemple encore, t. III, p. 15, on voit “ les renouvelâmes ; ” j'avois mis dans la dernière épreuve “ le renouvelâmes. ” et p. 146, l. 10 ; on lit “ raviri ” ; il faut “ ravir. ”

Le Compositeur peut, en corrigeant la dernière épreuve, employer é au lieu d'è : cela lui est arrivé à l'égard de *très*, *près* et *pénètre*, que l'on trouvera, chacun une fois, *très*, *prés*, *pénètre*.—Quelquefois l'accent circonflexe ne paroît dans les épreuves que comme ' ou ` et voilà comme on voit t. II, p. 118, l. 31 été *pour* été.

On ne doit pas s'étonner de trouver, par-ci, par-là, *f* pour *s* et *s* pour *f*. Ces fautes d'impression pouvoient d'autant moins sauter aux yeux de l'Editeur, que *f* se distingue de *s* seulement par un trait presque imperceptible, et d'ailleurs il arrive souvent que dans le tirage le trait de *f* se brise, et que cette lettre *f* paroît ensuite être une *s*. Or, voilà comme il est arrivé que l'on trouve, dans mon édition, consistent *pour* consistent, four *pour* four, artifice *pour* artifice, frappé *pour* frappé, Monsieur *pour* Monsieur, il ne se fait *pour* il ne se fait.

L'Académie écrit fitôt et aussitôt, sans tiret; de bons écrivains mettent un tiret avant tôt précédé de si et aussi : on trouve donc dans plusieurs ouvrages si-tôt et aussi-tôt—Je m'étois, comme je l'ai dit, proposé de suivre l'Académie; j'ai, cependant, laissé par mégarde une fois si-tôt, et une fois aussi-tôt.

Il est quantité de mots où les uns emploient une double consonne tandis que les autres se contentent d'une simple consonne. Dans le Dictionnaire de l'Académie (édition de Paris, 1772) on voit le verbe *apercevoir* sans reduplication de *p.*, le mot *Salon* sans reduplication de *l*, les verbes *sangloter*, *chuchoter*, et l'adjectif féminin *manchote* sans reduplication de *t*—J'ai mal à propos laissé une fois *Sallon*, *sanglottant*, *sanglottoit*, *chuchotter*, *aperçu*, et *manchette* : au reste lorsqu'un mot avec une double consonne ne se trouve pas dans certains dictionnaires, on doit l'y chercher avec une seule consonne.

J'aurois pu, d'après l'exemple de tant d'autres, me taire à l'égard des fautes typographiques qui se sont glissées dans mon édition, d'autant plus qu'il n'y en a pas plus d'une demi-douzaine qui exigent que le lecteur soit sur ses gardes, et que d'ailleurs plus des trois quarts de celles dont je viens de faire mention sont telles qu'il les passeroit sans les apercevoir : mais, désirant de ne jamais induire en erreur, j'ai jugé à propos de le mettre à même de corriger jusqu'aux vétilles—Les autres éditions que j'ai eu occasion de parcourir sont bien différentes de la mienne; à peine s'y trouve-t-il une page entièrement correcte, et souvent l'on voit huit ou dix fautes dans une même page.

Je regarde, ai-je dit, L'Ami des Enfans comme un ouvrage très-propre à mettre entre les mains des jeunes personnes qui étudient la langue Française. C'est pour le rendre encore plus propre à produire l'effet que l'on peut en attendre, que je me suis permis de corriger les fautes que j'ai aperçues contre la Syntaxe ou le génie de la langue Française—Par exemple, T. 1, p. 1, j'ai mis : “ Ne craignez-vous pas qu'elle ne lui fasse mal ? ” au lieu de “ Ne craignez-vous pas qu'elle lui fasse mal ? ” comme on lisoit dans les éditions précédentes, et comme on lit encore, p. 2, dans la nouvelle édition in 18° : et cette correction, je l'ai faite d'après la construction que suivent les meilleurs écrivains François; voyez, Ami lecteur, l'article intitulé “ Développement de l'usage de la Particule Française Ne ”

dans mon *Guide pour la langue Angloise et pour la langue Françoise*, sur-tout p. 127 & 158, où vous apprendrez que les verbes de crainte employés affirmativement, ou tout à la fois interrogativement et négativement demandent *Ne* avant le verbe au Subjonctif pour ce que l'on ne souhaite pas, et que ces verbes rejettent *Ne*, avant le Subjonctif, lorsqu'ils sont employés sous la forme négative sans interrogation ou sous une forme équivalente, telle que l'interrogation sans négation, &c.

Au contraire, T. 1, p. 36, j'ai mis " Qui fut jamais plus content que l'étoit alors Joséphine?" parce que *Qui fut jamais plus content* est là l'équivalent de *Personne ne fut jamais plus content*; voyez encore mon *Guide* &c. p. 142, 143, 144, 145; et alors vous ne ferez pas étonné que, T. 1, p. 167, au lieu de " Monseigneur, vous me faites beaucoup de grâce.—Je ne vous en fais pas plus sans doute que vous n'en méritez," qui se trouve aussi p. 280 (marquée 80) dans l'édition in 18°. j'aye mis " Monseigneur, vous me faites beaucoup d'honneur.—Je ne vous en fais pas plus sans doute que vous en méritez."

On lisoit, T. 1. p. 36, et on lit, encore p. 60, dans la nouvelle édition in 18°. : " Je ne toucherai jamais à mon déjeuner avant que mon oiseau n'ait eu le sien."—J'ai mis " avant que mon oiseau ait eu le sien." *Avant que* ne requiert point *Ne* avant le verbe qui en dépend: ce verbe en dépendance n'est au subjonctif que parce que tantôt *avant que* déguise une négation ou est l'équivalent d'une négation, et tantôt le *que* dans *avant que* est comme un *que* impératif. Mais comme la phrase antérieure est négative, on auroit pu ôter *avant*, équivalent d'une négation; et en ôtant *avant*, il auroit fallu employer *Ne* avec le verbe dépendant de *que*, afin de ramener l'affirmation; car les deux membres réunis devoient présenter l'équivalent de ceux-ci affirmatifs: " Mon oiseau aura toujours eu son déjeuner lorsque je toucherai au mien."—Berquin auroit dû dire, ou " Je ne toucherai jamais à mon déjeuner que mon oiseau n'ait eu le sien," ou bien, " Je ne toucherai jamais à mon déjeuner avant que mon oiseau ait eu le sien." Pour vous en convaincre, Ami lecteur, voyez ma *Grammaire Angloise comparée avec la Grammaire Françoise*, p. 158, Observ. 7, et les Exemples sur la note 19, p. 176; ou bien, voyez mon *Complete System of the French language*, Note vi, p. 207.

Au lieu de “ Je ne puis *disconvenir* qu’il n’ait tort en cette occasion,” comme on lisoit, p. 123, T. 1; j’ai mis “ Je ne puis *disconvenir* qu’il a tort en cette occasion.”—L’Académie auroit, comme Berquin, employé la particule *Ne* avec le verbe au Subjonctif: mais voyez mon raisonnement (en note) sur l’article 8°. p. 150 de mon *Guide &c.*

On lisoit p. 1, T. 1, et on lit encore p. 2 de la nouvelle édition in 18°: “ C’est une bonne femme *que j’ai envoyée chercher* pour avoir soin de lui.” J’ai mis *envoyé chercher*, parce que la personne envoyée n’est pas nommée, et le *que* qui se rapporte à la bonne femme n’est que l’accusatif ou le cas direct de *chercher*.

Au lieu de “ Lorsque j’aurois ramassé un peu d’argent, je l’emploierois à lui acheter (à acheter pour Madelon) *ce qu’elle auroit de plus nécessaire*,” comme on lisoit p. 75, 76, T. 1, et comme on lit encore p. 128 de la nouvelle édition in 18°, j’ai mis “ Lorsque j’aurois ramassé un peu d’argent, je l’emploirois à lui acheter *ce qui lui seroit le plus nécessaire*”—L’Académie écrit *j’emploirai*, et par conséquent *j’emploirois*. Quant à l’expression *ce qu’elle auroit de plus nécessaire*, c’est une faute qui faute aux yeux: on n’achete point ce qu’a une personne pour lui en faire un présent.

Au lieu de “ Il me fit voir que, dans tout ce qu’il possédoit, il n’avoit pas *assez de quoi s’acquitter* envers moi,” comme on lisoit p. 115, T. 1, et comme on lit encore p. 196 de la nouvelle édition in 18°, j’ai mis “ Il n’avoit pas *de quoi s’acquitter*,” équivalent de “ Il n’avoit pas *assez pour s’acquitter*.”

On lisoit p. 9, T. 11, et on lit encore p. 14 de la nouvelle édition in 18°: “ Voilà fix Louis et demi, *Prends garde de n’en rien perdre*.” Cela vous présentoit exactement le contraire de ce que Berquin vouloit vous faire entendre. Il falloit, ou, *Prends garde d’en rien perdre*, ou, *Prends garde à n’en rien perdre*. Pour avertir quelqu’un de ne pas faire une chose, on peut employer *Prendre garde*: alors, si l’on fait venir un infinitif avec *de*, il ne faut point *Ne*, et si l’on joint à cet infinitif *rien, jamais, aucun*, ou semblables, ces mots ne sont point négatifs, n’étant employés qu’au lieu de *quelque chose, une fois ou quelquefois, quelqu’un*—Mais si après ce même *Prendre garde* on veut faire venir un infinitif avec *à*, il faut joindre à cet *à* deux termes négatifs, c’est-à-dire, *Ne suivi de pas ou point*; et

si, au lieu de *pas* ou *point*, on doit employer *rien*, *jamais*, *aucun*, ou semblables, ces derniers mots sont alors chacun un second terme négatif, comme le seroit *pas* ou *point*. Aussi, au mot *garde*, lisons-nous dans le Dictionnaire de l'Académie, p. 564, seconde colonne: *Prenez garde de tomber*, *Prenez garde à ne vous pas trop engager*. J'ai donc corrigé ce passage dans *L'Ami des Enfans*, et j'ai mis *Prends garde à n'en rien perdre*, au lieu de quoi j'aurois pu mettre aussi *Prends garde d'en rien perdre*.

Berquin a très-bien dit, p. 33, T. 11: "*Prenez garde à bien gouverner le rôti*," parce que Matthieu *conseille à Valentin de bien gouverner le rôti*—*Prenez garde de bien gouverner le rôti*, ou, *Prenez garde à ne pas bien gouverner le rôti*, présenteroit un sens tout opposé. Donc, "*Prends bien garde à t'égarer*," comme on lisoit p. 11, T. 11, et comme on lit encore p. 17 de la nouvelle édition in 18°, étoit une faute. Berquin vous présentoit le contraire de ce qu'il se proposoit de vous faire entendre; car Madame de St. Aulaire, au lieu de *conseiller à Maurice de s'égarer*, lui *conseille au contraire de faire en sorte de ne pas s'égarer*—J'ai par conséquent mis à cette page, *Prends bien garde de t'égarer*: j'aurois pu cependant y mettre, *Prends bien garde à ne pas t'égarer*.—Berquin p. 134, T. 11, avoit dit: "*Mets cela dans ta poche, et prends bien garde à le perdre*." Il falloit ou simplement *de* au lieu de *à*, ou bien il falloit *à ne pas*—L'éditeur de la nouvelle édition in 18°, p. 222, a mis "*Mets cela dans ta poche, et prends bien garde à la perdre*. Il falloit ou *à ne pas* ou *de* au lieu du simple *à*, comme je viens de le dire; et, outre cette faute, on voit mal à propos *la* au lieu de *le* avec rapport à *cela* qui ne peut être du féminin. A l'égard du verbe *Prendre garde* et de ses équivalens, voyez mon *Complete System of the French language*, p. 203, 204, 205.

On trouvera souvent, dans l'édition que je présente, un Prétérit simple au lieu d'un Composé du présent qu'avoit employé Berquin. Je les ai mis ces Prétérits, parce que les règles de la Grammaire l'exigeoient.

Il est quantité d'autres fautes que j'ai corrigées; mais je les passerai sous silence. Il me suffira d'assurer le lecteur que j'ai soigné à cette édition—Quiconque la comparera avec les précédentes, sans excepter la nouvelle in 18°, s'apercevra facilement, je m'en flatte, qu'elle est digne, à  
bien

bien des égards, d'une préférence marquée sur toutes les autres.

Les propriétaires ont jugé à propos de mettre le public à portée de se procurer, au prix des éditions précédentes, des exemplaires de la mienne sans gravures ; mais, désirant de lui présenter en même temps des exemplaires aussi intéressans qu'il étoit possible, ils ont fait faire des planches où se trouvent gravés les traits les plus importans : en conséquence ils font à même de vendre, à un prix un peu plus haut, des exemplaires de la même édition embellis de 42 gravures, au bas de chacune desquelles j'ai ajouté le sentiment qui la caractérise.

St. John's Square,  
N<sup>o</sup> 23,  
Clerkenwell,  
1798.

N. SALMON  
Auteur d'un Dictionnaire Etymologique  
Latin, intitulé *Stemmata Latinitatis*, d'un  
ouvrage intitulé *The first Principles of  
English Grammar, &c.*



# TABLE DES MATIÈRES

## TOME I.

	Page
LE Petit Frère	1
Les Quatre Saisons	5
La Neige	7
Amand	12
Caroline (voyez aussi Tome II & IV)	15 & 108
Le Petit Joueur de violon	15
Le Serin	35
Les Enfans qui veulent se gouverner	40
Les Buiffons	46
Joseph	48
La Petite Glaneuse	50
Clémentine & Madelon	68
Jacquot	78
Les Maçons sur l'échelle	89
L'Epée	91
Philippine & Maximin	103
l'Agneau	105
Le Cep de Vigne	107
Le Fermier	109
Les Pères réconciliés par leurs Enfans	117
Le vieux Champagne	137
Denise & Antonin	143
	La

	Page
La Petite Fille grognon - - - - -	144
Le Contre-temps utile - - - - -	146
Le Page - - - - -	148
Romance faite auprès du berceau d'un enfant -	172
La Petite Fille trompée par sa Servante - -	174
Le Vieillard mendiant - - - - -	182
Les Douceurs & les avantages de la sociabilité -	186
Un bon cœur fait pardonner bien des étourderies -	187

---

### FAUTES D'IMPRESSION.

P. 12, l. 15,	mettez	Sustenter,	au lieu de	Substanter.
36, 12,		laisser,	au lieu de	laissé.
43, 16,		claquer,	au lieu de	chaquer.
89, 34,		professions,	au lieu de	profession.
92, 26,		confisent,	au lieu de	confistent.
146, 1,		Tiens,	au lieu de	Ttens.
174, 19,		toute la vie,	au lieu de	tout la vie.

Voyez d'ailleurs l'*Avis au Public*, en tête du premier Tome.

---

# L'AMI DES ENFANS.

---

## LE PETIT FRÈRE.

FANCHETTE s'étoit un jour levée de grand matin, pour aller cueillir des fleurs, & en porter un bouquet à sa mère dans son lit. Comme elle se disposoit à descendre, son père entra dans sa chambre en souriant, la prit dans ses bras, & lui dit : Bonjour, ma chère Fanchette viens vite avec moi, je veux te montrer quelque chose qui te fera sûrement plaisir.

Et quoi donc, mon papa ? lui demanda-t-elle avec empressement.

Dieu t'a fait présent cette nuit d'un petit frère, lui répondit-il.

Un petit frère ? Ah ! où est-il ? Voyons ! Menez-moi à lui, je vous prie.

Son père ouvrit la porte de la chambre où sa mère étoit couchée. Il y avoit à côté du lit une femme étrangère, que Fanchette n'avoit pas encore vue dans la maison, & qui enveloppoit le nouveau né dans ses langes.

Ce furent alors mille & mille questions de la part de la petite fille. Son père y répondit de son mieux ; & il croyoit avoir satisfait à tout, lorsque Fanchette lui dit : Mon papa, qui est cette vieille femme ? Comme elle ballotte mon petit frère ! Ne craignez-vous pas qu'elle ne lui fasse mal ?

*M. de Genfac.* Oh ! non, sois tranquille. C'est une bonne femme que j'ai envoyé chercher pour avoir soin de lui.

*Fanchette.* Mais il appartient à maman. L'a-t-elle déjà vu ?

*Madame de Gensac* (*entr'ouvrant le rideau de son lit*). Oui, Fanchette, je l'ai vu. Et toi, es-tu bien aise de le voir ?

*Fanchette*. Oh ! fort aise, maman. C'est un très-joli petit camarade que vous me donnez. Quelle drôle de mine il a ! Il est tout rouge, comme s'il venoit de courir. Mon papa, voulez-vous le laisser jouer avec moi ?

*M. de Gensac*. Cela n'est pas possible : il ne peut pas se tenir sur les pieds. Vois-tu comme ils sont foibles ?

*Fanchette*. Ah ! mon Dieu ! les petits pieds ! Je vois que nous ne pourrons pas courir de long-temps ensemble.

*M. de Gensac*. Patience. Il faut qu'il apprenne d'abord à marcher ; & ensuite vous pourrez gambader tous les deux dans le jardin.

*Fanchette*. Est-il vrai ? O mon pauvre petit ! Il faut que je te donne quelque chose pour t'accoutumer à m'aimer. Tiens, j'ai dans ma poche une image, prends-la. Mon papa, qu'est-ce donc ? Ce marmot ne veut pas la prendre ; il tient ses petites mains fermées.

*M. de Gensac*. Il ne fait pas encore l'usage qu'il en peut faire. Il faut attendre quelques mois.

*Fanchette*. A la bonne heure. O mon petit homme ! je te donnerai tous mes joujoux. Eh bien ! cela te fait-il plaisir ? réponds-moi donc. Il semble qu'il sourit. Appelle-moi Fanchette, Fanchette. Est-ce que tu ne veux pas parler ?

*M. de Gensac*. Il ne parlera que dans un an. Mais toi, prends garde d'étourdir ta mère de ton caquet.

*Fanchette*. Ah ! mon papa, voilà son visage tout bouleversé ; il pleure : apparemment qu'il a faim. Doucement, Monsieur, je vais vous chercher quelque friandise.

*M. de Gensac*. Ne te mets pas en peine de sa nourriture. Il n'a pas de dents ; comment pourroit-il manger ?

*Fanchette*. Il ne peut pas manger ! De quoi vivra-t-il donc ? Est-ce qu'il va mourir.

*Madame de Gensac*. Non, ma fille. Dieu a mis du lait dans mon sein pour en nourrir ton petit frère. Il est encore bien foible ; mais dans quelques jours, tu verras ; il se roulera à terre comme un petit agneau.

*Fanchette*. Qu'il me tarde de le voir comme cela ! Mais voyez donc, mon papa, la mignonne tête ! Je n'ose pas y toucher.

*M. de Gensac*. Tu peux y toucher ; mais bien doucement.

*Fanchette*. Oh ! bien doucement. Mon Dieu, qu'elle est molle ! c'est comme du coton.

*M. de Gensac.* La tête de tous les petits enfans est comme celle de ton frère.

*Fanchette.* S'il venoit à tomber, il se la romproit en mille pièces.

*Madame de Gensac.* Surement. Mais nous aurons bien soin de le tenir, pour qu'il ne tombe pas.

*M. de Gensac.* Sais-tu bien, Fanchette, qu'il y a cinq ans que tu étois aussi petite ?

*Fanchette.* Moi, j'ai été comme cela ? Vous vous moquez, mon papa ?

*M. de Gensac.* Non, non ; rien de plus vrai.

*Fanchette.* Je ne m'en souviens pas pourtant.

*M. de Gensac.* Je le crois. Te souviens-tu du temps où j'ai fait tapisser cette chambre ?

*Fanchette.* Elle a toujours été comme elle est.

*M. de Gensac.* Point du tout. Je l'ai fait tapisser dans un temps où tu étois aussi petite que ton frère.

*Fanchette.* Eh bien, je ne m'en fuis pas aperçue.

*M. de Gensac.* Les petits enfans ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux. Lorsque ton frère sera à ton âge, demande-lui s'il se souvient que tu ayes voulu lui apprendre aujourd'hui à prononcer ton nom. Tu verras s'il se le rappelle.

*Fanchette.* J'ai donc pris aussi du lait de maman ?

*M. de Gensac.* Sans doute. Si tu savois toutes les peines qu'elle s'est données pour toi ! Tu étois si foible que tu ne pouvois rien prendre. Nous craignions à tout moment de te voir mourir. Ta mère disoit : Ma pauvre enfant ! si elle alloit tomber en foiblesse ! & elle eut une peine infinie à te faire fucer quelques gouttes de lait.

*Fanchette.* Ah ! ma chère maman ! c'est donc vous qui m'avez appris à me nourrir ?

*M. de Gensac.* Oui, ma fille. Après que ta mère eut réussi à te faire prendre de toi-même la première nourriture, tu devins grasse & réjouie. Pendant près de deux ans, ce furent tous les jours & à toutes les heures du jour les mêmes soins. Quelquefois, lorsque ta mère étoit endormie de fatigue, tu troublois son sommeil par tes cris. Il falloit qu'elle se levât pour courir à ton berceau. Ma chère Fanchette, s'écrioit-elle en te caressant, sans doute que tu as soif ? & elle te présentait son sein.

*Fanchette.* J'ai donc eu la tête aussi foible que celle de mon frère.

*M. de Gensac.* Aussi foible, ma fille.

*Fanchette.* Moi qui l'ai si dure à présent ! Mon Dieu, j'aurois dû me la casser mille fois.

*M. de Gensac.* Nous avons eu pour toi tant d'attentions ! Ta mère a renoncé pour un temps à tous les plaisirs ; elle a négligé toutes ses sociétés, pour ne pas te perdre un seul instant de vue. Lorsqu'elle étoit obligée de sortir pour des devoirs ou des affaires indispensables, elle étoit toujours dans les tranfes. Ma chère Gothon, disoit-elle à ta gouvernante, je vous recommande Fanchette comme votre propre enfant ; & elle lui faisoit continuellement des cadeaux, pour l'engager à te soigner avec plus de vigilance.

*Fanchette.* Ah ! ma bonne maman ! — Mais, mon papa, est-ce qu'il y a eu un temps où je ne favois pas courir ? Je cours si bien à présent. Voyez, en trois pas, je suis au bout de la chambre. Qui est-ce donc qui me l'a appris ?

*M. de Gensac.* Ta mère & moi. Nous t'avions mis autour de la tête un bandeau de velours bien rembourré, afin que, si tu venois à tomber, tu ne te fisses pas de mal ; nous te tenions par des lisières pour aider tes premiers pas ; nous allions tous les jours dans le jardin sur la pièce de gazon ; & là, nous plaçant vis-à-vis l'un de l'autre, à une petite distance, nous te posions toute seule debout au milieu, & nous te tendions les bras, pour t'inviter à venir tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Le plus léger faux pas que tu faisois, nous tournoit le sang. C'est à force de répéter ces exercices que nous t'avons appris à marcher.

*Fanchette.* Je n'aurois jamais cru vous avoir donné tant de peines. Est-ce vous aussi qui m'avez enseigné à parler ?

*M. de Gensac.* C'est nous encore. Je te prenois sur mes genoux, & je te répétois les mots de papa & de maman, jusqu'à ce que tu fusses en état de me les bégayer : tous les mots que tu fais aujourd'hui, c'est nous qui te les avons appris de la même manière ; tu dois te souvenir que c'est nous aussi qui t'avons montré à lire.

*Fanchette.* Oh ! je me le rappelle à merveille. Vous me faisiez mettre à table entre vous deux. On nous apportoit au dessert une assiette pleine de raisins secs, & de petits carrés où il y avoit des lettres moulées. Lorsque j'avois bien réussi à les nommer, vous me donniez quelques grains de raisin. Oh ! c'étoit un jeu bien joli !

*M. de Gensac.* Si nous n'avions pas pris tous ces soins de  
toi,

toi, si nous t'avions abandonnée à toi-même, que serois-tu devenue ?

*Fanchette.* Il y a bien long-temps que je serois morte. Oh ! le bon papa, la bonne maman que vous êtes !

*M. de Genfac.* Et cependant tu donnes quelquefois du chagrin à ton papa, tu es désobéissante envers ta maman !

*Fanchette.* Je ne le serai plus de ma vie ; je ne savois pas tout ce que vous aviez fait pour moi.

*M. de Genfac.* Remarque bien les soins que nous allons avoir pour ton frère, & dis en toi-même : Et moi aussi, j'ai donné autant de peines à mes parens.

Cet entretien fit une vive impression sur Fanchette ; & lorsqu'elle voyoit toute la tendresse que sa mère montrait à son petit frère, toutes les inquiétudes qui l'agitoient sur sa santé, toute la patience qu'il lui falloit pour lui faire prendre sa nourriture, combien elle étoit affligée lorsqu'elle entendoit ses cris, avec quel empressement son père la soulageoit d'une partie de ses soins, comme l'un & l'autre se fatiguoient pour apprendre à l'enfant à marcher & à parler, elle se disoit dans son cœur : Mes chers parens ont pris les mêmes peines pour moi. Ces réflexions lui inspirèrent tant de tendresse & de reconnoissance pour eux, qu'elle observa fidèlement la promesse qu'elle leur avoit faite, de ne leur causer jamais volontairement aucun chagrin.

## LES QUATRE SAISONS.

AH ! si l'hiver pouvoit durer toujours ! disoit le petit Fleuri au retour d'une course de traîneaux, en s'amusant dans le jardin à former des hommes de neige.

M. Gombault, son père, l'entendit, & lui dit : Mon fils, tu me ferois plaisir d'écrire ce souhait sur mes tablettes. Fleuri l'écrivit d'une main tremblotante de froid.

L'hiver s'écoula, & le printemps survint.

Fleuri se promenoit avec son père le long d'une plate-bande où fleurissoient des jacinthes, des auricules & des narcisses. Il étoit transporté de joie en respirant leur parfum, & en admirant leur fraîcheur & leur éclat.

Ce sont les productions du printemps, lui dit M. Gom-

bault : elles sont brillantes, mais d'une bien courte durée. Ah! répondit Fleuri, si c'étoit toujours le printemps!

Voudrois-tu bien écrire ce souhait sur mes tablettes? Fleuri l'écrivit en tressaillant de joie.

Le printemps fut bientôt remplacé par l'été.

Fleuri, dans un beau jour, alla se promener avec ses parens & quelques compagnons de son âge dans un village voisin.

Ils trouvoient sur la route, tantôt des blés verdoyans, qu'un vent léger faisoit rouler en ondes, comme une mer doucement agitée, tantôt des prairies émaillées de mille fleurs. Ils voyoient de tous côtés bondir de jeunes agneaux, & des poulains pleins de feu faire mille gambades autour de leur mère. Ils mangèrent des cerises, des fraises, & d'autres fruits de la saison, & ils passèrent la journée entière à s'ébattre dans les champs.

N'est-il pas vrai, Fleuri, lui dit M. Gombault en s'en retournant à la ville, que l'été a aussi ses plaisirs?

Oh! répondit-il, je voudrois qu'il durât toute l'année! &, à la prière de son père, il écrivit encore ce souhait sur les tablettes.

Enfin l'automne arriva.

Toute la famille alla passer un jour en vendanges: il ne faisoit pas tout-à-fait si chaud que dans l'été; l'air étoit doux & le ciel serein; les ceps de vigne étoient chargés de grappes, ou noires, ou d'un jaune d'or; les melons rebondis, étalés sur des couches, répandoient une odeur délicieuse; les branches des arbres courboient sous le poids des plus beaux fruits.

Ce fut un jour de régal pour Fleuri, qui n'aimoit rien tant que les raisins, les melons & les figes. Il avoit encore le plaisir de les cueillir lui-même.

Ce beau temps, lui dit son père, va bientôt passer: l'hiver s'achemine à grands pas vers nous pour rappeler l'automne

Ah! répondit Fleuri, je voudrois bien qu'il restât en chemin, & que l'automne ne nous quittât jamais.

M. Gombault. En serois-tu bien content, Fleuri?

Fleuri. Oh! très-content, mon papa, je vous en réponds.

Mais, repartit son père en tirant ses tablettes de sa poche, regarde un peu ce qui est écrit ici. Lis tout haut.

Fleuri (*lit.*) Ah! si l'hiver pouvoit durer toujours!



# La Neige.

V.I. p. 7.



Cook 32

Que veux-tu faire de ces oiseaux?—  
Je n'en fais rien encore: je vais  
chercher à les vendre; et si personne  
ne veut les acheter, j'en régalerai  
mon chat.— Ah, le méchant enfant!

*M. Gombault.* Voyons à présent quelques feuillets plus loin.

*Fleuri (lit.)* Si c'étoit toujours le printemps !

*M. Gombault.* Et sur ce feuillet-ci, que trouverons-nous ?

*Fleuri (lit.)* Je voudrois que l'été durât toute l'année !

*M. Gombault.* Reconnois-tu la main qui a écrit tout cela ?

*Fleuri.* C'est la mienne.

*M. Gombault.* Et que viens-tu de souhaiter à l'instant même ?

*Fleuri.* Que l'hiver s'arrêtât en chemin, & que l'automne ne nous quittât jamais.

*M. Gombault.* Voilà qui est assez singulier. Dans l'hiver, tu souhaitois que ce fût toujours l'hiver ; dans le printemps, que ce fût toujours le printemps ; dans l'été, que ce fût toujours l'été ; & tu souhaites aujourd'hui, dans l'automne, que ce soit toujours l'automne. Songes-tu bien à ce qui résulte de cela ?

*Fleuri.* Que toutes les saisons de l'année sont bonnes.

*M. Gombault.* Oui, mon fils, elles sont toutes fécondes en richesses & en plaisirs : & Dieu s'entend bien mieux que nous, esprits limités que nous sommes, à gouverner la nature.

S'il n'avoit tenu qu'à toi l'hiver dernier, nous n'aurions plus eu ni printemps, ni été, ni automne. Tu aurois couvert la terre d'une neige éternelle, & tu n'aurois jamais eu d'autres plaisirs que de courir sur des traîneaux & de faire des hommes de neige. De combien d'autres jouissances n'aurois-tu pas été privé par cet arrangement.

Nous sommes heureux de ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler le cours de la nature. Tout seroit perdu pour notre bonheur, si nos vœux téméraires étoient exaucés.

---

## LA NEIGE.

**A**PRÈS plusieurs annonces trompeuses de son retour, le printemps étoit enfin arrivé. Il souffloit un vent doux qui réchauffoit les airs. On voyoit la neige se fondre, les gazons reverdir, & les fleurs percer la terre : on n'entendoit que le chant des oiseaux. La petite Louise étoit déjà allée

à la campagne avec son père. Elle avoit entendu les premières chansons des pinsons & des merles, & elle avoit cueilli les premières violettes. Mais le temps changea encore une fois. Il s'éleva tout à coup un vent de Nord violent, qui sifflait dans la forêt, & couvrait les chemins de neige. La petite Louise entra toute tremblotante dans son lit, en remerciant Dieu de lui avoir donné un gîte si doux, à l'abri des injures de l'air.

Le lendemain matin, lorsqu'elle se leva, ah! tout, tout étoit blanchi. Il étoit tombé pendant la nuit une si grande quantité de neige, que les passans en avoient jusques aux genoux.

Louise en fut attristée. Les petits oiseaux le paroissent bien davantage. Comme toute la terre étoit couverte à une grande épaisseur, ils ne pouvoient trouver aucun grain, aucun vermicelle pour appaiser leur faim.

Tous les habitans emplumés des forêts se réfugioient dans les villes & dans les villages, pour chercher des secours auprès des hommes. Des troupes nombreuses de moineaux, de linottes, de pinsons, & d'alouettes, s'abattoient dans les chemins & dans les cours des maisons, & furetoient des pattes & du bec dans les amas de débris, afin d'y trouver quelque nourriture.

Il vint près d'une cinquantaine de ces hôtes dans la cour de la maison de Louise. Louise les vit, & elle entra tout affligée dans la chambre de son père. Qu'as-tu donc, ma fille, lui dit-il? Ah! mon papa, lui répondit-elle, ils sont tous là dans la cour, ces pauvres oiseaux qui chantoient si joyeusement il n'y a que deux jours. Ils semblent transis de froid, & ils demandent de quoi manger. Voulez-vous me permettre de leur donner un peu de grain?

Bien volontiers, lui dit son père. Louise n'en attendit pas davantage. La grange étoit de l'autre côté du chemin; elle y courut avec sa bonne chercher des poignées de millet & de chenevis, qu'elle vint ensuite répandre dans la cour. Les oiseaux voltigeoient par troupes autour d'elle, & cherchoient le moindre petit grain. Louise s'occupoit à les regarder, & elle en étoit toute réjouie. Elle alla chercher son père & sa mère pour venir aussi les regarder, & se réjouir avec elle.

Mais ces poignées de grain furent bientôt dévorées. Les oiseaux s'envolèrent sur les bords des toits, & ils regardoient Louise d'un air triste, comme s'ils avoient voulu lui dire: N'as-tu rien de plus à nous donner?

Louise comprit leur langage. Elle part aussitôt comme un trait, & court chercher de nouveau grain. En traversant le chemin, elle rencontra un petit garçon qui n'avoit pas, à beaucoup près, un cœur aussi compatissant que le sien. Il portoit à la main une cage pleine d'oiseaux; & il la secouoit si rudement, que les pauvres petites bêtes alloient à tout moment donner de la tête contre les barreaux.

Cela fit de la peine à Louise. Que veux-tu faire de ces oiseaux, demanda-t-elle au petit garçon? Je n'en fais rien encore, répondit-il. Je vais chercher à les vendre; & si personne ne veut les acheter, j'en régalerai mon chat.

Ton chat? répliqua Louise; ton chat? ah le méchant enfant!

Oh! ce ne seroient pas les premiers qu'il auroit croqués tout vifs; & en balançant sa cage comme une escarpolette, il alloit s'éloigner à grands pas.

Louise l'arrêta, & lui demanda combien il vouloit de ses oiseaux. Je les donnerai tous à un liard la pièce: il y en a dix-huit.

Eh bien! je les prends, dit Louise. Elle se fit suivre du petit garçon, & courut demander à son père la permission d'acheter ces oiseaux.

Son père y consentit avec plaisir; il céda même à sa fille une chambre vide, pour y loger ses hôtes.

Jacquot (ainsi s'appeloit le méchant garçon) se retira fort content de son marché; & il alla dire à tous ses camarades qu'il connoissoit une petite Demoiselle qui achetoit les oiseaux.

Au bout de quelques heures, il se présenta tant de petits payfans à la porte de Louise, qu'on eût dit que c'étoit l'entrée du marché. Ils se pressoient tous autour d'elle, sautant l'un au-dessus de l'autre, & soulevant des deux mains leurs cages, pour lui demander la préférence, chacun en faveur de ses oiseaux.

Louise acheta tous ceux qui lui étoient présentés, & les porta dans la chambre où étoient les premiers.

La nuit vint. Il y avoit bien long-temps que Louise ne s'étoit mise au lit avec un cœur aussi satisfait. Ne suis-je pas bien heureuse, se disoit-elle, d'avoir pu sauver la vie à tant d'innocentes créatures, & de pouvoir les nourrir? Lorsque l'été viendra, j'irai dans les champs & dans les forêts; tous mes petits hôtes chanteront leurs plus jolies chansons, pour me remercier des soins que j'aurai eus pour eux.

Elle s'endormit sur cette réflexion, & elle rêva qu'elle étoit dans une forêt de la plus belle verdure. Tous les arbres étoient couverts d'oiseaux qui voltigeoient sur les branches en gazouillant, ou qui nourrissoient leurs petits : & Louise sourioit dans son sommeil.

Elle se leva de fort bonne heure pour aller donner à manger à ses petits hôtes dans la volière & dans la cour ; mais elle ne fut pas aussi contente ce jour-là qu'elle l'avoit été la veille. Elle favoit le compte de l'argent qu'elle avoit mis dans sa bourse, & il ne devoit pas lui en rester beaucoup. Si ce temps de neige dure encore quelques jours, dit-elle, que vont devenir les autres oiseaux ? Les méchans petits garçons vont les donner tout vifs à leurs chats ; & faute d'un peu d'argent, je ne pourrai pas les sauver.

Dans ces tristes pensées, elle tire lentement sa bourse, pour compter encore son petit trésor.

Mais, quel est son étonnement de la trouver si lourde ! Elle l'ouvre, & la voit pleine de pièces de monnoie de toute valeur, mêlées & confondues ensemble : il y en avoit jusques aux cordons. Elle court vite à son père, & lui raconte, avec des transports de surprise & de joie, ce qui vient de lui arriver.

Son père la prit contre son sein, l'embrassa, & laissa couler ses larmes sur les joues de Louise.

Ma chère fille, lui dit-il, tu ne m'as jamais donné tant de satisfaction que dans ce moment. Continue de soulager les créatures qui souffrent ; à mesure que ta bourse s'épuisera, tu la verras se remplir.

Quelle joie pour Louise ! Elle courut dans la volière, ayant son tablier plein de chenevis & de millet. Tous les oiseaux voltigeoient autour d'elle, en regardant leur déjeuner d'un œil d'appétit. Elle descendit ensuite dans la cour, & offrit un ample repas aux oiseaux affamés.

Elle se voyoit alors près de cent pensionnaires qu'elle nourrissoit. C'étoit un plaisir, un plaisir ! jamais ses poupées ni ses joujoux ne lui en avoient tant donné.

L'après-midi, en mettant la main dans le sac de chenevis, elle trouva ces paroles écrites dans un billet : *Les habitans de l'air volent vers toi, Seigneur, & tu leur donnes la nourriture ; tu étends la main, & tu rassasies de tes bienfaits tout ce qui respire.* Son père l'avoit suivi. Elle se tourne vers lui, & lui dit : Je suis donc à présent comme Dieu : les habitans de l'air volent vers moi ; & lorsque j'étends la main, je les rassasie de mes bienfaits.

Où,

Oùï, ma fille, lui dit son père ; toutes les fois que tu fais du bien à quelque créature, tu es comme Dieu. Quand tu seras plus grande, tu pourras secourir tes semblables, comme tu secours aujourd'hui les oiseaux ; & tu ressembleras alors à Dieu bien davantage. Ah ! quel bonheur pour l'homme, lorsqu'il peut agir comme Dieu.

Pendant huit jours, Louise étendit sa main, & rassasia tout ce qui avoit faim autour d'elle. Enfin la neige se fondit, les champs reprirent leur verdure ; & les oiseaux qui n'avoient pas osé s'écarter de la maison, tournèrent leurs ailes vers la forêt.

Mais ceux qui étoient dans la volière, y restoient renfermés. Ils voyoient le soleil, voloient contre la fenêtre, becquetoient les vitrages. C'étoit en vain ; leur prison étoit trop forte pour eux : Louise n'imaginoit pas encore leur peine.

Un jour qu'elle leur apportoit leur provision, son père entra quelques momens après elle. Elle fut bien aise de voir qu'il vouloit être témoin de ses plaisirs.

Ma chère Louise, lui dit-il, pourquoi ces oiseaux ont-ils l'air si inquiet ? il semble qu'ils désirent quelque chose. N'auroient-ils pas laissé dans les champs des compagnons qu'ils seroient bien aises de revoir ?

Vous avez raison, mon papa ; ils me semblent tristes depuis que les beaux jours sont revenus. Je vais ouvrir la fenêtre, & les laisser envoler.

Je pense que tu ne ferois pas mal, lui répondit son père ; tu répandrois la joie dans tout le pays. Ces petits prisonniers iroient retrouver leurs amis : & ils voleroient au-devant d'eux, comme tu cours au-devant de moi, lorsque j'ai été quelque temps absent de la maison.

Il n'avoit pas fini de parler, que déjà toutes les fenêtres étoient ouvertes. Les oiseaux s'en aperçurent ; & en deux minutes, il n'en resta pas un seul dans la chambre. On voyoit les uns raser la terre du bout de l'aile, les autres s'élever dans les airs, quelques-uns s'aller percher sur les arbres voisins, & ceux-là passer & repasser devant la fenêtre avec des chants de joie.

Louise alloit tous les jours se promener dans la campagne ; de tous côtés elle voyoit ou elle entendoit des oiseaux. Tantôt une alouette partoit à ses pieds, & chantoit sa joyeuse chanson en s'élevant dans les nuages ; tantôt c'étoit une fauvette qui fredonnoit la sienne, en se balançant sur la plus haute branche d'un buisson : & lorsqu'elle en en-

tendoit quelqu'un se distinguer par son ramage, Louise disoit : Voilà un de mes pensionnaires ; on connoît à sa voix qu'il a été bien nourri cet hiver.

---



---

## AMAND.

UN pauvre manœuvre, nommé Bertrand, avoit fix enfans en bas âge, & il se trouvoit fort embarrassé pour les nourrir. Par surcroît de malheur, l'année fut stérile ; & le pain se vendoit une fois plus cher que l'an passé. Bertrand travailloit jour & nuit ; malgré ses sueurs, il lui étoit impossible de gagner assez d'argent pour rassasier du plus mauvais pain ses enfans affamés. Il étoit dans une extrême désolation. Il appelle un jour sa petite famille, & les yeux pleins de larmes, il lui dit : Mes chers enfans, le pain est devenu si cher, qu'avec tout mon travail, je ne peux gagner assez pour vous substantier. Vous le voyez : il faut que je paye le morceau de pain que voici, du produit de toute ma journée. Il faut donc vous contenter de partager avec moi le peu que je m'en ferai procuré : il n'y en aura certainement pas assez pour vous rassasier ; mais du moins il y aura de quoi vous empêcher de mourir de faim. Le pauvre homme ne put en dire davantage ; il leva les yeux vers le Ciel, & se mit à pleurer. Ses enfans pleuroient aussi, & chacun disoit en lui-même : Mon Dieu, venez à notre secours, pauvres petits malheureux que nous sommes ! assistez notre père, & ne nous laissez pas mourir de faim.

Bertrand partagea son pain en sept portions égales : il en garda une pour lui, & distribua les autres à chacun de ses enfans. Mais un d'entre eux, qui s'appeloit Amand, refusa de recevoir la sienne, & dit : Je ne peux rien prendre, mon père ; je me sens malade : mangez ma portion, ou partagez-la entre les autres. Mon pauvre enfant, qu'as-tu donc ? lui dit Bertrand en le prenant dans ses bras. Je suis malade, répondit Amand, très-malade : je veux aller me coucher. Bertrand le porta dans son lit ; & le lendemain au matin, accablé de tristesse, il alla chez un Médecin, & le pria de venir, par charité, voir son fils malade, & de le secourir.

Le Médecin, qui étoit un homme pieux, se rendit chez Bertrand, quoiqu'il fût bien sûr de n'être pas payé de ses visites.

Amand.

v. I. p. 12.



*Je n'aime mieux ne pas manger, pour  
qu'ils puissent partager ma portion.*



visites. Il s'approche du lit d'Amand, lui tâte le pouls ; mais il ne peut y trouver aucun symptôme de maladie. Il lui trouva cependant une grande foiblesse ; & pour le ranimer, il voulut lui prescrire une potion. Ne m'ordonnez rien, Monsieur, lui dit Amand ; je ne prendrois pas ce que vous m'ordonneriez.

*Le Médecin.* Tu ne le prendrois pas ! & pourquoi donc, s'il te plaît ?

*Amand.* Ne me le demandez pas, Monsieur, je ne peux pas vous le dire.

*Le Médecin.* Et qui t'en empêche, mon enfant ? Tu me parois être un petit garçon bien obstiné.

*Amand.* Monsieur le Médecin, ce n'est point par obstination, je vous assure.

*Le Médecin.* A la bonne heure, je ne veux pas te contraindre ; mais je vais le demander à ton père, qui ne sera peut-être pas si mystérieux.

*Amand.* Ah ! je vous en prie, Monsieur, que mon père n'en fache rien.

*Le Médecin.* Tu es un enfant bien incompréhensible ! Mais il faut absolument que j'en instruise ton père, puisque tu ne veux pas me l'avouer.

*Amand.* Mon Dieu, Monsieur, gardez-vous-en bien : je vais plutôt vous le dire ; mais auparavant, faites sortir, je vous prie, mes frères & mes sœurs.

Le Médecin ordonna aux enfans de se retirer ; & alors Amand lui dit :

Hélas ! Monsieur, dans un temps si dur, mon père ne gagne qu'avec bien de la peine de quoi acheter un mauvais pain : il le partage entre nous : chacun n'en peut avoir qu'un petit morceau ; & il n'en veut presque rien garder pour lui-même. Cela me fait de la peine de voir mes petits frères & mes petites sœurs endurer la faim. Je suis l'aîné ; j'ai plus de force qu'eux ; j'aime mieux ne pas manger pour qu'ils puissent partager ma portion. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade, & de ne pouvoir pas manger ; mais que mon père n'en fache rien, je vous en prie.

Le Médecin essuya ses yeux, & lui dit : Mais toi, n'as-tu pas faim, mon cher ami ?

*Amand.* Pardonnez-moi, j'ai bien faim, mais cela ne me fait pas tant de mal que de les voir souffrir.

*Le Médecin.* Mais tu mourras bientôt, si tu ne te nourris pas.

*Amand.*

*Amand.* Je le sens bien, Monsieur ; mais je mourrai de bon cœur : mon père aura une bouche de moins à remplir ; & lorsque je serai auprès du bon Dieu, je le prierai de donner à manger à mes petits frères & à mes petites sœurs.

L'honnête Médecin étoit hors de lui-même d'attendrissement & d'admiration, d'entendre ainsi parler ce généreux enfant. Il le prit dans ses bras, le ferra contre son cœur, & lui dit : Non, mon cher ami, tu ne mourras pas. Dieu, notre père à tous, aura soin de toi & de ta famille : rends-lui grâces de ce qu'il m'a conduit ici : je reviendrai bientôt. Il courut à sa maison, chargea un de ses domestiques de toutes sortes de provisions, & revint aussitôt avec lui vers Amand & ses frères affamés. Il les fit tous mettre à table, & leur donna à manger jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. C'étoit un spectacle ravissant pour le bon Médecin de voir la joie de ces innocentes créatures. En sortant, il dit à Amand de ne pas se mettre en peine, & qu'il pourvoiroit à leurs nécessités. Il observa fidèlement sa promesse : il leur faisoit passer tous les jours abondamment de quoi se nourrir. D'autres personnes charitables, à qui il raconta cette aventure, imitèrent sa bienfaisance. Les uns envoioient des provisions, les autres de l'argent : ceux-là des habits & du linge ; en sorte que, peu de jours après, la petite famille eut au-delà de tous ses besoins.

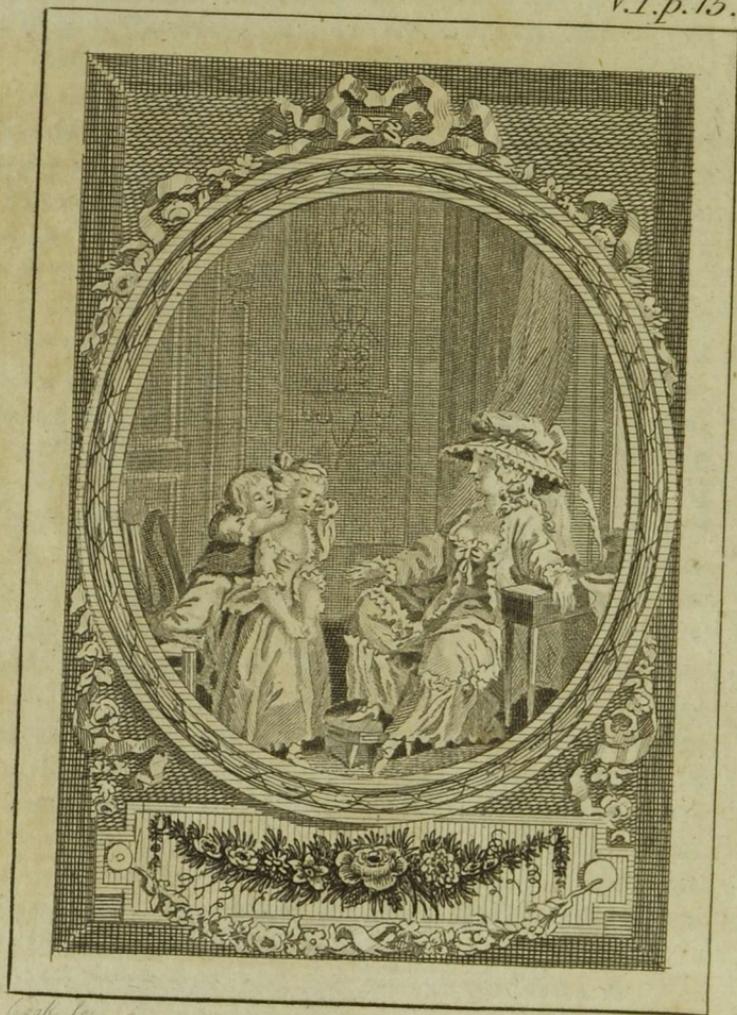
Aussitôt que le Prince fut instruit de ce que le brave petit Amand avoit fait pour son père & pour ses frères, plein d'admiration de tant de générosité, il envoya chercher Bertrand, & lui dit : Vous avez un enfant admirable ; je veux être aussi son père. J'ai ordonné qu'on vous donnât tous les ans, en mon nom, une pension de cent écus. Amand & tous vos autres enfans seront élevés à mes frais dans le métier qu'ils voudront choisir ; & s'ils savent en profiter, j'aurai soin de leur fortune.

Bertrand s'en retourna chez lui enivré de joie ; & s'étant jeté à genoux, il remercia Dieu de lui avoir donné un si digne enfant.



Caroline.

V.I.p.15.



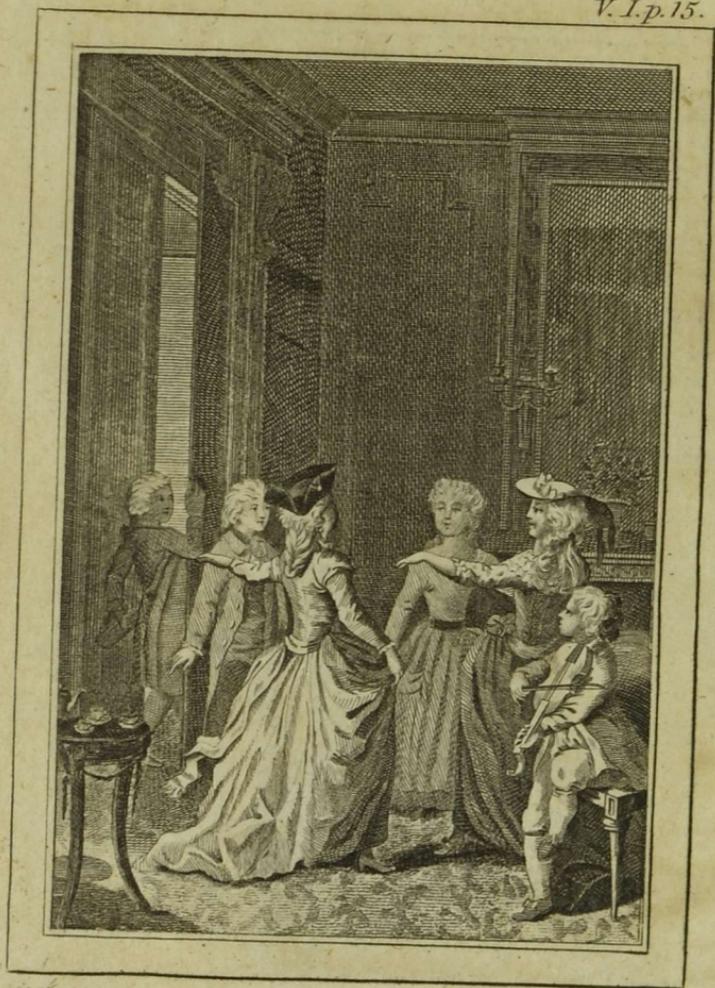
Coch. Sc.

Caroline, voyant pleurer sa sœur,  
grimpe sur les barreaux d'une  
chaise pour atteindre jus qu'à elle.



Le petit Joueur de violon.

V. I. p. 15.



*Plaignez le sort d'un petit malheureux,  
Charge' tout seul du soin de son vieux Père:  
Ils n'ont, hélas! pour se nourrir tous deux,  
Que la pitié qu'inspire leur misère!*

## CAROLINE.

MADAME P——, jeune femme aussi distinguée par les grâces & la tournure piquante de son esprit, que par la délicatesse de ses sentimens & la force de son caractère, reprenoit un jour Pauline, sa fille aînée, d'un légèreté bien pardonnable à son âge. Pauline, touchée de la douceur que sa mère mettoit dans ses reproches, versoit des larmes de repentir & d'attendrissement. Caroline, âgée alors de trois ans, voyant pleurer sa sœur, grimpe sur les barreaux d'une chaise pour atteindre jusqu'à elle; d'une main prend son mouchoir, dont elle lui essuie les yeux; & de l'autre lui glisse dans la bouche un bonbon qu'elle rouloit dans la sienne. Il me semble que M. Greuze pourroit faire un tableau charmant de ce sujet.

## LE PETIT JOUEUR DE VIOLON.

DRAME EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

M. DE MELFORT.

CHARLES, *son Fils.*

SOPHIE, *sa Fille.*

S. FIRMIN, *son Neveu.*

AGATHE, } DE S. FELIX,  
CHARLOTTE, } *Amies de Sophie.*

JONAS, *Petit Joueur du Violon.*

*La Scène est à Paris, dans la maison de M. de Melfort.*

## SCENE I.

*Charles, S. Firmin.*

*Charles.* ECOUTE, mon petit cousin, il faut que tu me fasses un plaisir.

*S. Firmin.* Voyons; de quoi s'agit-il? Tu as toujours quelque chose à me demander.

*Charles.*

*Charles.* C'est parce que tu es le plus habile de nous deux. Tu fais bien la version de cette fable de Phèdre que notre précepteur m'a donné à faire ?

*S. Firmin.* Est-ce que tu ne l'as pas encore finie ?

*Charles.* Comment aurois-je pu l'achever ? je ne l'ai pas commencée.

*S. Firmin.* Tu n'as donc pas eu le temps d'y travailler depuis onze heures jusqu'à trois ?

*Charles.* Tu vas voir si cela étoit possible. A onze heures, j'avois besoin de courir un peu dans le jardin, afin de gagner de l'appétit pour dîner. Nous sommes restés à table depuis midi jusqu'à une heure. S'asseoir & s'appliquer tout de suite après le repas, tu fais combien le Médecin de papa dit que c'est dangereux. Ainsi, comme j'avois bien mangé, il m'a fallu faire long-temps de l'exercice pour ma digestion.

*S. Firmin.* Mais au moins à présent la voilà faite ; & jusqu'à la nuit, tu as plus de temps qu'il ne t'en faut.

*Charles.* Est-ce que ce temps n'est pas marqué pour ma leçon d'écriture ?

*S. Firmin.* Mais puisque ton maître n'est pas venu ?

*Charles.* Je l'attendrai ; je fais tout de travers lorsque mes heures sont dérangées.

*S. Firmin.* Tu auras encore après ta leçon un petit reste d'après-midi, & toute la soirée.

*Charles.* Je n'aurai pas une minute. Ma sœur attend aujourd'hui la visite des deux Demoiselles de S. Félix.

*S. Firmin.* Est-ce pour-toi qu'elles viennent ?

*Charles.* Non ; mais il faut bien que j'aide ma sœur à les amuser.

*S. Firmin.* Et qui t'empêchera lorsque ces Demoiselles seront retirées ?—

*Charles.* Ouidà ! travailler aux lumières pour me gêner la vue ! Cependant il faut que demain au matin ma version se trouve prête.

*S. Firmin.* Eh bien ! qu'elle le soit, ou qu'elle ne le soit pas, que m'importe ?

*Charles.* Tu voudrois donc me voir réprimander par notre précepteur & par mon papa ?

*S. Firmin.* Tu fais toujours me prendre par mon foible. Voyons, où est cette version !

*Charles.* Là-haut dans ma chambre, sur ma table. Je vais te la chercher, ou plutôt viens avec moi.

*S. Firmin.*

*S. Firmin.* Va le premier ; je te suis à l'instant. Je vois venir ta sœur qui voudroit me parler.

*Charles.* Ne va pas au moins lui rien dire de tout ceci, entends-tu ?

## SCENE II.

*Sophie, S. Firmin.*

*Sophie.* Eh bien, mon petit cousin, quel démêlé avois-tu là avec mon frère ? Il t'a sûrement joué quelque tour de son métier.

*S. Firmin.* Ce n'est pas un tour de son métier ; c'est une demande de sa façon. Il veut que je lui fasse, à l'ordinaire, son devoir pour demain.

*Sophie.* Et mon papa ne fera jamais instruit de sa paresse ?

*S. Firmin.* Ce n'est pas moi qui me chargerai de l'en avertir. Tu sais que depuis la mort de ta maman, mon oncle est d'une santé si foible, que la moindre émotion le rend malade pour plusieurs jours. D'ailleurs, je vis de ses bienfaits ; & il pourroit croire que je cherche à perdre son fils dans son esprit.

*Sophie.* Eh bien ! j'attends mon frère à la première occasion ... Mais fais-tu pourquoi je voulois te parler ? C'est que les Demoiselles de Saint-Félix viennent aujourd'hui me voir ; il faut que tu nous aides à nous bien amuser.

*S. Firmin.* Oh ! je ferai de mon mieux, ma petite cousine.

*Sophie.* Ah ! les voici.

## SCENE III.

*S. Firmin, Sophie, Agathe, & Charlotte de S. Félix.*

*Sophie.* Bonjour, mes bonnes amies.

(Elles s'embrassent l'une l'autre, & font la révérence à S.

*Firmin, qui leur baise la main avec respect.)*

*Charlotte.* Il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue.

*Agathe.* Mais il y a déjà bien long-temps.

*Sophie.* Il y a, je crois, plus de trois semaines.

(*S. Firmin rangé la table, & dispose des sièges.*)

*Charlotte.*

*Charlotte.* Ne vous donnez pas cette peine, Monsieur de S. Firmin.

*S. Firmin.* Mademoiselle, je ne fais que mon devoir.

*Sophie.* Oh ! je suis bien fure que S. Firmin le fait avec plaisir. (*Elle lui tend la main.*) Je voudrais que mon frère eût un peu de sa complaisance.

## SCENE IV.

*S. Firmin, Sophie, Agathe, Charlotte, Charles.*

*Charles.* (*Sans faire la moindre attention aux Demoiselles de S. Félix.*) C'est bien mal à toi, S. Firmin, de me faire si long-temps attendre, pour faire ici le damoiseau.

*S. Firmin.* Je croyois être le dernier de la compagnie à qui tu adresserois tes complimens.

*Charles.* Oh, n'en soyez pas fâchées, Mesdemoiselles ; je vais être bientôt tout à vous.

*Agathe.* Ne vous pressez pas au moins, Monsieur Charles. (*Charles mène à l'écart S. Firmin ; & tandis que les jeunes Demoiselles s'entretiennent ensemble, il tire de sa poche le papier de la version, & le donne à S. Firmin.*) La voilà ; tu m'entends.

*S. Firmin.* Six lignes ! C'est bien la peine : n'as-tu pas de honte ?

*Charles.* Chut. Tais-toi.

*S. Firmin.* Mesdemoiselles, si vous me le permettez, je fors pour un demi-quart d'heure.

*Charlotte.* Nous vous attendrons avec impatience.

*Sophie.* Puisque tu fors, mon petit cousin, fais-moi le plaisir de dire à Justine de nous servir le thé.

## SCENE V.

*Charles, Sophie, Agathe, Charlotte.*

*Charles* (*se jetant dans un fauteuil*). Allons ; c'est ici que je m'établis.

*Sophie.* Je pense qu'il auroit été à propos d'en demander la permission.

*Charles.* A toi, peut-être ?

*Sophie.* Je ne suis pas seule ici.

*Charlotte.* Je vois que ton frère nous compte pour rien.

*Agathe.*

*Agathe.* C'est qu'il imagine apparemment nous honorer beaucoup en restant avec nous.

*Charles.* Oh! je fais bien que vous pourriez vous passer de ma compagnie; mais, moi, je ne me priverois pas si aisément de la vôtre.

*Sophie.* Voilà au moins une apparence de compliment. Il est vrai que tu aurois dû y faire entrer le thé pour quelque chose.

*Charles.* Mais vraiment, ma chère sœur, ne te figure pas que je sois ici pour toi.

*Sophie.* Oh! pour cela, je pense trop humblement de mon mérite. Tout ce qui pourroit me donner de l'orgueil, c'est d'être la sœur d'un garçon aussi honnête. (*Juf-tine apporte le thé & le met auprès de Sophie.*)

*Charles.* Laisse-moi le verser, je te prie.

*Sophie.* Non, non, c'est mon affaire; tu es un peu trop gauche. Si tu veux te charger de quelque soin, présente les tasses à ces Demoiselles.

*Agathe.* Pas tant de sucre pour moi.

*Sophie.* Prends toi-même ce qu'il te faut, mon cœur. (*Elle lui présente le sucrier & une tasse. Charles en prend une pour lui & s'empare du sucrier.*) (*à Charles.*) Tu as déjà trois gros morceaux.

*Charles.* Mais ce n'est pas trop. J'aime à boire un peu doux.

(*Il prend plusieurs morceaux de sucre l'un après l'autre, jusqu'à ce que sa sœur lui retire le sucrier des mains.*)

*Sophie.* N'as-tu pas de honte, mon frère? Tu vois bien qu'il n'en restera pas pour nous.

*Charles.* Ne fais-tu pas où est le buffet?

*Sophie.* Mon frère se reprocheroit d'épargner une peine à sa sœur.

*Charles.* C'est que par-là tu me procurerois le plaisir d'être seul auprès de ces Demoiselles.

*Agathe.* Tu l'entends, Sophie. Dis-nous maintenant que ton frère n'est pas un garçon bien galant.

*Sophie* (*Après avoir rassemblé près d'elle toutes les tasses, pour verser une seconde fois du thé.*) *Charles,* présente cette tasse à *Agathe.*

(*Charles prend la tasse, & en la présentant à Agathe, il la verse sur sa robe. Elles se lèvent toutes avec précipitation.*)

*Sophie.* Voilà une preuve de sa galanterie. (*bas à Charles.*) Je parierois, méchant, que tu l'as fait à dessein.

*Agathe.*

*Agathe.* Ah! Dieu! que dira maman? & qu'allons-nous faire?

*Charlotte.* C'est la seconde fois qu'elle met cette robe. Allons vite, un verre d'eau fraîche.

*Sophie.* Non, j'ai ouï dire qu'il étoit mieux de frotter avec un linge sec. Voici un mouchoir tout blanc.

*(Elles vont à Agathe. Charlotte tient la robe, & Sophie frotte. Pendant ce temps Charles reste à table, & boit tout à son aise).*

*Charlotte.* Bon, bon, cela passe: il faut le laisser sécher.

*Agathe.* Par bonheur, c'est dans un pli où l'on ne va pas s'aviser de regarder.

*Charles.* (à part) Ce n'est pas ma faute.

*Sophie.* Tiens, vois, Charlotte, je ne crois pas qu'il y paroisse.

*Charlotte.* Si je n'avois pas vu d'abord la tache——

*Agathe.* A la bonne heure. Mais, Monsieur Charles, une autre fois, je vous prie de vous épargner la peine de me servir.

*Sophie.* Remettons-nous, mes bonnes amies.

*(Elle veut verser du thé, & elle trouve la théière vide. Elle regarde Charles avec indignation.)*

Non, cela est d'une grossièreté qu'on ne fauroit imaginer. Croiriez-vous bien, Mesdemoiselles, que dans le temps où nous étions si fort en peine, il a pris tout le thé? Je vais dire qu'on en fasse d'autre, attendez un moment.

*Charlotte.* Non, c'est assez; je n'en boirai plus une goutte.

*Agathe.* Le malheur qui est arrivé à ma robe m'a ôté la soif.

*Charles.* Mais ne vous gênez pas. On peut en faire une seconde fois.

*Agathe.* Effectivement, tu aurois dû prévoir que ton frère seroit notre convive.

*Sophie.* Ceux qui ne sont pas invités devoient au moins attendre que ce fut leur tour.

*Charlotte.* N'en parlons plus, je n'y ai pas le moindre regret.

*Sophie.* Eh bien, à présent qu'allons-nous faire? Ah! voici notre ami S. Firmin, il nous aidera à choisir quelque jeu.

*Charles* (d'un ton moqueur). Notre ami S. Firmin!—— Mesdemoiselles, il faut que je lui parle avant vous.

(Il va au-devant de S. Firmin, tandis que les jeunes Demoiselles s'entretiennent ensemble).

## SCENE VI.

*Agathe, Charlotte, Sophie, S. Firmin, Charles.*

*Charles (à S. Firmin).* Eh bien, as-tu fini ?

*S. Firmin.* La voilà ; prends, & rougis de ta paresse. — Eh bien, Mesdemoiselles, avez-vous quelque jeu d'arrêté ?

*Agathe.* Nous vous attendions pour décider notre partie.

*S. Firmin.* J'ai là-bas un petit musicien à vos ordres : si vous me le permettez, je vais l'appeler pour vous chanter quelque chanson, ou pour vous faire danser.

*Sophie.* Un petit musicien ! où est-il ? où est-il ?

*Charlotte.* Il faut convenir que M. de S. Firmin s'entend bien à amuser sa société.

*S. Firmin.* Nous ferons, en nous amusant, un acte de charité, car le pauvre petit musicien ne possède rien sur la terre que son violon.

*Charles.* Et qui le payera, M. de S. Firmin ? Il parle & il agit toujours comme si le Roi étoit son parrain ; & il n'a pas une maille.

*Sophie.* Ne rougis-tu pas, mon frère ?

*S. Firmin.* Laisse-le dire, ma cousine, il ne m'offense point ; ce n'est pas un crime d'être pauvre : je ressemble par-là à mon petit musicien, qui est un très-bon enfant. Je lui donnerai douze sous qui me restent dans ma bourse ; & il m'a promis de jouer à ce prix toute la soirée.

*Charlotte.* Nous nous cotiserons toutes pour le payer.

*Agathe.* Oûi, oûi, nous bourfillerons.

*S. Firmin.* Voulez-vous que j'aille le chercher ? Il attend là-bas à la porte.

*Sophie.* Surement, mon cher petit cousin, & dépêche-toi.

(*S. Firmin sort. En même-temps Justine apporte un gâteau sur un plat.*)

## SCENE VII.

*Agathe, Charlotte, Sophie, Charles.*

(*Charles veut prendre le plat des mains de Justine. Sophie l'en empêche.*)

*Charles.* C'est que je voulois faire les portions.

*Sophie.*

*Sophie.* Je vais t'en épargner la peine : tu pourrois les faire si bien qu'il ne nous resteroit pas plus du gâteau que du thé.

*(Elle fait le partage, & présente les morceaux à la ronde)*

*Charles (après avoir pris sa portion).* Pour qui donc le morceau qui reste ?

*Sophie.* Est-ce que mon petit cousin n'en auroit pas ?

*Agathe.* J'aimerois mieux lui donner ma portion.

*Charlotte.* Et moi aussi la mienne.

*Charles (avec aigreur).* Il est bien heureux.

*Sophie.* Tu ne vois que sa portion de gâteau à lui envier.

## SCENE VIII.

*Agathe, Charlotte, Sophie, Charles, S. Firmin, (tenant par la main le petit Jonas, qui a un violon sous son bras).*

*S. Firmin.* J'ai l'honneur de vous présenter mon petit virtuose.

*Charlotte & Agathe.* Il est tout-à-fait gentil.

*Sophie.* De quel pays es-tu, mon enfant ?

*Jonas.* Je suis des montagnes de la Bresse.

*Agathe.* Et pourquoi viens-tu de si loin ?

*Jonas.* C'est que mon pauvre père est aveugle ; il ne peut plus travailler : nous courons le pays, & il faut que je lui gagne du pain avec mon petit violon.

*Sophie.* Eh bien, veux-tu nous faire connoître ton savoir-faire ?

*Jonas.* Ce sera de bon cœur ; mais mon talent n'est pas grand'chose.

*S. Firmin.* Joue de ton mieux : ce sera toujours assez bien pour moi : & ces Demoiselles feront assez bonnes pour te pardonner quelque faux ton, si tu en fais.

*(Jonas accorde son violon. Agathe en même-temps prend l'assiette avec le reste du gâteau & le présente à S. Firmin. Il la remercie, prend l'assiette & la tient à la main, sans toucher au gâteau, pour écouter Jonas. Celui-ci commence d'abord à jouer sur son violon l'air de la chanson suivante ; ensuite il chante).*

Plaignez

## 1.

Plaignez le sort d'un petit malheureux,  
Chargé tout seul du soin de son vieux père :  
Ils n'ont, hélas ! pour se nourrir tous deux,  
Que la pitié qu'inspire leur misère.

## 2.

Plaignez leur sort ; prêtez-leur vos secours :  
C'est à regret que leur voix vous implore.  
De longs travaux l'un a rempli ses jours ;  
Pour travailler, l'autre est trop foible encore.

## 3.

Soyez touchés de leur sort malheureux ;  
Ayez pitié de l'enfant & du père ;  
Ils n'ont, hélas ! pour se nourrir tous deux,  
Qu'un peu de pain, qu'on donne à leur misère.

*S. Firmin (lui tendant la main).* Mon cher enfant, vous êtes donc bien pauvres ?

*Jonas.* Hélas ! oui ; mais avec mon violon j'espère que nous ne manquerons pas. Si nous sommes malades, le bon Dieu aura soin de nous ; & si nous mourons, nous n'avons besoin que d'un petit coin de terre que l'on trouve par-tout.

*S. Firmin.* Mais, mon petit malheureux, peut-être que tu as faim ? Tiens, tiens, voici mon gâteau.

*Jonas.* Nenni, mon beau Monsieur, mangez-le vous-même : un peu de pain est tout ce qu'il me faut.

*S. Firmin.* Non, tu prendras ceci ; je fais manger du pain aussi bien que toi.

*Jonas.* Eh bien, je vous remercie ; mais je ne le mangerai pas à présent : je veux le partager avec mon pauvre père ; il n'est pas accoutumé à manger de si bonnes choses.

*Sophie.* Ton pauvre père, dis-tu ? tiens, ma portion est pour lui.

*Charlotte.* Voici encore la mienne.

*Agathe.* Prends la mienne aussi.

*Jonas.* Nenni, nenni : gardez votre gâteau, mes jolies Demoiselles ; j'en ai assez d'un morceau : ce n'est pas avec ces friandises qu'on se rassasie.

*Charles (ironiquement).* Il a raison ; cela lui feroit perdre sa belle voix.

*Sophie*

*Sophie* (à *Charles*). Personne ne t'a demandé ta portion.

*Charles*. Oh ! il y a long-temps que je l'ai croquée.

*S. Firmin* (à *Jonas*). Allons, mon ami, veux-tu goûter d'abord de ton gâteau ?

*Jonas*. Nenni, mon beau Monsieur ; puisque vous voulez bien me le donner, souffrez que je l'enveloppe dans mon mouchoir pour l'emporter avec moi.

*Sophie*. Attends un peu, je te donnerai un morceau de linge plus propre : tu peux, en attendant, mettre le morceau sur la fenêtre.

*Jonas*. Oûi, ma petite Demoiselle, je suis ici pour jouer du violon, & non pour manger.

*Agathe*. Je voudrois bien danser un menuet avec M. de S. Firmin. En fais-tu quelqu'un ?

*Jonas*. Tout ce qu'il vous plaira : un menuet, une allemande, une ronde.

*Agathe*. Voyons d'abord le menuet.

(*S. Firmin prend la main d'Agathe & se prépare à danser.*)

*Charlotte*. Pourquoi n'en danserions-nous pas deux à la fois ? (*Elle s'avance vers Charles.*) M. Charles !

*Charles*. Excusez-moi, Mademoiselle, je ne fais pas danser.

*Sophie*. Il a pourtant appris deux ans entiers.

*Charles*. C'est que je ne suis pas d'humeur fringante aujourd'hui.

*Charlotte* (*lui faisant la révérence*). Ainsi me voilà refusée ?

*Sophie*. Mon petit cousin, prête-moi ton chapeau. (*À Charlotte.*) J'aurai l'honneur, Mademoiselle, d'être votre cavalier.

*Agathe*. Et si nous dansions un menuet à quatre ?

*S. Firmin*. Mademoiselle, je suis à vos ordres.

(*Elles dansent un menuet à quatre ; & lorsqu'il est fini, Charlotte va prendre S. Firmin.*)

*Charlotte*. M. de S. Firmin, je veux aussi danser avec vous.

*S. Firmin*. Je serai ravi, Mademoiselle, d'avoir cet honneur.

*Agathe*. Je veux maintenant être ton cavalier, Sophie.

*Sophie*. Je perds à tout cet arrangement, mon petit cousin ; mais il faut bien que je fasse à ces Demoiselles les honneurs de ta complaisance.

(*Elles*

*(Elles dansent un second menuet. Pendant ce temps, Charles s'approche de la fenêtre, prend le gâteau de Jonas, & se glisse hors de la chambre).*

*Sophie (à S. Firmin qui s'essuie le front).* Ah! te voilà rendu! Il faut convenir que nous autres Demoiselles, nous sommes dix fois plus fortes sur nos jambes, que vous, Messieurs.

*S. Firmin.* C'est que vous avez bien plus d'agilité.

*Agathe (à S. Firmin).* Si votre cousin étoit aussi complaisant que vous, nous vous aurions bientôt mis sur les dents; car l'une de nous pourroit reprendre haleine, tandis que les deux autres danseroient. *(Elles cherchent Charles de tous côtés).*

*Charlotte.* Ah! il s'en est allé! tant mieux.

*Jonas.* Jouerai-je encore un petit air?

*S. Firmin.* Non, c'en est assez, à moins que vous n'en demandiez davantage, Mesdemoiselles. Le pauvre malheureux ne fera pas fâché d'aller gagner ailleurs quelque chose. Je vous ai déjà dit le peu que j'avois dans ma bourse; & Charles a esquivé sa contribution.

*Charlotte.* Nous voulons toutes contribuer avec vous.

*Agathe.* Cela va sans dire. *(Elle tire sa bourse).* Tenez, M. de S. Firmin, voilà mes douze sous.

*Charlotte.* Voilà aussi les miens.

*Sophie.* Tiens, mon petit cousin, voici une pièce de vingt-quatre sous: garde ton argent; ce sera pour nous deux.

*S. Firmin.* Non, non, Sophie; je dois être le premier à payer.

*(Il rassemble toutes les pièces, & les donne à Jonas.)*

*Jonas.* Je ne prendrai jamais tout cela: ce beau petit Monsieur ne m'a promis que douze sous.

*S. Firmin.* Prends tout, mon ami; nous avons tant de plaisir de pouvoir te faire du bien!

*Jonas.* Que le bon Dieu vous en récompense! *(à Sophie)* A présent, Mademoiselle, si vous vouliez avoir la complaisance de me donner un mauvais morceau de linge pour envelopper le gâteau que vous m'avez fait prendre.

*Sophie.* Je l'avois oublié.

*(Elle court à une petite commode, & en tire un mouchoir).*

Tiens, il est un peu usé; mais il servira bien pour cela.

*Jonas.* Voyez; il n'est encore que trop bon. Je n'ose pas le recevoir.

*Sophie.* Je ne puis plus m'en servir, & je l'aurois donné à un autre.

*Jonas.* Que le bon Dieu vous récompense de votre générosité !

(*Il va à la fenêtre pour prendre le gâteau.*)

*Sophie.* Donne-le-moi, que je l'enveloppe.

(*On cherche inutilement le gâteau.*)

*Jonas (tristement).* Il n'y est plus.

*Sophie.* C'est un bien mauvais garnement ! il aura pris la portion du petit malheureux.

*Jonas.* N'en foyez pas fâchée, ma jolie petite Demoiselle ; je ne le regrette que par rapport à mon pauvre père.

*S. Firmin.* Si Charles n'étoit pas ton frère, sa gourmandise lui coûteroit cher ; mais il ne faut pas que le père de Jonas en souffre. Ma chère Sophie, si tu voulois me prêter les douze sous que tu voulois donner pour moi tout à l'heure ?

*Sophie.* Non, mon cousin ; je veux en avoir le mérite à moi seule. (*à Jonas.*) Tiens, voilà douze sous ; achète à ton père un autre morceau de gâteau.

(*Charlotte & Agathe fouillent dans leurs bourses.*)

*Charlotte.* Tiens, voici encore quelque monnoie.

*Agathe.* Prends donc.

*Jonas.* Bon Dieu ! bon Dieu ! Non ; c'est trop.

*S. Firmin (lui tend la main avec attendrissement).* Que je suis malheureux de n'avoir rien de plus à te donner ! Mais je suis orphelin, & je vis, comme toi, des bienfaits des autres.

*Jonas (à S. Firmin).* Je voudrois que vous ne m'eussiez pas amené ici, ou que vous reprissiez votre argent.

*S. Firmin.* Ne te mets pas en peine de moi. Adieu ; va chercher à gagner ta vie.

*Jonas (en sortant, à Sophie.)* Voilà votre mouchoir, ma jolie Demoiselle.

*Sophie.* Garde-le, si tu en as besoin.

*Jonas.* Que le ciel vous conserve toutes en santé, & vous rende encore plus jolies. (*Il sort.*)

## SCENE IX.

*Sophie, Charlotte, Agathe, S. Firmin.*

*Sophie.* Concevez-vous quelque chose de plus indigne que la conduite de Charles ?

*Agathe.* Il ne s'aviserait pas de ces tours, si j'étois sa sœur.

*Charlotte.*

*Charlotte.* Je suis affligée qu'il ait détruit toute la joie que nous avons de faire du bien à ce petit malheureux.

*Agathe.* Il n'est pas maintenant trop à plaindre ; le gâteau lui a été bien payé.

*S. Firmin.* Il est vrai ; grâces à votre générosité. Mais cela ne justifie pas l'action de Charles ; & le pauvre Jonas auroit pu avoir l'un, sans perdre l'autre.

*Sophie.* C'est toi, mon petit cousin, qui en souffres le plus. Tu t'es privé de ta portion ; & c'est mon vaurien de frère qui l'a mangée. (*On frappe à la porte.*)

## SCENE X.

*Agathe, Charlotte, Sophie, S. Firmin, Jonas.*

*S. Firmin.* Voici encore notre petit Violon. Que nous veux-tu, mon ami ?

*Jonas (en pleurant.)* Ah Dieu ! Dieu ! secourez-moi ; je suis perdu. (*Les enfans s'assèmbent autour de lui.*)

*Sophie.* Que t'est-il donc arrivé ?

*Jonas.* Toute ma pauvre richesse.....avec laquelle je me nourrissois moi & mon père.... Voyez, voyez...mon petit violon.....il est tout en pièces ; & votre mouchoir, votre argent.....tout est perdu....il m'a tout pris....

*S. Firmin.* Et qui t'a brisé ton violon ; qui t'a pris ton argent ?

*Jonas.* Celui.....celui qui m'avoit déjà pris mon gâteau.

*Sophie.* Mon frère ? est-il possible ?

*S. Firmin.* Charles ?

*Charlotte.* C'est incroyable.

*Agathe.* O le scélérat !

*Jonas.* Oûi c'est lui, c'est lui. Je passois le seuil de la porte : voilà qu'il s'approche de moi, & qu'il me demande si j'avois été payé de ma musique, sans quoi il alloit me payer. Oh ! oui, je l'ai été, lui ai-je répondu, sûrement ; je n'ai été què trop bien payé. Où prennent-ils donc cet argent, a-t-il dit ? Voyons un peu ce qu'on t'a donné. Et moi, imbécille que je suis ! j'aurois dû penser au gâteau ; mais je n'y pensois plus. J'étois si joyeux d'apporter tant d'argent à mon père. Je n'en avois pas fait le compte ; j'étois bien aisé de le savoir. Je pose mon violon à terre, à

côté de moi. Je tire ensuite le mouchoir. Voilà qui est encore par-dessus le marché, lui ai-je dit ; c'est une des petites Demoiselles qui me l'a donné. J'avois mis dedans tout mon argent. Quand j'ai voulu le dénouer, il a sauté dessus. J'ai deviné sa malice. Il tire à lui ; je retire à moi. Tout à coup il s'aperçoit que mon violon est par terre ; il y met ses deux pieds en trépignant. Les bras me sont tombés. J'ai lâché le mouchoir ; il l'a pris, & s'est enfui. Mon violon & l'archet sont tout brisés, & je n'ai plus ni le mouchoir, ni l'argent. O mon père ! mon pauvre père, qu'allons-nous devenir ?

*Sophie.* Mais effectivement ; je ne le fais pas.....Je n'ai plus rien du tout. O mon cher cousin !

*Charlotte (à Jonas.)* Voici quelques petites pièces ; c'est tout ce que j'ai sur moi.

*Jonas.* Ma belle Demoiselle, je vous remercie ; mais, pour cela, je ne puis pas avoir un violon. O mon pauvre père ! Il y a plus de quinze ans qu'il l'avoit.

*Agathe.* Prends encore ceci ; c'est le fond de ma bourse.

*Sophie (court à sa commode.)* Voilà mon dé ; il est d'or : cours le vendre, mon pauvre ami ; j'en ai un d'ivoire qui me servira à la place.

*S. Firmin.* Non, garde ton dé, ma petite cousine. Attends, mon ami, je puis te tirer d'embaras. (*Il se baisse, ôte ses boucles, & les lui donne.*) J'en ai une autre paire de similor. Tu auras sûrement douze francs de celles-ci. Elles sont bien à moi ; c'est mon parrain qui me les a données pour le jour de ma fête.

(*Sophie lui présente son dé, & S. Firmin ses boucles : Jonas hésite à les prendre.*)

*Jonas.* Non ; je ne veux rien prendre de cela ; mon père croiroit que je l'ai dérobé.

*Sophie.* Prends au moins mon dé.

*S. Firmin.* Veux-tu prendre mes boucles ? Tu me mettrois en colère. Prends, te dis-je.

*Jonas.* Ah ! Dieu de bonté ! Vous voulez que je vous prive de vos bijoux ?

*S. Firmin.* Ne t'en mets pas en peine. Dieu me rendra peut-être plus que je ne te donne. Ton père a besoin de pain ; moi je n'ai pas de père à nourrir.

*Sophie.* Va, va, & prends garde à bien faire tes petites affaires.

*Jonas.*

*Jonas.* Reprenez au moins votre dé.

*Sophie.* Je n'y pense plus.

*Charlotte.* Si tu passés jamais devant chez nous, j'aurai soin de toi.

*Agathe.* C'est à la place royale, tout vis-à-vis la tête du cheval. Tu n'as qu'à demander les Demoiselles de S. Félix, au premier.

*Jonas.* Oh! les gens qui demeurent au premier me renvoient toujours; je ne monte jamais que tout à fait dans le haut de la maison.

*Sophie.* C'en est assez; ton père est peut-être inquiet sur ton compte; & le nôtre pourroit venir.

*Jonas.* Comment, Monsieur votre père? est-ce que vous l'attendez tout à l'heure?

*Sophie.* Oui, va-t'en; & puis le coquin qui t'a enlevé ton mouchoir & ton argent pourroit encore t'enlever ceci.

*Jonas.* Vous êtes bien sûrs au moins qu'on ne vous grondera pas?

*S. Firmin.* Non; ne crains rien. Adieu.

*Jonas (en sortant)* Les bons petits cœurs!

## SCENE XI.

*Sophie, Charlotte, Agathe, S. Firmin.*

*Charlotte.* Je suis bien fâchée que vous vous foyez défait de vos boucles, M. de S. Firmin.

*Agathe.* Vous nous donnez là un bel exemple.

*S. Firmin.* C'est celui que j'ai reçu de Sophie. Si je n'avois pas vu faire à Charles une si vilaine action, je me réjouirois d'avoir trouvé l'occasion de faire une bonne œuvre. Que je vais regarder mes boucles de similor avec plaisir!

## SCENE XII.

*M. de Melfort, Sophie, Agathe, Charlotte, S. Firmin, Jonas.*

(*Les enfans s'assemblent en peloton. Sophie & S. Firmin regardent un peu de travers le petit Jonas, & se parlent à l'oreille.*)

*M. de Melfort (aux Demoiselles de S. Félix.)* Bonjour, Mesdemoiselles; je vous remercie de l'honneur que vous

avez fait à ma fille ; mais permettez-moi, je vous prie, d'écouter en votre présence ce petit garçon. Il m'attendoit sur l'escalier ; & il ne veut pas me quitter, fans m'avoir parlé devant vous. (à *Jonas.*) Voyons, qu'as-tu à me dire ?

*Jonas* (à *Sophie* & à *S. Firmin.*) Mes bonnes petites personnes, je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne m'en vouloir pas de mal ; mais je ne puis me taire ; & ce seroit mal fait à moi, si je gardois ce que vous m'avez fait prendre, sans le consentement de votre père. Je fais que les enfans n'ont rien à donner.

*M. de Melfort.* Qu'est-ce donc que ceci ?

*Jonas.* Je vais vous le dire. Ce jeune Monsieur m'appelle par la fenêtre, pour amuser, avec mon violon, ces petites Demoiselles. Il y avoit encore un autre petit Monsieur, bien joli ; mais un bien méchant coquin.

*M. de Melfort.* Quoi ! mon fils ?

*Jonas.* Pardonnez-moi, cela m'est échappé. Je joue de mon mieux les airs que je fais ; & ces bonnes petites personnes me font la grâce de me donner un morceau de gâteau, un mouchoir pour l'envelopper, avec une poignée de petites pièces ; je ne fais pas ce qu'il y avoit.

*M. de Melfort.* Eh bien ?

*Jonas.* Eh bien ! le méchant petit Monsieur m'a pris le gâteau que je voulois porter à mon pauvre père, qui est aveugle. Passe pour cela. Mais il sort de la chambre en cachette ; & lorsque je me retire tout joyeux avec mon petit paquet, il me guette au passage, me prend le mouchoir avec tout l'argent, & met mon violon en pièces. Tenez, le voyez-vous ? (il se met à pleurer) toute ma richesse, avec laquelle je me nourrissois moi & mon père.

*M. de Melfort.* Dis-tu vrai ? Ce seroit une effroyable méchanceté. Quoi ! mon fils....

*Charlotte.* Sa conduite, dans tout le reste, rend ceci très-croyable. Demandez à *Sophie* elle-même.

*M. de Melfort.* Va, mon ami, ne t'afflige pas ; je saurai te dédommager : mais est-ce là tout ?

*Jonas.* Non, Monsieur ; écoutez seulement. Dans le chagrin où j'étois, je suis rentré pour raconter l'aventure à ces bonnes petites personnes. Elles n'avoient pas assez d'argent pour payer le dommage. Voilà cette jolie Demoiselle qui me donne son dé d'or, & ce jeune Monsieur ses boucles d'argent. Je ne pouvois pas les prendre ; mon père auroit

eru que je les aurois volés. Je savois que vous alliez revenir : je vous ai attendu pour vous les rendre : les voici.... Mais je n'ai donc plus de violon. O mon violon ! ô mon pauvre père !

*M. de Melfort.* Que viens-tu de me raconter ? est-ce toi ? est-ce vous, mes braves enfans, que je dois le plus admirer ? Excellente petite créature ! dans une extrême indigence, tout perdre ; & dans la crainte de faire le mal, courir le risque de laisser mourir de faim un père que tu aimes !

*Jonas.* Est-ce donc si beau de ne pas être un méchant ? Non, le pain mal gagné ne profite pas. C'est ce que mon père & ma mère m'ont toujours dit. Si vous vouliez seulement m'acheter un violon, tout seroit réparé. Ce que le dé & les boucles m'auroient valu de plus, c'est le bon Dieu qui m'en tiendra compte.

*M. le Melfort.* Il faut que ton père & toi, vous ayez une droiture bien extraordinaire, pour ne pas soupçonner seulement la corruption des autres hommes ! Dieu veut se servir de moi pour répandre sur vous ses bienfaits. Reste avec nous. Je veux d'abord te mettre auprès de S. Firmin ; nous verrons ensuite ce que nous aurons de mieux à faire.

*Jonas.* Quoi ! auprès de ce petit ange ? oh ! je suis transporté de joie. *(Il baise la main de S. Firmin.)* Mais non, *(avec tristesse)* je ne veux pas laisser mon père tout seul. Sans moi, comment feroit-il pour vivre ? quoi ! je serois dans la richesse, & il mourroit de faim ! oh ! non.

*M. de Melfort.* Excellent enfant ! & qui est ton père ?

*Jonas.* Un vieux payfan aveugle, que je nourrissois avec mon violon. Il est vrai qu'il ne mange, comme moi, qu'un morceau de pain avec du lait cru. Mais le bon Dieu nous en donne toujours assez pour la journée ; & nous ne nous mettons pas en peine du lendemain : il y pourvoit aussi.

*M. de Melfort.* Eh bien, je veux prendre soin de ton père ; & s'il y consent, je le ferai entrer dans une maison de charité, où l'on a une attention extrême pour les vieillards & pour les infirmes. Tu pourras l'y aller voir quand tu voudras.

*(Jonas pousse un cri de joie ; & court tout autour de la chambre, comme hors de lui même.)*

*Jonas.* Oh ! Dieu ! mon pauvre père ! non, cela va le faire mourir de plaisir. Je ne puis rester plus long-temps, il faut que je l'aïlle chercher, & que je vous l'amene ici.

(Il court vers la porte. Sophie & S. Firmin prennent la main de M. de Melfort, & s'essuient les yeux.)

## SCENE XIII.

*M. de Melfort, Sophie, Agathe, Charlotte, S. Firmin.*

*M. de Melfort.* O mes chers enfans ! que ce jour auroit été heureux pour moi, si, en admirant la générosité de vos sentimens, la pensée de l'indignité de mon fils ne venoit empoisonner mon bonheur ! Mais non, cela ne doit pas l'empoisonner. Dieu m'a fait présent d'un autre fils en toi, mon cher S. Firmin : si tu ne l'es par la naissance, tu l'es par les liens du sang & par un cœur digne de moi. Oui, tu seras seul mon fils... Mais, où est Charles ? va le chercher, & amène-le-moi tout de suite ici. (*S. Firmin fort.*)

*Sophie.* Il y a près d'une heure que nous ne l'avons vu. Pendant que le petit garçon nous faisoit danser un menuet, il a disparu avec sa portion de gâteau.

*S. Firmin (en entrant.)* On l'a vu entrer ici près chez un confiseur. J'ai dit à Lafleur de l'aller chercher.

*M. de Melfort.* Mes enfans, passez dans mon cabinet ; je veux savoir ce qu'il aura l'effronterie de me répondre. Quand j'aurai besoin de témoins, je vous appellerai.

*Charlotte & Agathe.* En ce cas, nous allons nous retirer.

*M. de Melfort.* Non, mes enfans, je vais envoyer dire à vos parens que vous passerez ici le reste de la soirée. Vraiment le vieux Jonas & son digne fils feront nos convives. J'ai besoin de quelque baume pour la cruelle blessure que Charles a faite à mon cœur ; & je n'en connois point de plus salutaire que l'entretien d'aimables enfans comme vous.

*Sophie (prêtant l'oreille.)* Je crois entendre venir Charles.

(*M. de Melfort ouvre la porte de son cabinet ; les enfans s'y retirent.*)

## SCENE XIV.

*M. de Melfort.*

Il y a long-temps que je craignois cette affreuse découverte ; mais je ne l'aurois jamais soupçonné de pareilles horreurs. Il est peut-être encore temps de le guérir de ses vices. Hélas ! pourquoi faut-il y employer des remèdes désespérés ?

SCENE

## SCENE XV.

*M. de Melfort, Charles.*

*Charles.* Que me voulez-vous, mon papa ?

*M. de Melfort.* D'où viens-tu ? n'étois-tu pas dans ta chambre ?

*Charles.* Notre précepteur est parti. S. Firmin étoit descendu. Après avoir travaillé toute l'après-midi, je me suis ennuyé d'être seul.

*M. de Melfort.* Que n'es-tu allé joindre, comme S. Firmin, la petite société que j'ai trouvée chez ta sœur ?

*Charles.* C'est ce que j'ai fait aussi ; mais ces Demoiselles se font si mal comportées envers moi....

*M. de Melfort.* Comment donc ? tu m'étonnes.

*Charles.* D'abord elles ont pris du thé ; mais sans vouloir m'en donner une goutte : elles m'ont fait au contraire toutes fortes de malices. S. Firmin a ramassé dans la rue un petit mendiant pour leur jouer du violon. Il lui a donné du gâteau qu'on leur avoit servi, à moi, pas un morceau. On a dansé ; aucune de ces Demoiselles n'a voulu danser avec moi, quoiqu'elles fussent trois, & qu'il n'y eût d'autre cavalier que S. Firmin. Qu'aurois-je fait ici ? je suis descendu sur la porte, pour voir passer le monde.

*M. de Melfort.* Sur la porte seulement ? Que s'est-il donc passé au coin de la rue entre le petit musicien & toi ? Certaines gens m'ont dit que tu l'avois battu, que tu avois brisé son violon, & qu'il s'en étoit allé en pleurant.

*Charles.* Cela est vrai, mon papa ; & si je n'avois pas eu le cœur aussi bon, j'aurois appelé la garde pour le faire mettre au cachot. Ecoutez-moi un peu. Lorsque je l'ai vu sortir d'ici, je me suis dit : Il faut que tu donnes aussi quelque chose à ce petit malheureux pour sa peine ; car je fais que S. Firmin n'a rien à lui, & qu'un mendiant n'est pas bien payé avec un morceau de gâteau. J'ai pris dans ma bourse quelque monnaie que je lui ai donnée ; il a tiré un mouchoir pour l'y mettre. Je m'aperçois que c'est un mouchoir de ma sœur ; voyez la marque. Je l'ai prié de me le rendre de bonne grâce ; il ne l'a pas voulu. Je l'ai pris au collet ; nous avons lutté ensemble, & par hasard j'ai mis le pied sur son violon.

*M. de Melfort (avec colère.)* Cessez, lâche menteur, je ne peux plus vous écouter.

*Charles (s'approche de lui, & veut lui prendre la main.)*  
Mais, mon cher papa, pourquoi êtes-vous fâché ?

*M. de Melfort.* Fuis, méchant, ôte-toi de mes yeux ; tu me fais horreur.

*(Il fait sortir les enfans du cabinet.)*

### SCENE XVI.

*M. de Melfort, Sophie, Agathe, Charlotte, Charles. S. Firmin.*

*M. de Melfort.* Venez, mes enfans, je ne veux plus voir que ceux qui méritent mon amour ; & toi, fors pour jamais de ma présence. Mais non, demeure ; il faut que tu reçoives auparavant ton arrêt. *(A Sophie & à S. Firmin.)* Vous avez entendu ses accusations contre vous ?

*Sophie.* Oui, mon papa ; & si cela n'étoit pas nécessaire pour notre justification, je ne dirois pas un mot contre lui, de peur d'augmenter votre colère.

*Charles.* Ne croyez rien de ce qu'elle va vous dire.

*M. de Melfort.* Tais-toi ; j'ai déjà la preuve que tu es un détestable menteur. Le mensonge conduit au vol & au meurtre. Tu as déjà commis le premier crime ; & il ne te manque peut-être que des forces pour commettre le second. Parle, ma fille.

*Sophie.* Premièrement, il ne s'est occupé de rien cette après-midi : c'est S. Firmin qui lui a fait sa version.

*M. de Melfort.* Cela est-il vrai ?

*S. Firmin.* Je ne puis en disconvenir.

*Sophie.* Ensuite, il a jeté une tasse de thé sur la robe d'Agathe ; & tandis que nous étions occupées à l'essuyer, il est resté à table & a vidé toute la tégère : il ne nous en est pas resté une goutte. En voici des témoins. *(montrant les Demoiselles de S. Félix.)* A l'égard du gâteau....

*M. de Melfort.* C'en est assez ; toutes tes méchancetés sont découvertes : monte dans ta chambre pour aujourd'hui ; dès demain au matin, je te chasse de la maison. Je te laisserai le temps de te corriger, avant que tu y rentres ; & si cela ne réussit pas, il ne manque pas de cachots où l'on renferme les scélérats qui troublent la société par leurs crimes. S. Firmin, dis à Lafleur de le garder à vue dans sa chambre : tu recommanderas





Ah! mon pauvre Oiseau! Que ta  
mort a été douloureuse? Tu es encore  
bien heureux d'être délivré des mains  
d'une gardienne si impitoyable!

manderas en même temps qu'on m'envoie le précepteur, aussitôt qu'il sera de retour.

*Sophie & S. Firmin (intercédant pour lui.)* Mon cher papa, mon cher oncle.....

*M. de Melfort.* Je ne veux rien entendre en sa faveur. Celui qui est capable d'arracher au pauvre le salaire qu'il a gagné, de lui briser l'instrument de ses travaux, & de chercher à se justifier de ces atrocités par le mensonge & par la calomnie, doit être retranché de la société des hommes. Je loue le Ciel de ce qu'il me laisse encore de braves enfans comme vous : c'est vous qui serez ma consolation ; & c'est avec vous que je veux me réjouir ce soir, autant que peut le faire un père qui a un fils d'un si mauvais naturel.

---



---

## LE SERIN.

**S**ERINS à vendre ! qui veut acheter des Serins, de jolis Serins ?

Ainsi crioit un homme en passant devant la maison de Joséphine. Joséphine l'entendit ; elle courut à la fenêtre, & regarda de tous côtés dans la rue. C'étoit un marchand d'oiseaux qui en portoit une grande cage sur sa tête. Elle étoit toute pleine de Serins. Ils sautilloient si légèrement sur les bâtons, & gazouilloient si joliment, que Joséphine, emportée par sa curiosité, faillit à se précipiter par la fenêtre, pour les voir de plus près.

Voulez-vous acheter un Serin, Mademoiselle, lui cria l'oiseleur ?

Peut-être bien, lui répondit Joséphine ; cela ne dépend pas tout à fait de moi : attendez un peu, je vais en demander la permission à mon papa.

L'oiseleur lui promit d'attendre. Il y avoit une large borne de l'autre côté de la rue ; il y déposa sa cage, & se tint debout à côté. Joséphine, dans cet intervalle, courut à la chambre de son père ; elle y entra tout essouffée, en lui criant : Venez vite, mon papa ; venez, venez.

*M. de Gourcy.* Et qu'y a-t-il donc de si pressé ?

*Joséphine.* C'est un homme qui vend des Serins : il en a, je crois, plus d'un cent ; une grande cage toute pleine, qu'il porte sur sa tête.

*M. de Gourcy.* Et pourquoi en as-tu tant de joie ?

*Joséphine.* Ah ! mon papa, c'est que je veux....c'est-à-dire, si vous me le permettez, je voudrais bien en acheter un.

*M. de Gourcy.* Et as-tu de l'argent ?

*Joséphine.* Oh ! j'en ai assez dans ma bourse.

*M. de Gourcy.* Mais qui nourrira ce pauvre oiseau ?

*Joséphine.* Moi, moi, mon papa. Vous verrez ; il fera bien aise de m'appartenir.

*M. de Gourcy.* Ah ! je crains bien....

*Joséphine.* Et quoi donc ?

*M. de Gourcy.* Que tu ne le laisses mourir de soif ou de faim.

*Joséphine.* Moi, le laisse mourir de soif ou de faim ? Oh ! non certainement. Je ne toucherai jamais à mon déjeuner, avant que mon oiseau ait eu le sien.

*M. de Gourcy.* Joséphine, Joséphine, tu es bien étourdie ; tu n'as qu'à l'oublier un jour seulement.

Joséphine donna de si belles paroles à son père ; elle lui fit tant de caresses, & le tirailla si fort par le pan de son habit, que M. de Gourcy voulût bien céder à l'envie de sa fille.

Il traversa la rue, en la tenant par la main. Ils arrivèrent à la cage, & choisirent le plus beau Serin de toute la volière. C'étoit un mâle du jaune le plus brillant, avec une petite huppe noire sur la tête.

Qui fut jamais plus content que l'étoit alors Joséphine ? Elle présenta sa bourse à son père, pour qu'il y prît de quoi payer l'oiseau. M. de Gourcy, tira de la sienne de quoi acheter une belle cage, garnie d'une mangeoire & d'un abreuvoir de crystal.

Joséphine n'eut pas plutôt installé le Serin dans son petit palais, qu'elle courût par toute la maison, en appelant sa mère, ses sœurs, tous les domestiques, & leur montrant l'oiseau que son père avoit bien voulu lui acheter. Lorsqu'il venoit quelqu'une de ses petites amies, les premiers mots qu'elle leur disoit, c'étoit : Savez-vous bien que j'ai le plus joli Serin de tout Paris ? il est jaune comme de l'or, & il a un panache noir, comme les plumes du chapeau de maman. C'est un mâle. Venez, venez, je vais vous le montrer ; il s'appelle Mimi.

Mimi se trouvoit fort bien des soins de Joséphine. Elle ne songeoit, en se levant, qu'à lui donner du grain nouveau, & de l'eau bien pure. Lorsqu'on servoit des biscuits sur la table de son père, la part de Mimi étoit faite la première. Elle avoit toujours en réserve des morceaux de sucre pour lui.

lui. La cage étoit garnie de tous côtés de mouron frais, & de grappes de millet. Mimi ne fut pas ingrat à tant d'attentions : il apprit à distinguer Joséphine ; & au premier pas qu'elle faisoit dans la chambre, c'étoit des battemens d'ailes & des *cuic, cuic*, qui ne finissoient pas. Joséphine le mangeoit de baisers.

Au bout de huit jours, il commença à chanter : il se faisoit lui-même des airs fort jolis. Quelquefois il rouloit si long-temps sa voix dans son gosier, qu'on auroit cru qu'il alloit tomber expirant de fatigue au bout de ses cadences. Puis, après s'être interrompu un moment, il recommençoit de plus belle, & d'un son si fort & si brillant, qu'on l'entendoit dans toute la maison.

Joséphine passoit des heures entières à l'écouter, assise auprès de sa cage. Elle laissoit quelquefois tomber son ouvrage de ses mains pour le regarder ; & lorsqu'il l'avoit régaler d'une jolie chanson, elle le régaloit à son tour d'un air de serinette, qu'il cherchoit ensuite à répéter.

Cependant Joséphine s'accoutuma peu à peu à ces plaisirs. Son père lui fit un jour présent d'un livre d'estampes. Elle en fut si agréablement occupée, que Mimi en fut un peu négligé. *Cuic, cuic*, disoit-il toujours d'aussi loin qu'il voyoit Joséphine : Joséphine ne l'entendoit plus.

Près de huit jours s'étoient écoulés sans qu'il eût ni mouron frais, ni biscuit. Il répétoit les plus jolis airs que Joséphine lui eût appris ; il en composoit de nouveaux pour elle ; tout cela inutilement : vraiment Joséphine avoit bien d'autres choses en tête.

Le jour de sa fête étoit arrivé. Son parrain lui avoit donné une grande poupée qui alloit sur des roulettes. Cette poupée, qu'elle appeloit Colombine, acheva de faire oublier Mimi. Depuis l'instant qu'elle se levoit jusqu'au soir, elle ne s'occupoit qu'à habiller & à déshabiller cent fois Mademoiselle Colombine, à lui parler, & à la promener dans la chambre. Le pauvre oiseau étoit encore bien content, lorsqu'on lui donnoit sur la fin du jour quelque nourriture. Quelquefois il lui arrivoit d'attendre jusqu'au lendemain.

Enfin, un jour M. de Gourcy, étant à table, & tournant par hasard les yeux vers la cage, vit que le Serin étoit couché sur le ventre, & qu'il haletoit avec peine. Ses plumes étoient hérissées, & il paroissoit rond comme un peloton. M. de Gourcy s'approche ; plus de ces *cuic, cuic* d'amitié :

mitié : la pauvre bête avoit à peine assez de force pour respirer.

Joséphine ! s'écria M. de Gourcy, qu'a donc ton Serin ? Joséphine rougit. Ah ! mon papa ! c'est que j'ai....c'est que j'ai oublié ;....& elle alla toute tremblante chercher la boîte de millet.

M. de Gourcy décrocha la cage, & visita la mangeoire & l'abreuvoir. Hélas ! Mimi n'avoit plus un seul grain, pas une goutte d'eau.

Ah ! mon pauvre oiseau ! s'écria M. de Gourcy, tu es tombé en des mains bien cruelles. Si je l'avois prévu, je ne t'aurois jamais acheté. Toute la compagnie qui étoit à table, se leva en frappant dans ses mains & en s'écriant : Le pauvre oiseau !

M. de Gourcy mit du grain dans la mangeoire, & remplit l'abreuvoir d'eau fraîche : il eut bien de la peine à rappeler Mimi à la vie.

Joséphine sortit de table, monta dans sa chambre en pleurant, & mouilla tout un mouchoir de ses larmes.

Le lendemain, M. de Gourcy ordonna qu'on emportât l'oiseau hors de la maison, & qu'on en fît présent au fils de M. de Marsay, son voisin, qui passoit pour un enfant très-soigneux, & qui auroit pour lui plus d'attentions que Joséphine.

Il auroit fallu entendre les regrets & les plaintes de la petite fille : Ah ! mon cher oiseau ! mon pauvre Mimi ! Tenez, je vous le promets bien, mon papa, je ne l'oublierai jamais un seul instant de ma vie ; laissez-le-moi encore pour cette fois.

M. de Gourcy se laissa enfin toucher par les prières de Joséphine, & lui rendit le Serin. Ce ne fut pas sans lui faire une réprimande sévère, & des exhortations pressantes pour l'avenir. Cette pauvre bête, lui dit-il, est renfermée, & n'est pas en état de pourvoir elle-même à ses besoins. Lorsqu'il te manque quelque chose, tu peux le demander ; mais Mimi ne sait pas faire entendre son langage. Si tu lui laisses encore souffrir ou la soif, ou la faim...

A ces mots, un torrent de larmes coula sur les joues de Joséphine. Elle prit les mains de son papa, & les baisa : mais la douleur l'empêcha de proférer une parole.

Voilà Joséphine maîtresse une seconde fois de Mimi ; & Mimi réconcilié de bon cœur avec Joséphine.

Un mois après, M. de Gourcy fut obligé d'entreprendre

un voyage de quelques jours avec sa femme. Joséphine, Joséphine, dit-il en partant à sa fille, je te recommande bien le pauvre Mimi.

A peine ses parens furent-ils entrés dans la voiture, que Joséphine courut à la cage, & pourvut soigneusement l'oiseau de tout ce qui lui étoit nécessaire.

Quelques heures après, elle commença à s'ennuyer; elle envoya chercher ses petites amies, & sa gaieté revint: elles allèrent ensemble à la promenade; & à leur retour, elles passèrent une partie de la soirée à jouer à colin-maillard & aux quatre-coins; la danse vint ensuite. Enfin, la petite compagnie se sépara fort tard; & Joséphine se mit au lit harassée de fatigue.

Le lendemain, dès le point du jour, elle se réveilla en pensant aux amusemens de la veille. Si sa gouvernante avoit voulu l'en croire, elle auroit couru, en se levant, chez les Demoiselles de Saint-Maur: il fallut attendre jusqu'à l'après-dînée; mais à peine eut-elle achevé son repas, qu'elle se fit conduire chez ces Demoiselles.

Et Mimi? Il fut obligé de rester seul & de jeûner.

Le jour suivant se passa aussi dans les plaisirs.

Et Mimi? Il fut encore oublié. Il en fut de même du troisième jour.

Et Mimi? Qui auroit pensé à lui dans toutes ces dissipations?

Le quatrième jour, M. & Mde. de Gourcy revinrent de leur voyage. Joséphine ne s'étoit guère occupée de leur retour. A peine son père l'eut-il embrassée & se fut-il informé de sa santé, qu'il lui dit: Comment se porte Mimi?

Fort bien, s'écria Joséphine, un peu surprise; & elle courut vers la cage pour apporter l'oiseau.

Hélas! la pauvre bête ne vivoit plus: elle étoit couchée sur le ventre, les ailes étendues & le bec ouvert.

Joséphine poussa un grand cri, & se tordit les mains. Toute la famille accourut & fut témoin de ce malheur.

Ah! mon pauvre oiseau, s'écria M. de Gourcy, que ta mort a été douloureuse! Si je t'avois étouffé le jour de mon départ, tu n'aurois eu qu'un moment à souffrir, au lieu que tu as enduré pendant plusieurs jours les tourmens de la faim & de la soif, & que tu es mort dans une longue & cruelle agonie. Tu es encore bien heureux d'être délivré des mains d'une gardienne si impitoyable.

Joséphine auroit voulu se cacher dans les entrailles de la terre:

terre : elle auroit donné tous ses *joujoux* & toutes ses épar-  
gnes pour racheter la vie à Mimi ; mais tout cela étoit alors  
inutile.

M. de Gourcy prit l'oïseau, le fit vider & remplir de  
paille, & le suspendit au plancher.

Joséphine n'osoit y porter ses regards : les larmes lui ve-  
noient aux yeux toutes les fois que, par hasard, elle l'a-  
percevoit ; elle prioit chaque jour son père de l'ôter de sa  
vue.

M. de Gourcy n'y consentit qu'après bien des instances.  
Toutes les fois qu'il échappoit à Joséphine quelque trait  
d'étourderie & de légèreté, l'oïseau étoit remis à sa place ;  
& elle entendoit dire à tout le monde : Pauvre Mimi ! tu  
as souffert une mort bien cruelle.

---

## LES ENFANS

*Qui veulent se gouverner eux-mêmes.*

*Casimir.*

**A**H ! mon papa ! que je voudrois être grand, grand  
comme vous !

*M. d'Orsay.* Et pourquoi le voudrois-tu, mon fils ?

*Casimir.* C'est que je n'aurois plus à recevoir les ordres  
de personne, & que je pourrois faire tout ce qui me passeroit  
par la tête.

*M. d'Orsay.* Il en arriveroit des choses bien merveil-  
leuses, j'imagine.

*Casimir.* Oh ! je vous en répons.

*M. d'Orsay.* Et toi, Julie, voudrois-tu aussi être libre de  
faire tout ce qui te plairoit ?

*Julie.* Vraiment oui, mon papa.

*Casimir.* Oh ! si Julie & moi nous étions les maîtres !

*M. d'Orsay.* Mes enfans, je puis vous donner cette satisf-  
faction. Dès demain au matin, vous aurez la liberté de  
vous conduire absolument à votre fantaisie.

*Casimir.* Vous vous moquez de nous, mon papa !

*M. d'Orsay.* Non, je parle très-sérieusement. Demain,  
ni votre mère, ni moi, personne enfin dans la maison ne  
s'avisera de contrarier vos volontés.

*Casimir.*

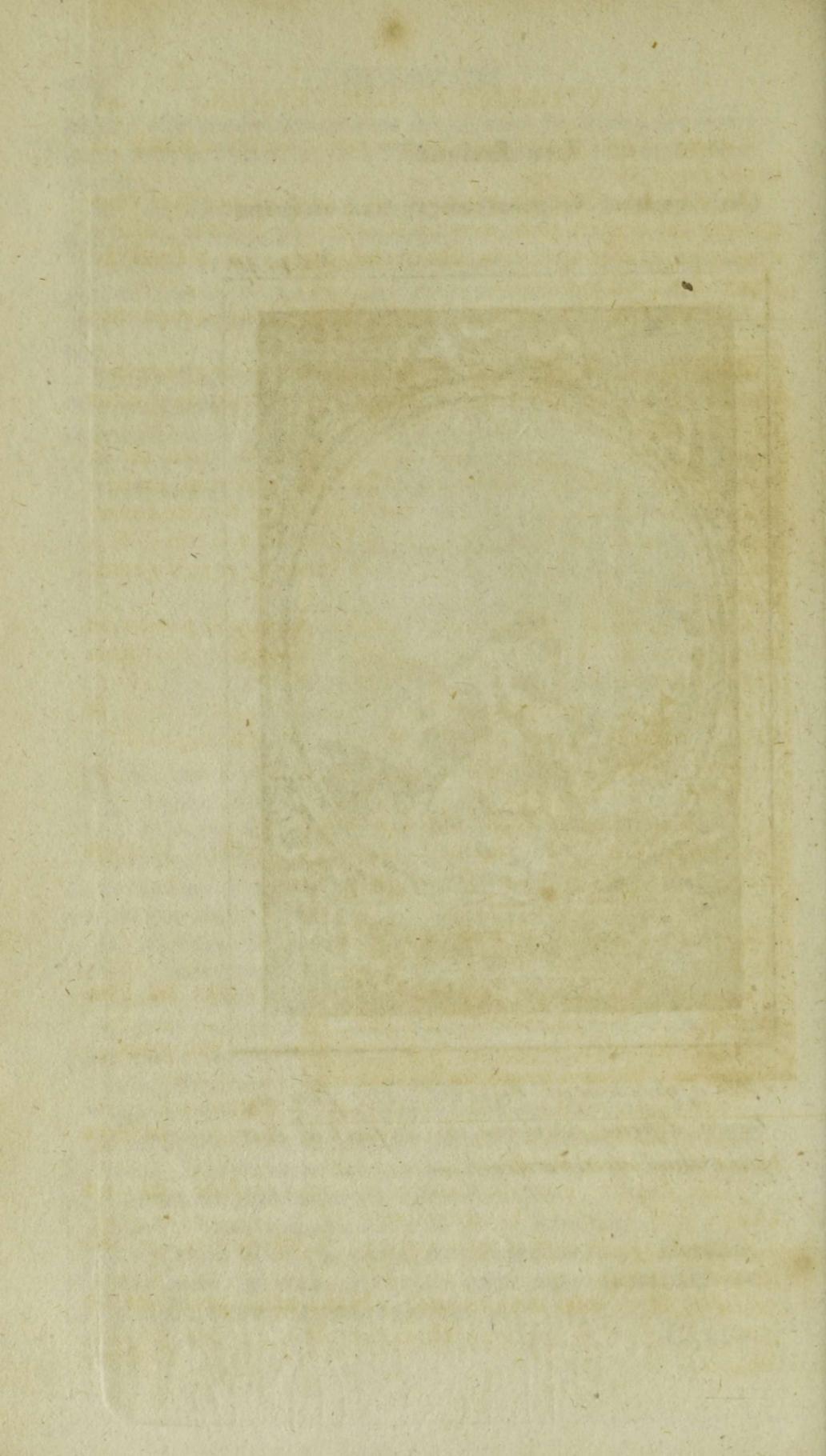
Les Enfans

Qui veulent Se gouverner eux-mêmes.

V.I. p. 40.



*Ils apprennent bientôt, une fois à  
leurs dépens, combien on se fait de tort  
par son ignorance.*



*Casimir.* Quel plaisir nous allons avoir de nous sentir la bride sur le cou !

*M. d'Orsay.* Ce n'est pas tout. Je ne prétends pas vous donner cet empire pour demain seulement ; je vous l'abandonne jusqu'à ce que vous veniez me prier vous-mêmes de reprendre mon autorité.

*Casimir.* Sur ce pied-là, nous ferons long-temps nos maîtres.

*M. d'Orsay.* Je ferai bien aise de vous voir vous gouverner vous-mêmes. Ainsi préparez-vous à être demain de grands personnages.

Le lendemain arriva. Les deux enfans, au lieu de se lever à sept heures, comme à l'ordinaire, restèrent jusqu'à près de neuf heures au lit. Un trop long sommeil nous rend tristes & pesans : c'est ce qui arriva à Casimir & à Julie. Ils se réveillèrent enfin d'eux-mêmes, & se levèrent d'assez mauvaise humeur.

Cependant ils s'égayèrent un peu, par la douce pensée de faire, pendant le jour entier, tout ce qui leur viendrait dans l'idée.

Allons, par où commencerons-nous, dit Casimir à sa sœur, quand ils furent habillés, & qu'ils eurent déjeûné ?

*Julie.* Nous allons jouer.

*Casimir.* Et à quoi ?

*Julie.* Il faut bâtir des châteaux de cartes :

*Casimir.* Oh ! c'est un amusement bien triste ! Je n'en suis pas.

*Julie.* Veux-tu jouer à colin-maillard ?

*Casimir.* Nous ne sommes que deux.

*Julie.* Aux dames ? ou au domino ?

*Casimir.* Tu fais que je ne puis souffrir ces jeux où l'on est assis.

*Julie.* Eh bien ? propose-m'en quelque'un de ton goût.

*Casimir.* Nous n'avons qu'à jouer à broche en cul.

*Julie.* Oui, c'est un joli jeu pour une Demoiselle !

*Casimir.* Nous jouerons, si tu veux, au carrosse : tu feras le cheval, & moi le cocher.

*Julie.* Ouidà ! pour me charger de coups de fouet, comme l'autre jour. Je ne l'ai pas oublié.

*Casimir.* Je ne le fais qu'à regret. C'est que tu ne vas jamais le galop.

*Julie.* Mais cela me fait mal. Non, non, point de ce jeu.

*Casimir.*

*Casimir.* Tu ne veux donc pas ? Eh bien ! jouons à la chasse. Je serai le chasseur, & tu seras la biche. Prends garde à toi, je vais te relancer.

*Julie.* Fi de ta chasse ! tu as toujours tes pieds sur mes talons, & tes poings enfoncés dans mes côtes.

*Casimir.* Puisque tu ne veux aucun de mes jeux, jamais je ne jouerai avec toi, entends-tu bien ?

*Julie.* Ni moi avec toi, m'entends-tu bien aussi ?

A ces mots, du milieu de la chambre où ils étoient, chacun s'en alla dans un coin ; & ils furent long-temps sans se regarder, & sans se dire une parole.

Ils en étoient encore à se boudier, lorsque l'horloge sonna. Dix heures ! Il ne leur restoit plus que deux heures de la matinée. Casimir enfin se rapprocha de sa sœur, & lui dit : Il faut faire tout ce que tu veux. Allons, je jouerai avec toi aux dames, à douze marrons la partie.

*Julie.* Oh ! je n'ai pas de marrons ! Et tu fais bien que tu m'en dois une douzaine, qu'il faut d'abord me payer.

*Casimir.* Je te les devois hier ; mais je ne dois rien aujourd'hui.

*Julie.* Et comment t'es-tu racquitté, s'il te plaît ?

*Casimir.* C'est qu'on n'a rien à demander à ceux qui sont leurs maîtres.

*Julie.* Va, je dirai à mon papa ta coquinerie.

*Casimir.* Mon papa n'a plus de pouvoir sur moi à présent.

*Julie.* En ce cas, je ne jouerai pas.

*Casimir.* Tu en es bien la maîtresse.

Seconde bouderie. Et les voilà encore aux deux bouts de la chambre. Casimir se mit à siffler, Julie à chanter. Casimir noua un fouet & le fit claquer ; Julie arrangea sa poupée & entama une conversation avec elle. Casimir grommeloit entre ses dents, Julie pouffoit des soupirs.

L'horloge sonne encore. Onze heures ! Ils n'avoient plus qu'une heure avant leur dîner. Casimir lance de dépit son fouet par la fenêtre ; Julie jette sa poupée dans un coin. Ils se regardent l'un l'autre & ne savent que se dire.

Julie enfin rompt le silence : Allons, Casimir, je veux être ton cheval.

*Casimir.* Ah ! voilà qui est bien ! J'ai un grand cordon qui servira de bride. Le voici. Prends-le dans ta bouche.

*Julie.* Je ne le veux pas dans ma bouche. Passe-le-moi autour du corps, ou attache-le à mon bras.

*Casimir.*

*Casimir.* Comme tu parles ! As-tu jamais vu que les chevaux aient le mors ailleurs qu'entre les dents ?

*Julie.* Mais je ne suis pas un véritable cheval.

*Casimir.* Tu dois faire comme si tu l'étois.

*Julie.* Je ne vois pas que cela soit bien nécessaire.

*Casimir.* Je pense que tu veux en savoir là-dessus plus que moi, qui suis tout le jour dans l'écurie. Allons, prends-le comme il faut.

*Julie.* Il y a huit jours que tu le traînes dans l'ordure ; je ne le mettrai jamais dans ma bouche.

*Casimir.* Et moi je ne le veux pas ailleurs. J'aime mieux ne pas jouer.

*Julie.* Comme tu voudras.

Troisième bouderie, plus hargneuse que les deux premières. Casimir va ramasser son fouet, Julie reprend sa poupée. Mais le fouet ne fait plus chaquer ; les ajustemens de la poupée vont tout de travers. Casimir soupire, Julie pleure. Midi sonne dans cet intervalle ; & M. d'Orsay vient leur demander s'ils veulent qu'on leur serve à dîner : Mais, qu'avez-vous donc ? leur dit-il, en les voyant tous deux dans la tristesse.

Ce n'est rien, mon papa, répondirent les enfans. Ils s'effuyèrent les yeux, & suivirent leur père dans la salle à manger.

On servit ce jour-là plusieurs plats sur leur table. Il y avoit même une bouteille de vin auprès de chaque couvert.

Mes enfans, leur dit M. d'Orsay, si j'avois encore quelques droits sur vous, je vous défendrois de manger de tous ces plats, & sur-tout de boire du vin. Je vous prescrirois au moins de n'en prendre qu'en très-petite quantité, parce que je sais que le vin & les épiceries sont dangereux pour les enfans. Mais vous êtes maintenant vos maîtres, vous pouvez boire & manger suivant votre caprice. Les enfans ne se le laissèrent pas dire deux fois. L'un avaloit de gros morceaux de viande sans pain : l'autre prenoit de la fausse à grandes cuillerées. Ils se versoit de pleines rasades de vin, qu'ils oublioient de tremper.

Mais, mon ami, dit tout bas Madame d'Orsay à son mari, ils vont en être incommodés.

Je le crains, ma femme, répondit M. d'Orsay. Mais j'aime mieux qu'ils apprennent une fois à leurs dépens combien on se fait de tort par son ignorance, que si, trop occupés maintenant de leur santé, nous leur déroberions le fruit d'une importante leçon.

Madame

Madame d'Orsay comprit l'intention de son mari; & elle laissa nos étourdis se livrer à leur gourmandise.

On se lève de table. Le ventre des enfans étoit tendu comme un tambour; & leurs petites têtes commencèrent à s'échauffer.

Viens, viens, Julie, s'écria Casimir; & il emmena sa sœur avec lui dans le jardin.

M. d'Orsay crut devoir les suivre à la piste.

Il y avoit dans le jardin un petit étang; au bord de l'étang, un batelet; Casimir eut la fantaisie d'y entrer.

Julie l'arrêta. Tu fais bien, lui dit-elle, que cela nous est défendu.

Défendu? répondit Casimir. As-tu oublié que nous ne dépendons plus que de nous-mêmes?

Ah! tu as raison, lui dit Julie. Elle donna la main à son frère, & ils entrèrent tous deux dans le batelet.

M. d'Orsay approcha de plus près; mais il ne jugea pas à propos de se découvrir.

Il savoit que l'étang n'étoit pas bien profond. Quand ils y tomberoient, se disoit-il, je n'aurois pas beaucoup de peine à les en retirer.

Les deux enfans vouloient détacher le bateau du bord, & le pousser vers le milieu de l'étang; mais ils ne purent jamais venir à bout de défaire les nœuds du cordage qui le retenoit.

Puisque nous ne pouvons pas naviguer, dit l'écervelé Casimir, il faut du moins nous balancer. Aussitôt ayant écarté ses jambes vers les deux bords du batelet, il commença à le faire pencher d'un côté, puis de l'autre.

Leur tête étant un peu embarrassée, ils ne tardèrent pas long-temps à chanceler sur leurs jambes. Ils se saisirent l'un l'autre pour se retenir; mais *plump*, ils tombèrent ensemble sur le bord du batelet, & du bord dans l'étang.

M. d'Orsay sortit, prompt comme l'éclair, de l'endroit où il étoit caché. Il se jeta dans l'eau, saisit de chaque main un de ses téméraires enfans, & les ramena à la maison demi-morts de frayeur.

Ils eurent des vomissemens violens pendant qu'on leur ôtoit leurs habits & qu'on les frottoit. Enfin on les mit chacun dans un lit bien chaud. Ils étoient successivement dans un accablement & dans des convulsions qui faisoient frémir. Ils se plaignoient d'un mal de tête affreux & de tiraillemens d'entrailles. Ils tomboient à chaque instant en foiblesse; puis c'étoient des nausées & des étouffemens.

C'est

C'est dans cet état déplorable qu'ils passèrent le reste du jour. Il leur échappoit des sanglots & des torrens de larmes, jusqu'à ce qu'enfin ils s'endormirent de lassitude.

Le lendemain au matin, de bonne heure, leur père entra dans leur chambre, & leur demanda comment ils avoient passé la nuit.

Pas trop bien, répondirent-ils l'un & l'autre, d'une voix affoiblie : nous nous sommes levés très-souvent ; & la tête & le ventre nous font encore mal.

Pauvres enfans, leur dit M. d'Orsay, que je vous plains ! Mais, reprit-il un moment après, que ferez-vous aujourd'hui de votre liberté ? vous vous souvenez qu'elle vous appartient encore.

Oh ! non, non, répondirent-ils tous les deux avec précipitation.

Et pourquoi donc, mes amis ? vous disiez l'autre jour qu'il étoit si triste de faire les volontés des autres.

Nous avons été bien corrigés de notre folie, répondit Casimir.

C'est pour long-temps, ajouta Julie.

M. d'Orsay. Vous ne voulez donc plus vous appartenir ?

Casimir. Non, non, mon papa. Dites-nous plutôt ce que nous avons à faire.

Julie. Cela vaudra beaucoup mieux pour nous.

M. d'Orsay. Pensez bien à ce que vous dites ; car, si je reprens mon pouvoir, je vous préviens que j'aurai d'abord quelque chose de désagréable à vous ordonner.

Casimir. N'importe, mon papa. Nous voilà prêts à faire tout ce que vous jugerez à propos.

M. d'Orsay. Eh bien, j'ai ici une poudre jaunâtre qu'on appelle rhubarbe : elle a un mauvais goût ; mais elle est excellente pour les personnes qui ont dérangé leur estomac par des excès. Puisque vous consentez à suivre les ordres que je vous donne, je vous commande de prendre tout de suite cette poudre. Qu'on m'obéisse !

Casimir. Oui, oui, mon papa.

Julie. Quand ce seroit amer comme du chicotin.

M. d'Orsay fit des pilules qu'il leur présenta. Les enfans, sans se tordre la bouche de grimaces, comme ils faisoient auparavant, les avalèrent à l'envi l'un de l'autre. Ce remède fit heureusement son effet ; & ils guérèrent tous deux.

Lorsqu'on vouloit dans la suite les menacer d'une punition effrayante, on leur disoit : Nous allons vous donner la liberté ;

berté ; & les enfans trembloient encore plus de cette menace, que ceux à qui l'on diroit : Je vais vous mettre en prison.

---

## LES BUISSONS.

**D**ANS une riante soirée de Mai, M. d'Ogères étoit assis avec Armand son fils, sur le penchant d'une colline, d'où il lui faisoit admirer la beauté de la nature, que le soleil couchant sembloit revêtir, dans ses adieux, d'une robe de pourpre. Ils furent distraits de leur douce rêverie, par les chants joyeux d'un berger, qui ramenoit son troupeau bêlant de la prairie voisine. Des deux côtés du chemin qu'il suivoit, s'élevoient des buissons d'épines ; & aucune brebis ne s'en approchoit, sans y laisser quelque dépouille de sa toison.

Le jeune Armand entra en colère contre ces ravisseurs. Voyez-vous, mon papa, s'écria-t-il, ces buissons qui dérobent leur laine aux brebis ? Pourquoi Dieu a-t-il fait naître ces méchans arbuttes ? ou pourquoi les hommes ne s'accordent-ils pas pour les exterminer ? Si les pauvres brebis repassent encore dans le même endroit, elles vont y laisser le reste de leurs habits. Mais non, je me lèverai demain à la pointe du jour, je viendrai avec ma serpette, & ritz, ritz, je jetterai à bas toutes ces broussailles. Vous viendrez aussi avec moi, mon papa ; vous porterez votre grand couteau de chasse ; & l'expédition sera faite avant l'heure du déjeuner. Nous songerons à ton projet, lui répondit M. d'Ogères. En attendant, ne fais pas si injuste envers ces buissons ; & rappelle-toi ce que nous faisons vers la S. Jean.

*Armand.* Et quoi donc, mon papa ?

*M. d'Ogères.* N'as-tu pas vu les bergers s'armer de grands ciseaux, & dérober aux brebis tremblantes, non pas des flocons légers de leur laine, mais toute leur toison ?

*Armand.* Il est vrai, mon papa, parce qu'ils en ont besoin pour se faire des habits. Mais les buissons qui les dépouillent par pure malice, & sans avoir aucun besoin !

*M. d'Ogères.* Tu ignores à quoi ces dépouilles peuvent leur servir ; mais supposons qu'elles leur soient inutiles, le seul besoin d'une chose est-il un droit pour se l'approprier ?

*Armand.* Mon papa, je vous ai entendu dire que les brebis

bis perdent naturellement leur toison vers ce temps de l'année; ainsi, il vaut bien mieux la prendre pour notre usage, que de la laisser tomber inutilement.

*M. d'Ogères.* Ta réflexion est juste. La nature a donné à toutes les bêtes leur vêtement; & nous sommes obligés de leur emprunter le nôtre, si nous ne voulons pas aller tout nus, & rester exposés aux injures cruelles de l'hiver.

*Armand.* Mais le buisson n'a pas besoin de vêtemens. Ainsi, mon papa, il n'est plus question de reculer. Il faut dès demain jeter à bas toutes ces épines. Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas?

*M. d'Ogères.* Je ne demande pas mieux. Allons, à demain au matin, dès la pointe du jour.

Armand, qui se croyoit déjà un Héros, de la seule idée de détruire de son petit bras cette légion de voleurs, eut de la peine à s'endormir, occupé, comme il l'étoit, de ses victoires du lendemain. A peine les chants joyeux des oiseaux perchés sur les arbres voisins de ses fenêtres, eurent-ils annoncé le retour de l'aurore, qu'il se hâta d'éveiller son père. *M. d'Ogères*, de son côté, peu occupé de la destruction des buissons, mais charmé de trouver l'occasion de montrer à son fils les beautés ravissantes du jour naissant, ne fut pas moins empressé à sauter de son lit. Ils s'habillèrent à la hâte, prirent leurs armes, & se mirent en chemin pour leur expédition. Armand alloit le premier d'un air de triomphe, & *M. d'Ogères* avoit bien de la peine à suivre ses pas. En approchant des buissons, ils virent de tous les côtés de petits oiseaux qui alloient & venoient, en voltigeant sur leurs branches. Doucement, dit *M. d'Ogères* à son fils; suspendons un moment notre vengeance, de peur de troubler ces innocentes créatures. Remontons à l'endroit de la colline où nous étions assis hier au soir, pour examiner ce que les oiseaux cherchent sur ces buissons d'un air si affairé. Ils remontèrent la colline, s'assirent, & regardèrent. Ils virent que les oiseaux emportoient dans leur bec les flocons de laine que les buissons avoient accrochés la veille aux brebis. Il venoit des troupes de fauvettes, de pinsons, de linottes & de rossignols, qui s'enrichissoient de ce butin.

Que veut dire cela, s'écria Armand tout étonné?

Cela veut dire, lui répondit son père, que la Providence prend soin des moindres créatures, & leur fournit toutes sortes de moyens pour leur bonheur & leur conservation! Tu le vois, les pauvres oiseaux trouvent ici de quoi tapisser  
l'habitation

l'habitation qu'ils forment d'avance pour leurs petits. Ils se préparent un lit bien doux pour eux & pour leur jeune famille. Ainsi, cet honnête buisson, contre lequel tu t'emportoies hier si légèrement, allie les habitans de l'air avec ceux de la terre. Il demande au riche son superflu, pour donner au pauvre ses besoins. Veux-tu venir à présent le détruire? Que le ciel nous en préserve? s'écria Armand. Tu as raison, mon fils, reprit M. d'Ogères; qu'il fleurisse en paix, puisqu'il fait de ses conquêtes un usage si généreux!

---

## JOSEPH.

**I**L y avoit à Bordeaux un fou, qu'on nommoit Joseph. Il ne sortoit jamais sans avoir cinq ou six perruques entassées sur la tête, & autant de manchons passés dans chacun de ses bras. Quoique son esprit fût dérangé, il n'étoit point méchant; & il falloit le harceler long-temps pour le mettre en colère. Lorsqu'il passoit dans les rues, il sortoit de toutes les maisons de petits garçons malicieux, qui le suivoient en criant: Joseph! Joseph! combien veux-tu vendre tes manchons & tes perruques? Il y en avoit même d'assez méchans pour lui jeter des pierres. Joseph supportoit ordinairement avec douceur toutes ces insultes: cependant il étoit quelquefois si tourmenté, qu'il entroit en fureur, prenoit des cailloux ou des poignées de boue, & les jetoit aux polissons.

Ce combat se livra un jour devant la maison de M. Desprez. Le bruit l'attira à la fenêtre. Il vit avec douleur que son fils Henri étoit engagé dans la mêlée. A peine s'en fut-il aperçu, qu'il referma la croisée, & passa dans une autre pièce de son appartement.

Lorsqu'on se mit à table, M. Desprez dit à son fils: Quel étoit cet homme après qui tu courais en poussant des cris?

*Henri.* Vous le connoissez bien, mon papa; c'est le fou qu'on appelle Joseph.

*M. Desprez.* Le pauvre homme! Qui peut lui avoir causé ce malheur?

*Henri.* On dit que c'est un procès pour un riche héritage. Il a eu tant de chagrin de le perdre, qu'il en a perdu aussi l'esprit.

*M. Desprez.*

*M. Desprez.* Si tu l'avois connu au moment où il fut dépouillé de cet héritage, & qu'il t'eût dit les larmes aux yeux : " Mon cher Henri, je suis bien malheureux ; on vient de m'enlever un héritage dont je jouissois paisiblement. Tous mes biens ont été consumés par les frais de la procédure ; je n'ai plus ni maison de campagne, ni maison à la ville ; il ne me reste rien." Est-ce que tu te serois moqué de lui ?

*Henri.* Dieu m'en préserve ! Qui peut être assez méchant pour se moquer d'un homme malheureux ? J'aurois bien plutôt cherché à le consoler.

*M. Desprez.* Est-il plus heureux aujourd'hui qu'il a aussi perdu l'esprit ?

*Henri.* Au contraire, il est bien plus à plaindre.

*M. Desprez.* Et cependant aujourd'hui tu insultes & tu jettes des pierres à un malheureux, que tu aurois cherché à consoler lorsqu'il étoit beaucoup moins à plaindre.

*Henri.* Mon cher papa, j'ai mal fait ; pardonnez-le-moi.

*M. Desprez.* Je veux bien te pardonner, pourvu que tu t'en repentes. Mais mon pardon ne suffit pas : il y a quelqu'un à qui tu dois encore le demander.

*Henri.* C'est apparemment Joseph.

*M. Desprez.* Et pourquoi donc Joseph ?

*Henri.* Parce que je l'ai offensé.

*M. Desprez.* Si Joseph avoit conservé son bon sens, c'est bien à lui que tu devrois demander pardon de ton offense. Mais comme il n'est pas en état de comprendre ce que tu lui demanderois par ton pardon, il est inutile de t'adresser à lui. Tu crois cependant qu'on est obligé de demander pardon à ceux que l'on a offensés ?

*Henri.* Vous me l'avez appris, mon papa.

*M. Desprez.* Et fais-tu qui nous a commandé d'avoir de la pitié pour les malheureux ?

*Henri.* C'est Dieu.

*M. Desprez.* Cependant tu n'as point montré de pitié pour le pauvre Joseph ; au contraire, tu as augmenté son malheur par tes insultes. Crois-tu que cette conduite n'ait pas offensé Dieu ?

*Henri.* Oui, je le reconnois, & je veux lui en demander pardon ce soir dans ma prière.

Henri tint sa parole ; il se repentit de sa méchanceté, & il en demanda le soir pardon à Dieu du fond de son cœur. Et non-seulement il laissa Joseph tranquille pendant quelques

semaines, mais il empêcha aussi quelques-uns de ses camarades de l'insulter.

Malgré ses belles résolutions, il lui arriva un jour de se mêler dans la foule des polissons qui le poursuivoient. Ce n'étoit, à la vérité, que par une pure curiosité, & seulement pour voir les niches qu'on faisoit à ce pauvre homme. De temps en temps il lui échappoit de crier comme les autres : Joseph ! Joseph ! Peu à peu il se trouva le premier de la bande ; en sorte que Joseph impatienté de toutes ces huées, s'étant retourné tout à coup, & ayant ramassé une grosse pierre, la lui jeta avec tant de roideur, qu'elle lui frôla la joue, & lui emporta un bout d'oreille.

Henri rentra chez son père tout ensanglanté, & jetant de hauts cris. C'est une juste punition de Dieu, lui dit M. Desprez. Mais, lui répondit Henri, pourquoi ai-je été tout seul si maltraité, tandis que mes camarades, qui lui faisoient beaucoup plus de malices, n'ont pas été punis ? Cela vient, lui répliqua son père, de ce que tu connoissois mieux que les autres le mal que tu faisois, & que par conséquent ton offense étoit plus criminelle. Il est juste qu'un enfant, instruit des ordres de Dieu & de ceux de son père, soit doublement puni, lorsqu'il a l'indignité de les enfreindre.

---

## LA PETITE GLANEUSE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE BEAUVAL.

MARCELLIN, *son Fils.*

HENRIETTE, *sa Fille.*

Mde. DE JOINVILLE.

EMILIE, *sa Fille.*

HUBERT, *garde-chasse de M. de Beauval.*

*La Scène est dans un champ qu'on vient de moissonner, & sur lequel il y a encore plusieurs monceaux de gerbes. On voit d'un côté le château seigneurial, de l'autre, des cabanes de paysans, & en général tout ce qui peut décorer un séjour champêtre.*

## SCENE I.

*(Le Théâtre représente un champ de blé couvert de gerbes.)*

EMILIE *(Tenant des deux mains, par les anses, une corbeille pleine d'épis. Elle va s'asseoir auprès d'une gerbe).*

ALLONS, voilà qui n'est pas mal commencé. Quelle joie pour ma pauvre mère? *(Elle pose sa corbeille à terre, & regarde dedans d'un air satisfait.)* Cè vieux moissonneur! avec quelle bonté il m'a rempli ma corbeille! j'aurois eu beau courir çà & là tout le jour, je n'en aurois jamais ramassé seulement la moitié. Que le bon Dieu l'en récompense! Voici encore quelques épis à terre: quand je n'en glanerois qu'une poignée ou deux.... *(Elle enfonce des deux mains les épis dans la corbeille).* Je les ferai bien entrer en pressant un peu; & puis, n'ai-je pas mon tablier? *(Elle se lève, prend d'une main les deux bouts de son tablier, & s'apprête de l'autre à y jeter les épis qu'elle ramasse, lorsqu'elle entend du bruit.)* Mon Dieu! voici un homme qui vient à moi d'un air fâché; je ne crois pas avoir fait de mal pourtant. *(Elle retourne à sa corbeille, la reprend, & veut s'en aller.)*

## SCENE II.

*Emilie, Hubert.*

Hubert *(L'arrêtant par le bras).* Ah! petite voleuse; je vous y prends.

Emilie. Que voulez-vous dire, Monsieur? je ne suis pas une petite voleuse; je suis une honnête petite fille, entendez-vous?

Hubert. Une honnête petite fille! toi, une honnête petite fille! *(Il lui arrache la corbeille des mains.)* Que portez-vous donc là-dedans, l'honnête petite fille?

Emilie. Des épis, comme vous voyez.

Hubert. Et ces épis sont apparemment poussés dans ta corbeille?

*Emilie.* Ah ! s'ils pouffoient dans ma corbeille, je n'aurois pas besoin de prendre tant de peine à les ramasser dans les champs.

*Hubert.* C'est donc volé !

*Emilie.* Monsieur ! ne me traitez pas si vilainement, je vous prie ; j'aimerois mieux mourir de faim avec ma mère, que de faire ce que vous dites là.

*Hubert.* Mais ils ne font pas venus se jeter d'eux-mêmes dans ta corbeille, de par tous les diables !

*Emilie.* Mon Dieu ! vous me faites peur avec vos jurmens : écoutez-moi. J'étois allée glaner dans ce champ là bas. Il y avoit un bon vieillard qui me voyoit faire. La pauvre enfant, a-t-il dit ! qu'elle a de peine ! je veux la secourir. Il y avoit des gerbes couchées sur son champ ; il en a tiré de pleines poignées d'épis, qu'il a jetées dans ma corbeille. Ce que l'on donne au pauvre, disoit-il, Dieu le rend, &....

*Hubert.* Ah ! j'entends. Le vieillard de ce champ là bas t'a donné plein ta corbeille d'épis que tu prends ici dans nos gerbes, n'est-il pas vrai ?

*Emilie.* Allez plutôt lui demander à lui-même, il pourra vous le dire.

*Hubert.* Que j'aille courir là bas ! oh bien ! tu n'as qu'à attendre : je t'ai prise ici, tout est dit.

*Emilie.* Mais quand je vous dis que je n'ai touché à aucune gerbe ! le peu d'épis que j'ai dans mon tablier, je les ai ramassés à terre, parce que j'ai cru que cela étoit permis. Cependant, si vous y avez du regret, je suis prête à vous les rendre ; tenez, voilà les vôtres.

*Hubert.* Non, non, ceux-ci resteront avec ceux-là ; & où la corbeille restera, il faudra bien que tu restes aussi. Altons, suis-moi dans le chenil.

*Emilie (avec effroi).* Comment ! que dites-vous, mon brave homme ?

*Hubert.* Oh ! oui, ton brave homme ! je serois bien plus brave homme, si je te laissois échapper, n'est-ce pas ? Dans le chenil, te dis-je, allons, allons.

*Emilie.* Ah ! je vous supplie, pour l'amour de Dieu ! je n'ai ramassé ici, je vous assure, que la poignée d'épis que je vous ai rendue. Que diroit ma pauvre mère, si je ne rentrois pas de la journée, si elle apprenoit que l'on m'a mise en prison ? Elle est capable d'en mourir.

*Hubert.*

*Hubert.* Le grand malheur ! la paroisse en feroit débarassée.

*Emilie (se met à pleurer).* Ah ! si vous saviez quelle bonne mère c'est ! combien nous sommes pauvres ! vous auriez pitié de nous.

*Hubert.* Je ne suis pas ici pour avoir pitié des gens ; j'y suis pour les arrêter, lorsqu'ils entrent sur les terres de Monseigneur, & pour les fourrer en prison.

*Emilie.* Mais lorsqu'on n'a rien fait, lorsqu'on est innocent comme moi !

*Hubert.* Oui, parle-moi de ton innocence ! Venir nous voler une pleine corbeille d'épis, & me faire ensuite mille menageries ! allons, allons, qu'on me suive

*Emilie. (Elle tombe auprès d'une gerbe.)* Ah ! mon cher Monsieur ! ayez pitié de moi. Prenez, si vous voulez, ma corbeille ; hélas ! ma petite provision ne vous rendra guère plus riche : mais laissez-moi aller, je vous en prie ; si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour ma pauvre mère ; je suis toute sa consolation, tout son secours.

*Hubert.* Si je te laisse aller, ce n'est pas pour ta mère, au moins, je t'en avertis ; je voudrois la voir à cent lieues ; c'est pour toi seule, parce que tes pleurnicheries m'ont un peu remué le cœur. Mais n'attends pas que ta corbeille te suive ; je la confisque pour la Justice ; & puis, c'est Vendredi jour d'audience, M. le Bailli prononcera une bonne amende ; si on ne la paye pas, en prison, & chassée du village. *(Il charge la corbeille sur son épaule. Emilie pleure à chaudes larmes, & se jette à ses genoux.)* Allons, ne m'étourdis plus, ou tu verras ce qu'on y gagne. *(Il s'éloigne en grommelant.)* Mais, voyez donc, si l'on n'étoit pas toujours à les épier, si petits qu'ils soient, ils nous enleveroient, je crois, jusqu'à la terre de nos champs.

## SCENE III.

*Emilie (seule.—Elle s'assied à terre, & appuie sa tête sur une gerbe. Elle pleure quelques momens en silence ; enfin elle se lève & regarde autour d'elle.)* Ah ! il s'en est allé, ce méchant homme ! il m'emporte toute ma joie : je perds tout, mes épis, ma jolie corbeille ; & qui fait encore ce qui nous en arrivera à ma mère & à moi ? *(Après une petite pause.)* Que ces petits oiseaux sont heureux ! Il leur est au moins permis de venir prendre quelques grains pour leur repas, &

moi... Mais qui fait si un méchant homme comme celui-ci n'est pas à les guetter pour les tuer avec son fusil ? Je vais les faire voler, & je m'en irai ; car peut-être me puniroit-on encore d'avoir reposé ma tête sur cette gerbe.... Mais qui sont ces deux enfans qui s'avancent ?

## SCENE IV.

*Marcellin, Henriette, Emilie (essuyant ses larmes.)*

*Marcellin.* Ha ! ha ! c'est donc toi, petite fille, que le garde-chasse vient de surprendre à voler les épis de nos gerbes ?

*(Les sanglots empêchent Emilie de répondre.)*

*Henriette (La regarde avec attention, & tire à part son frère).* Elle a l'air d'une bonne petite fille, Marcellin. Elle pleure, ne l'afflige pas davantage par tes reproches. Le peu d'épis qu'elle a ramassés ne vaut pas la peine.... *(Elle va à elle.)* Ma pauvre enfant, qu'as tu donc à pleurer ?

*Emilie.* C'est de voir que l'on m'accuse sans sujet, & que vous me croyez peut-être coupable.

*Marcellin.* Tu ne l'es donc pas ?

*Emilie.* Non, vous pouvez m'en croire. J'étois allée glaner dans le champ là bas. Un vieux moissonneur a eu pitié de ma peine, & m'a rempli ma corbeille d'épis. Je viens ici en ramasser quelques autres que je vois éparpillés çà & là. Votre méchant garde-chasse me trouve auprès de cette gerbe, & m'accuse de voler. Il me prend ma corbeille ; & il m'auroit mise en prison, si, par mes prières & par mes larmes pour ma mère, je n'avois tant fait qu'il m'a laissée aller.

*Henriette.* Ah ! j'aurois bien voulu voir qu'il t'arrêtât ! Nous avons un bon papa qui ne souffre pas qu'on fasse du mal aux pauvres, & qui t'auroit fait bien vite relâcher.

*Marcellin.* Oui, & qui te fera bientôt rendre ta corbeille, je t'en répons.

*Emilie (avec joie).* Oh ! le croyez-vous, mon cher petit Monsieur ?

*Henriette.* Marcellin & moi nous allons tant le prier.... Sois tranquille. Il n'est jamais si content de nous, que lorsque nous lui parlons en faveur des pauvres gens. Et nous

nous pourrions même te faire rendre ta corbeille sans lui en parler.

*Emilie.* Ah! que vous êtes heureuse, ma jolie petite Demoiselle, de n'avoir besoin du secours de personne, & de pouvoir même secourir les autres!

*Marcellin.* Tu es donc bien pauvre, ma chère enfant?

*Emilie.* Il faut bien l'être pour venir ramasser ici son pain avec tant de douleur.

*Henriette.* Quoi! c'est pour du pain que tu viens chercher des épis? Je croyois moi que c'étoit pour faire cuire les grains sur une pelle bien rouge, & les manger ensuite, comme nous le faisons quelquefois mon frère & moi, quand personne ne nous regarde.

*Emilie.* Eh mon Dieu, non! ma mère & moi nous voulions battre ces épis, & en donner les grains au Meunier, pour avoir de la farine & en faire du pain.

*Henriette.* Mais, ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand'chose, & cela ne vous durera pas long-temps.

*Emilie.* Eh, quand nous n'en aurions que pour un jour ou deux! c'est encore un ou deux jours de plus que ma mère & moi nous aurions à vivre.

*Marcellin.* Eh bien, pour que tu ayes encore un autre jour d'assuré, je vais te donner une pièce de douze sous, que j'ai gardée la dernière, parce qu'elle est toute neuve.

*Emilie.* Ah! mon cher petit Monsieur, tant d'argent! Non, non, je n'ose le prendre.

*Henriette (en souriant).* Tant d'argent! Prends, prends toujours. Si j'avois ma bourse sur moi, je t'en donnerois bien davantage. Mais je te le garde, & tu n'y perdras rien.

*Marcellin (lui présentant encore la pièce.)*

*(Emilie rougit, reçoit la pièce, & lui serre la main sans lui répondre.)*

*Marcellin.* Ce n'est pas assez. Je vais courir à toutes jambes après notre garde-chasse; & il faudra bien qu'il me rende la corbeille, ou autrement...

*Emilie.* Ah! ne vous donnez pas cette peine. Vous me promettez de me secourir, c'est assez pour moi.

*Henriette.* Dis-moi, où loges-tu?

*Emilie.* Ici dans le village.

*Marcellin.* Nous ne t'avions pas encore vue: & cependant nous venons ici tous les ans avec notre papa, au temps de la moisson.

*Emilie.* Nous n'y sommes que depuis huit jours. C'est chez une bonne vieille qui s'appelle Marguerite, & qui a montré bien de l'amitié à ma mère, oh! une bien grande amitié.

*Henriette.* Quoi! la vieille Marguerite?

*Marcellin.* Nous la connoissons. C'est la veuve d'un pauvre tisserand qui n'avoit pas d'ouvrage. Mon papa la fait venir quelquefois pour ratifier le jardin.

*Henriette.* Veux-tu me conduire chez ta mère?

*Emilie.* Ce seroit pour elle trop d'honneur. Une noble Demoiselle comme vous....

*Henriette.* Va, va, notre papa ne veut point que nous nous croyions plus nobles que les autres; & si tu n'as pas d'autres raisons....

*Emilie.* Non, au contraire, vous pourrez m'aider à la consoler de la perte de ma corbeille & de mes épis. Et puis ce méchant homme qui nous a encore menacées....

*Marcellin.* Ne crains rien de ses menaces. Tandis que ma sœur ira avec toi chez ta mère, je vais courir après lui; & sûrement... Reviendras-tu ici?

*Emilie.* Si vous me l'ordonnez, mon cher petit Monsieur.

*Marcellin.* Ta corbeille y fera avant que tu fois de retour.

*Emilie.* Peut-être que je vous amènerai ma mère pour vous faire ses remerciemens.

*Henriette.* Allons, allons, courons la trouver. (*Elle prend Emilie par la main & sort avec elle.*)

## SCENE V.

*Marcellin (seul).* Que nous sommes heureux, ma sœur & moi, de n'être pas obligés, comme cette pauvre enfant, d'aller ramasser de tous côtés des épis pour vivre! En vérité, cette petite parle comme si elle étoit née quelque chose: elle n'a point l'air mal-propre & déguenillé de nos filles de payfans. Oh! j'obtiendrai sûrement de mon papa.... Mais le voici qui vient avec Hubert. Bon, la corbeille est aussi de la compagnie.

## SCENE VI.

*Marcellin, M. de Beauval, Hubert.*

*Marcellin (en courant, à son père).* Ah! que je suis aise, mon cher papa, de vous rencontrer!—(*A Hubert.*) Rends-moi cette corbeille.

*Hubert.* Doucement, doucement, Monsieur, vous allez m'arracher le cou.

*M. de Beauval.* Que veux-tu faire de cette corbeille, Marcellin?

*Marcellin.* Elle appartient à une pauvre petite fille, à qui ce vilain Hubert l'a prise, avec les épis qu'on lui avoit donnés. Vous saurez tout, mon papa.

*Hubert.* Ho! ho! on est donc vilain pour faire son devoir, & pour ne pas aider les voleurs à faire leur coup? Pourquoi donc Monseigneur me donne-t-il des gages?

*M. de Beauval.* Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Hubert, c'est pour empêcher les vagabonds de courir sur mes terres & d'incommoder mes vassaux; mais non pour arrêter & traîner en prison les pauvres, & encore moins d'honnêtes nécessiteux, qui cherchent à se nourrir d'une miette de mon superflu, & de quelques épis échappés à une riche moisson.

*Hubert.* Premièrement, je ne les empêche point de glaner tant qu'ils veulent, lorsque la moisson est hors du champ; mais tant qu'il y reste une gerbe...

*Marcellin (ironiquement).* Que ne dis-tu aussi lorsque les champs sont en friche ou couverts de neige? Il y a grand-chose à ramasser, n'est-ce pas, lorsque la moisson est rentrée?

*Hubert.* Vous n'entendez rien du tout à cela, Monsieur. Secondement, qui peut nous répondre que ce ne sont pas des voleurs?

*Marcellin.* Des voleurs, grand Dieu, des voleurs? La petite fille m'a dit qu'elle n'avoit pris ici aucun épi, & que c'étoit un vieux moissonneur du champ voisin qui lui avoit rempli sa corbeille.

*Hubert.* Bon, elle vous l'a dit: comme s'il y avoit un mot de vérité dans ce que ces gens-là vous disent! Je l'ai surprise ici sur une gerbe.

*M. de Beauval.* Qui détachoit des épis?

*Hubert.* Je ne dis pas tout-à-fait cela. Mais fais-je, moi,

ce qu'elle avoit fait avant mon arrivée ? Et puis, n'est-ce pas un mensonge que cette histoire d'un vieux moissonneur qui lui remplit sa corbeille ? Oh ! je reconnois bien là nos payfans : ce sont des Messieurs si charitables !

*Marcellin.* Et moi je soutiens que ces épis lui ont été donnés, car elle me l'a dit ; & une si bonne petite fille ne fau-  
roit mentir.

*Hubert.* Et vous, n'avez-vous jamais menti, Monsieur ? cependant nous vous regardons comme un brave Gentil-homme.

*Marcellin.* Entendez-vous, mon papa, comme ce vilain Hubert me traite ? (*A Hubert, en colère.*) Non, si je mentois, je serois un méchant garçon ; mais je ne mens pas, ni la bonne petite fille non plus. Et c'est vous qui êtes un....

*M. de Beauval.* Doucement, Marcellin, je suis content jusque-là de ta défense. On doit croire tous les hommes honnêtes gens jusqu'à ce que l'on soit bien convaincu du contraire : mais l'on ne doit pas s'emporter contre ceux qui sont d'une opinion différente : & il faut chercher à les ramener avec douceur à des pensées plus consolantes & plus vraies.

*Hubert.* Non, non, Monseigneur, il vaut mieux croire tous les hommes méchans, jusqu'à ce que l'on voie, à n'en pouvoir douter, qu'ils sont honnêtes : c'est beaucoup plus sage. Lorsque je rencontre un bœuf sur ma route, je suppose toujours qu'il a la corne mauvaise, & je me tire de son chemin. Il peut se faire qu'il ne soit pas méchant ; mais je ne cours aucun risque à prendre mes précautions. Le plus sûr est toujours le meilleur.

*M. de Beauval.* Si tous les hommes avoient ta façon de penser, Hubert, avec qui pourrions-nous vivre ? Et qu'en seroit-il résulté entre toi & moi, si, au lieu de te donner un service honnête dans ma terre, pour procurer du pain à un vieux soldat réformé, je t'avois livré à la justice comme un vagabond, qui n'avoit ni certificat, ni passe-port ?

*Hubert.* Oûï, cela est vrai ; mais il est vrai aussi que je suis un honnête homme.

*M. de Beauval.* Je ne te garde auprès de moi que parce que j'en suis persuadé ; mais je ne pouvois le croire d'abord que sur ta parole & sur ta physionomie.

*Marcellin.* Oh ! mon cher papa ! si vous vous en rap-  
portez à la parole & à la physionomie, vous en croirez bien plus ma petite fille qu'Hubert.

*Hubert.*

*Hubert.* Ouidà, Monsieur, regardez-moi en face. Votre papa sera certainement bien content de la physionomie de votre petite fille, si elle lui revient autant que la mienne.

*Marcellin.* Vraiment ouï, il te sied bien avec ta figure d'ours...

*M. de Beauval.* Fi donc, Marcellin!—Hubert, connois-tu la petite fille?

*Hubert.* Ouï, je la connois, & je ne la connois pas. Je fais qu'elle est ici depuis dix à douze jours, avec sa mère; mais comment & pourquoi elles y sont venues, il n'y a que Monsieur le Bailli qui puisse vous en instruire. Vous le dirai je, Monseigneur? C'est bien mal fait à lui de recevoir cette espèce de gens dans la paroisse, pour y être nourris aux dépens de la communauté.

*Marcellin.* Eh bien, c'est moi qui les nourrirai; ouï, moi.

*Hubert.* Vous avez donc quelque chose à vous, Monsieur?

*Marcellin.* Si je n'ai rien, mon papa en a assez.

*Hubert.* En attendant, toute la communauté murmure. Mais lorsqu'on graisse la patte aux gens en place... (il compte dans sa main) car j'imagine que Monsieur le Bailli...

*Marcellin.* Ne voilà-t-il pas qu'il dit aussi des injures à Monsieur le Bailli? Je le lui dirai, va.

*M. de Beauval.* Doucement, mon fils. Je vois, Hubert, qu'il est impossible de guérir ton esprit soupçonneux; mais je conçois des soupçons à mon tour. Tu juges que cette petite fille a rempli ici sa corbeille, parce que tu l'as trouvée dans mon champ auprès d'une gerbe? Tu juges que Monsieur le Bailli s'est laissé corrompre pour de l'argent, parce qu'il a reçu une pauvre famille dans le village? Eh bien, je juge aussi que tu n'as retenu la corbeille de la petite fille, que parce qu'elle n'a pas eu de l'argent, ou quelques prises de tabac à te donner, & qu'à ce prix tu l'aurois volontiers relâchée.

*Hubert.* Quoi, Monseigneur! vous pourriez croire?....

*M. de Beauval.* Pourquoi ne veux-tu pas que je pense sur ton compte ce que tu te permets de penser sur le compte des autres?

*Hubert.* Tenez, Monseigneur, il vaut mieux que je me taise. Et quand je verrois ces mendiants charger sur leurs épaules vos champs, vos bois & vos prairies.... Faut-il porter la corbeille chez Monsieur le Bailli?

*Marcellin.* Oh! non, non, mon cher papa, je vous en supplie.

*M. de Beauval.* Hubert, vous la reporterez chez la pauvre femme, & vous ferez vos excuses à la petite fille.

*Hubert.* Des excuses, Monseigneur, des excuses, y pensez-vous? Moi, lui aller faire des excuses, & pourquoi?

*Marcellin.* Pourquoi? pour l'avoir affligée sans sujet, & pour lui avoir fait l'affront de l'accuser d'une bassesse.

*Hubert.* Si elles n'ont pas d'autres excuses, ni d'autre corbeille....

*M. de Beauval.* Hubert, si j'avois commis une injustice envers vous, je ne balancerois pas à la réparer. Et pour vous en convaincre, j'irai moi-même; je reporterai la corbeille, & je ferai des excuses en votre nom.

*Hubert.* Chargez-vous-en plutôt, Monsieur Marcellin.

*Marcellin.* Oh! de tout mon cœur. Mon cher papa, la petite fille doit revenir à l'instant avec Henriette, qui est allée consoler sa mère: il faut l'attendre.

*Hubert.* En ce cas là, je n'ai plus rien à faire ici. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Je vois que nous allons avoir tant de mendiants dans ce village, qu'il nous faudra bientôt mendier nous-mêmes.

## SCENE VII.

*M. de Beauval, Marcellin.*

*Marcellin.* Mon papa, entendez-vous ce qu'il dit?

*M. de Beauval.* Oui, mon fils, & je lui pardonne volontiers son humeur.

*Marcellin.* Mais comment pouvez-vous garder ce méchant homme?

*M. de Beauval.* Il n'est pas méchant, mon ami. C'est un zèle outré pour nos intérêts qui l'égaré. Il m'est très-attaché, & il remplit exactement ses devoirs.

*Marcellin.* Mais s'il est injuste?

*M. de Beauval.* Tu viens d'entendre qu'il ne croit pas l'être. Son unique défaut est de suivre trop littéralement ce qui lui a été prescrit, & de n'avoir pas assez d'intelligence pour faire de justes distinctions entre les personnes & les circonstances.

*Marcellin.* Expliquez-moi cela, mon papa, je vous prie.

*M. de Beauval.* Très-volontiers, mon ami. En l'installant dans sa place, je lui ai ordonné d'écartier de ma terre les vagabonds, & d'amener devant le Juge ceux qu'il y surprendroit.

prendroit. Cet ordre ne pouvoit regarder que ces malheureux qui se nourriſſent de vols & de brigandages, & qui viendroient piller ou aſſaſſiner mes vaſſaux.

*Marcellin.* Ah ! je comprends. Et lui, il regarde comme des ſcélérats ceux qui n'ont pour ſubſiſter que les ſecours des autres ; & il ne s'informe point ſi c'eſt la vieilleſſe, des maladies, ou des malheurs inévitables qui les ont réduits à cet état.

*M. de Beauval.* Très-bien, mon fils ; car les circonſtances changent bien la nature des choſes. Par exemple, tu as mis trop peu de réflexion dans la querelle que tu as eue avec lui. Sais-tu ſi la mère de cette petite fille n'eſt pas une perſonne vicieuſe, ſi la petite fille elle-même ne t'a pas fait un menſonge, & n'a pas effectivement dérobé ces épis à mes gerbes ?

*Marcellin.* Non, mon cher papa ; c'eſt impoſſible.

*M. de Beauval.* Pourquoi cela ſeroit-il impoſſible ? As-tu pris des éclairciſſemens ? fais-tu qui elle eſt, quelle eſt ſa mère, & dans quel deſſein elles ſont venues ici ?

*Marcellin.* Ah ! ſi vous l'aviez ſeulement vue ! ſi vous l'aviez ſeulement entendue ! ſon langage, ſa figure, ſes larmes !.... Elle eſt ſi pauvre, qu'elle a beſoin d'une poignée d'épis pour ſe procurer du pain. A-t-on beſoin d'en ſavoir davantage ? Dois-je laiffer mourir un pauvre de faim, parce que je ne fais pas encore ſ'il mérite mon aſſiſtance ?

*M. de Beauval.* Embraille-moi, mon fils ; conſerve toujours ces généreuſes diſpoſitions envers les pauvres, & Dieu te bénira, comme il m'a béni moi-même pour de pareils ſentimens, en les faiſant naître dans ton jeune cœur. La clémence eſt toujours préférable à la ſévérité. L'inſenſibilité ne peut conduire qu'à l'injuſtice ; & ſi celui qui ſollicite notre pitié ne la mérite pas, c'eſt ſa faute, & non pas la nôtre.

*Marcellin.* Mais, mon cher papa, il n'eſt guère prudent de confier à des perſonnes comme Hubert un emploi où l'on peut commettre des injuſtices.

*M. de Beauval.* Tu aurois raiſon, mon fils, ſi je lui avois laiffé le pouvoir de condamner ou d'abſoudre lui-même. Il ne peut, tout au plus, commettre qu'une injuſtice paſſagère, à laquelle il eſt facile de remédier ; & cet inconvéniént eſt inévitabile. Pour juger les choſes ſuivant les principes de l'équité, j'ai, dans mon Bailli, un homme plein de lumières, de droiture, & de nobleſſe dans les ſentimens. Il m'a rendu un

un témoignage favorable de la petite fille & de sa mère, lorsqu'il les a reçues dans le village, & il m'a appris qu'elles demeurent chez la vieille Marguerite, qui est une très-honnête femme.

*Marcellin.* Mais si Hubert avoit battu la petite fille, comme il l'en a menacée ?

*M. de Beauval.* Il ne se feroit jamais porté à cet excès. Je lui ai défendu, sous peine de perdre son emploi, de frapper qui que ce soit, même les personnes qu'il prendroit en faute ; & il suit, à la rigueur, les ordres que je lui donne.

*Marcellin.* Ah ! mon cher papa, voici ma sœur qui revient avec la petite fille.

## SCENE VIII.

*M. de Beauval, Marcellin, Henriette, Emilie.*

*Marcellin (courant avec la corbeille vers Emilie).* Tiens, mon enfant, voilà ta corbeille ; il n'y manque pas un seul épi.

*Emilie.* O ! ma chère corbeille ! Que je vous ai d'obligations, mon bon petit Monsieur ! (*Elle aperçoit M. de Beauval.*) Qui est ce Monsieur-là ?

*Henriette (courant vers son père, & lui sautant au cou).* C'est notre bon papa.

*Marcellin (à Emilie).* Oh ! c'est un bon père, je t'assure ! tu n'as rien à craindre. Viens, je veux te présenter à lui. (*En s'avançant.*) Il a bien rabroué le vieux Hubert, pour t'avoir maltraitée.

*Emilie (s'avance timidement vers M. de Beauval, & lui baise la main).* Monsieur, me pardonnerez-vous cette liberté ?... Oh ! que vous avez de braves enfans !

*M. de Beauval.* Marcellin a raison ; en la voyant, on ne peut douter de son innocence. Cet air décent, ce langage, n'annoncent pas une éducation commune.

*Emilie (bas à Marcellin & à Henriette).* Est-ce que j'aurois fâché votre papa ? il parle tout seul.

*M. de Beauval (qui l'a entendue).* Non, ma chère fille. Si mes enfans en ont bien agi envers toi, ils n'ont rien fait que tu ne paroisses mériter.

*Henriette.* Et qu'elle ne mérite aussi, mon papa. Ah ! si vous aviez vu sa mère !

*M. de Beauval.* Qui est ta mère, mon enfant ? qui vous a engagées

engagées à venir dans ma terre ? & quelles ressources avez-vous pour vivre ?

*Emilie.* Nous vivons.... Ah ! grand Dieu ! je ne fais pas de quoi. Nous vivons de peu ou de rien. Nous passons le jour, & quelquefois la nuit, à coudre & à filer pour avoir du pain. La vieille Marguerite donne le couvert à ma mère : elles m'ont envoyée aujourd'hui aux champs pour glaner. Hélas ! mon apprentissage ne m'a pas trop bien réussi.

*Marcellin (bas à Emilie).* Pas si mal que tu penses. Ma sœur & moi, nous voulons obtenir de mon papa, qu'il te fasse donner des épis sans glaner.

*M. de Beauval.* Mais, où demeuriez-vous auparavant ?

*Emilie.* Dans le village de Nanterre, qui est à quelques lieues d'ici. La vie y étoit trop chère : la vieille Marguerite engagea ma mère à venir chez elle, & lui offrit un logement pour rien.

*M. de Beauval (à part).* Si des gens aussi pauvres exercent la bienfaisance, quels devoirs nous avons à remplir ! (*à Emilie.*) Ton père vit-il encore ? quel est son état ?

*Marcellin.* Je gagerois bien que ce n'est pas un payfan.

*Henriette.* Je le parierois aussi, sur-tout depuis que j'ai vu sa mère.

*Emilie (embarrassée).* Mon père ?..... Je n'en ai plus. Je ne l'ai même jamais vu. Il étoit mort quand je suis née. Ah ! s'il vivoit encore ?

*M. de Beauval.* Et tu ne fais pas qui il étoit ? comment il s'appeloit ?

*Emilie.* Ma mère vous en instruira mieux que moi.

*M. de Beauval.* Ne pourrois-je pas lui parler ?

*Henriette.* Oh oui, mon papa. Elle va venir elle-même ; elle ne m'a demandé qu'un moment pour s'arranger un peu.

*M. de Beauval.* Et qui t'a élevée ?

*Emilie.* Elle seule, Monsieur. Elle m'a appris à lire & à écrire. Elle m'instruit dans ma religion, & me donne quelques leçons de dessin.

*M. de Beauval.* De dessin ? Je n'en doute plus ; c'est un rejeton de quelque famille distinguée, que des malheurs ont réduite à l'indigence.

*Henriette.* Ah ! la voici qui vient.

*Marcellin.* Est-ce elle ?

*M. de Beauval (à part).* Je brûle d'éclaircir ce mystère. Cet enfant me rappelle des traits connus, mais que je ne fais encore démêler.

SCENE

## SCENE IX.

*M. de Beauval, Mde. de Joinville, Marcellin, Henriette, Emilie.*

*Emilie (Courant au-devant de sa mère, qui paroît embarrassée, en voyant M. de Beauval).* Venez, maman, ne craignez rien. C'est le père de ces deux aimables enfans qui nous montrent tant d'amitié, & il est bon, aussi bon que ses enfans.

*(Madame de Joinville s'avance timidement. Henriette lui prend la main avec vivacité, & l'entraîne vers son père.)*

*Henriette.* Oh ! notre bon papa est instruit de tout.

*Mde. de Joinville.* J'ose me flatter, Monsieur, que vous n'avez pas soupçonné mon Emilie....

*M. de Beauval.* On n'a besoin, Madame, que de vous voir, vous & votre fille, pour prendre de vous l'opinion la plus avantageuse.

*Marcellin.* Elle s'appelle Emilie ? Oh ! mon papa, on voit bien qu'elle n'étoit pas née pour glaner.

*Mde. de Joinville.* La nécessité impose quelquefois des loix cruelles ; & pourvu qu'on ne fasse rien de déshonorant....

*M. de Beauval.* On ne doit point rougir de la pauvreté. Elle peut s'allier avec toutes les vertus. Mais oserois-je vous demander, Madame, qui vous êtes ?

*Henriette.* Elle s'appelle Madame Laborie.

*Mde. de Joinville.* Je ne crois pas, Monsieur, devoir vous déguiser mon vrai nom. Je me vois même dans la nécessité de vous le découvrir, pour me justifier, dans votre esprit, de l'état dans lequel vous me voyez descendue. Cependant je voudrois *(elle regarde les enfans)* vous faire cet aveu sans témoins. Ce n'est pas que je rougisse de mon abaissement. Mais si mon nom étoit connu, je craindrois de trouver parmi les gens du peuple des âmes peu généreuses, qui se feroient peut-être un plaisir de m'humilier, parce qu'il nous arrive souvent de ne pas agir plus noblement à leur égard, lorsque nous sommes dans la prospérité.

*Marcellin.* Eh bien, je n'écouterai point.

*Henriette.* Et moi, je n'en dirai pas un mot, je vous assure ; & qui que vous soyez, Emilie fera toujours ma bonne amie.

*M. de*

*M. de Beauval.* Croyez, Madame, que je ne vous aurois pas demandé ces particularités, sans un intérêt pressant, & si je n'étois dans la résolution de réparer les injustices du fort.

*Mde. de Joinville.* Je suis née d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. J'ai passé ma jeunesse à Paris, auprès d'une Dame de condition, en qualité de Demoiselle de Compagnie. Il y a huit ans que je fis connoissance avec M. de Joinville, Lieutenant-Colonel de Cavalerie, qui étoit venu passer quelques mois dans la Capitale.

*M. de Beauval (avec transport).* Joinville ! Joinville !

*Mde. de Joinville.* Il prit de l'inclination pour moi ; ses vertus m'avoient prévenue en sa faveur ; je lui donnai ma main ; & quelques jours après notre mariage, nous nous retirâmes dans une terre qu'il possédoit en Provence.

*M. de Beauval.* Oh ! c'est lui, c'est lui ! Je retrouve tous ses traits sur la figure de cet enfant.

*Mde. de Joinville.* Que dites-vous, Monsieur ?

*M. de Beauval.* Pour suivez, Madame, je vous en conjure.

*Mde. de Joinville.* J'abrègerai, autant qu'il sera possible. Nous commencions à goûter, dans une paisible retraite, les douceurs de la plus tendre union. Mais, hélas ! les fatigues de la guerre avoient altéré la santé de mon époux ; & une maladie cruelle termina sa vie en peu de jours. *(Elle laisse couler des larmes.)*

*Henriette (à Emilie).* Pauvre enfant ! Tu as été orpheline bien jeune.

*Emilie.* Hélas ! même avant d'être née.

*Mde. de Joinville.* Il me laissa enceinte de cet enfant que vous voyez. Je lui donnai la naissance dans la douleur. Aussitôt que les frères de mon mari, gens durs & intéressés, virent qu'il n'y avoit point d'héritier mâle, ils se mirent en possession de ses fiefs : & comme nous avions de jour en jour différé de faire revêtir nos articles de mariage de toutes les formalités essentielles, je fus obligée de me contenter de ce qu'ils voulurent bien me laisser pour ma fille & pour moi.

*M. de Beauval.* Leur indigne avarice me fait juger que la somme fut modique, & ne put vous suffire long-temps.

*Mde. de Joinville.* Elle me servit à vivre encore quelques années en Provence, dans l'attente d'un léger douaire que je me flattois d'obtenir. Enfin, lorsque je vis mes espérances déçues, je pris la résolution de retourner à Paris, auprès de  
mon

mon ancienne bienfaitrice. J'appris, à mon arrivée, que cette Dame venoit de mourir. Je n'eus, pour lors, d'autre ressource que de vendre ce qui me restoit de mes bijoux & de mes habits, & de subsister du travail de mes mains. Je me retirai à Nanterre, pour y vivre inconnue. Il y a quelque temps que j'y rencontrai, par hasard, une femme que j'avois connue autrefois, & qui demeure dans ce village.

*Henriette.* Mon papa, c'est la vieille Marguerite.

*Mde. de Joinville.* Elle avoit servi chez la Dame dont je vous ai parlé. Je lui avois donné, dans une cruelle maladie, des soins qui me valurent son attachement. Je lui exposai ma situation: elle me proposa de venir demeurer ici, où je pourrois vivre dans une obscurité plus profonde. C'est à elle que je dois l'hospitalité: & comme elle n'a personne pour lui fermer les yeux, elle m'a fait entendre que j'hériterois à sa mort de sa petite chaumière. Vous voyez....

*M. de Beauval.* C'en est assez, Madame. Cette généreuse femme ne me surpassera point en reconnoissance. J'ai une joie inexprimable de pouvoir enfin acquitter une dette que j'ai contractée envers votre digne époux.

*Mde. de Joinville.* Comment, Monsieur, est-ce que vous l'auriez connu?

*Marcellin.* Le père de cette bonne Emilie?

*Henriette.* O! ma chère Emilie! je vois que nous allons te garder avec nous. Mais quoi! tu pleures?

*Emilie.* Ne me plaignez pas, je ne pleure que de plaisir.

*M. de Beauval.* C'est à lui que je dois la vie: quel bonheur pour moi de pouvoir reconnoître ce bienfait envers son épouse & son enfant! J'ai servi sous lui pendant la dernière guerre d'Allemagne. Dans une affaire malheureuse, où j'étois épuisé de fatigue, un cavalier ennemi avoit le sabre levé sur ma tête. C'en étoit fait de moi, si mon digne Lieutenant-Colonel ne m'eût sauvé, en se précipitant sur lui.

*Mde. de Joinville.* Je le reconnois bien à ces traits; il étoit aussi brave que généreux.

*M. de Beauval.* Quelques jours après, je fus commandé en détachement pour une expédition périlleuse. Nous fûmes enveloppés, & forcés de nous rendre, après une longue résistance. Mes équipages avoient été pillés. J'étois dénué d'habits & d'argent. M. de Joinville fut instruit de mon sort, & me fit recommander au Général ennemi. J'obtins, grâce à lui, tous les secours dont j'avois besoin, dans le

traite-

traitement d'une blessure profonde que j'avois reçue. Je fus plus de deux ans à me rétablir ; & lorsque je revins dans ma patrie, je n'eus que le temps de l'embrasser à mon passage, étant obligé de m'embarquer aussitôt pour les Indes. Un mariage avantageux que j'y ai fait, m'a ramené, il y a six ans, en France. Je me dispoisois à voler dans ses bras, lorsque j'appris qu'il ne vivoit plus. Que j'étois loin de penser que son épouse & sa fille fussent dans la situation où j'ai la douleur de vous trouver !

*Mde. de Joinville.* Grand Dieu ! grand Dieu ! par quelles voies miraculeuses m'as-tu conduite ici !

*Marcellin.* Quoi ! ton père a sauvé la vie au nôtre !

*Henriette.* Combien nous devons t'aimer !

*M. de Beauval.* Viens, mon Emilie ; tu retrouveras en moi le père que tu as perdu. Mes enfans ont aussi besoin d'une seconde mère qui remplace celle qui leur a été enlevée. L'éducation que vous avez donnée à votre aimable fille (*Emilie s'avance vers lui, & lui baise la main*) me fait voir, Madame, combien vous êtes digne de remplir un emploi si délicat. Je vais prendre toutes les précautions nécessaires, pour que vous n'ayez plus à craindre, une seconde fois, les coups imprévus de la fortune. (*A Emilie qui lui tient encore la main.*) Oui, ma chère fille, je ne mettrai plus de différence entre toi & mes enfans. Tu es la vivante image de ton généreux père ; & tu es aussi digne de ma tendresse, qu'il l'étoit de ma reconnoissance.

*Mde. de Joinville* (*saisissant avec transport la main de M. de Beauval*). Comment pourrois-je répondre à tant de bienfaits, Monsieur ? je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens.

*Henriette* (*l'embrassant*). O ! ma nouvelle maman ! vous ferez donc toujours auprès de nous avec Emilie ? vous verrez comme nous serons empressés à vous obéir.

*Marcellin.* Oui, Emilie sera ma seconde sœur. Elle n'ira certainement plus glaner. Ah ! méchant Hubert, comme je vais me moquer de toi !

*Mde. de Joinville.* Mon cher petit troupeau ! de quelle joie vous remplissez mon ame ! Au lieu d'un enfant, j'en ai donc trois. Non, aucune mère ne m'égalera pour les soins & pour la tendresse. (*à M. de Beauval.*) Permettez-vous, Monsieur, que j'aie à apprendre cette heureuse nouvelle à la bonne Marguerite. Je crains qu'elle n'en meure de plaisir.

*M. de Beauval.* Rien de plus juste, Madame : & moi, je vais faire préparer votre appartement au château.

*Henriette.* Mon papa, me permettez-vous de suivre Emilie & ma nouvelle maman ?

*Marcellin.* Et moi aussi, je voudrois bien aller avec elles.

*M. de Beauval.* Je le veux bien, mes enfans. Vous ramenez ensuite au château Madame de Joinville & sa fille, sans oublier la bonne Marguerite, que j'invite aussi à venir dîner avec nous.

*Marcellin (à Emilie, qui veut emporter la corbeille).* Non, Emilie, cela n'est plus fait pour toi. La corbeille restera ici.

*Emilie.* Ah ! Monsieur, pour rien au monde je ne donneroie cette corbeille. Je lui dois mon bonheur, le bonheur de ma mère, celui de vous avoir connus, notre vie & notre bien-être. Non, ma chère petite corbeille, je ne rougirai jamais de toi.

*(Elle la relève, & s'en charge avec beaucoup de peine.)*

*Henriette.* Du moins, ôtes-en les épis ; elle sera plus légère.

*Emilie.* Non, non. Ces épis sont à moi ; car le bon vieillard me les a bien donnés, quoiqu'en ait pu dire Hubert. Je veux en faire présent à notre vieille Marguerite.

*M. de Beauval.* Elle ne sera pas oubliée à la prochaine moisson ; & dès ce moment, elle a du pain assuré pour toute sa vie.

*Mde. de Joinville.* Que le Ciel vous récompense dans vos enfans de votre générosité !

---

## CLEMENTINE ET MADELON.

**A**VANT que le soleil s'élevât sur l'horison pour éclairer la plus belle matinée du printemps, la jeune Clémentine étoit descendue dans le jardin de son père, afin de mieux goûter le plaisir de déjeuner, en parcourant ses longues allées. Tout ce qui peut ajouter au charme qu'on éprouve dans ces premières heures du jour, se réunissoit pour elle en ce moment. Le souffle pur du zéphyr portoit dans tous ses sens la fraîcheur & le calme. Son goût étoit flatté de la douceur des friandises qu'elle savouroit ; son œil, du tendre éclat

éclat de la verdure renaissante ; son odorat, du parfum balsamique de mille fleurs ; & pour que son oreille ne fût pas seule sans plaisirs, deux rossignols allèrent se percher près de là sur le sommet d'un berceau de verdure, pour la réjouir de leurs chansons de l'aurore. Clémentine étoit si transportée de toutes ces sensations délicieuses, que des larmes baignoient ses beaux yeux, sans s'échapper cependant de sa paupière. Son cœur, agité d'une douce émotion, étoit pénétré de sentimens de tendresse & de bienfaisance. Tout à coup elle fut interrompue, dans son agréable rêverie, par le bruit des pas d'une petite fille qui s'avançoit vers la même allée, en mordant, de grand appétit, dans un morceau de pain bis.

Comme elle venoit aussi dans le jardin pour se récréer, ses regards erroient sans objet autour d'elle ; en sorte qu'elle arriva près de Clémentine sans l'avoir aperçue. Dès qu'elle la reconnut, elle s'arrêta tout court un moment, baissa les yeux vers la terre ; puis, comme une jeune biche effarouchée, & non moins légère, elle retourna précipitamment sur ses pas. Arrête, arrête, lui cria Clémentine, attends-moi donc, attends-moi ; pourquoi te sauver ? Ces paroles faisoient fuir encore plus vite la petite sauvage.

Clémentine se mit à la poursuivre ; mais comme elle étoit moins exercée à la course, il ne lui fut pas possible de l'atteindre.

Heureusement la petite fille avoit pris un détour ; & l'allée où se trouvoit Clémentine, alloit directement aboutir à la porte du jardin. Clémentine, aussi avisée que jolie, se glissa tout doucement le long de la charmille épaisse qui formoit la bordure de l'allée ; & elle arrive au dernier buisson à l'instant même où la petite fille étoit prête à le dépasser. Elle la saisit à l'improviste, en lui criant : Te voilà ma prisonnière ! Oh ! je te tiens ! Il n'y a plus moyen de te sauver.

La petite fille se débattoit, pour se débarrasser de ses mains. Ne fais donc pas la méchante, lui dit Clémentine ; si tu savois le bien que je te veux, tu ne serois pas si farouche. Viens, ma chère enfant, viens un moment avec moi.

Ces paroles d'amitié, & plus encore le son flatteur de la voix qui les prononçoit, rassurèrent la petite fille ; & elle suivit Clémentine dans un cabinet de verdure voisin.

As-tu encore ton père, lui dit Clémentine, en l'obligeant de s'asseoir auprès d'elle ?

*Madelon.* Oui, *Mamselle*.

*Clémentine.* Et que fait-il ?

*Madelon.* Toute sorte de métiers pour gagner sa vie. Il vient aujourd'hui travailler à votre jardin ; & il m'a menée avec lui.

*Clémentine.* Ah ! je le vois là-bas dans le carré de laitues. C'est le gros Thomas. Mais que manges-tu à ton déjeuner ? Voyons, que je goûte ton pain. Ah ! mon Dieu ! il me déchire le gosier. Pourquoi ton père ne t'en donne-t-il pas de meilleur ?

*Madelon.* C'est qu'il n'a pas autant d'argent que votre papa.

*Clémentine.* Mais il en gagne par son travail ; & il pourroit bien te donner du pain blanc, ou quelque chose pour faire passer celui-ci.

*Madelon.* Oui, si j'étois sa seule enfant : mais nous sommes cinq, qui mangeons de bon appétit. Et puis l'un a besoin d'une camifolle, l'autre d'une jaquette. Ça fait tourner la tête à mon père, qui dit quelquefois : J'aurai beau travailler, jamais je ne gagnerai assez pour nourrir & vêtir toute cette marmaille.

*Clémentine.* Tu n'as donc jamais mangé de confitures ?

*Madelon.* Des confitures ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

*Clémentine.* Tiens, en voici sur mon pain.

*Madelon.* Je n'en avois jamais vu de ma vie.

*Clémentine.* Goûtes-en un peu. Ne crains rien ; tu vois bien que j'en mange.

*Madelon (avec transport).* Ah ! *Mamselle*, que c'est bon !

*Clémentine.* Je le crois ! Ma chère enfant, comment t'appelles-tu ?

*Madelon (se levant & lui faisant une révérence).* Madelon, pour vous servir.

*Clémentine.* Eh bien, ma chère Madelon, attends-moi ici un moment. Je vais demander quelque chose pour toi à ma bonne, & je reviens aussitôt. Ne t'en va pas au moins.

*Madelon.* Oh ! je n'ai plus peur de vous !

*Clémentine* courut chez sa bonne, & la pria de lui donner encore des confitures, pour en faire goûter à une petite fille qui n'avoit que du pain sec pour déjeuner. La bonne se réjouit de la bienfaisance de son aimable élève. Elle lui en donna dans une tasse, avec un petit pain mollet ; & *Clémentine* se mit à courir de toutes ses jambes avec le déjeuner de *Madelon*.

Eh bien, lui dit-elle en arrivant, t'ai-je fait long-temps attendre? Tiens, ma chère enfant, prends donc. Laisse là ton pain noir, tu en mangeras assez une autre fois.

*Madelon.* (*Goûtant la confiture, & passant sa langue sur ses lèvres.*) C'est comme du sucre. Je n'avois jamais rien mangé de si doux.

*Clémentine.* Je suis charmée que tu le trouves bon. J'étois bien sûre que cela te feroit plaisir.

*Madelon.* Comment, vous en mangez tous les jours? Nous ne connoissons pas ça, nous pauvres gens.

*Clémentine.* J'en suis assez fâchée. Ecoute, viens me voir de temps en temps, je t'en donnerai. Mais comme tu as l'air de te bien porter! N'es-tu jamais malade?

*Madelon.* Malade? moi? jamais.

*Clémentine.* N'as-tu jamais de rhume? N'es-tu jamais enrhumée?

*Madelon.* Qu'est-ce que c'est que ce mal?

*Clémentine.* C'est lorsqu'il faut tousser & se moucher sans cesse.

*Madelon.* Oh! ça m'arrive quelquefois! Mais ce ne sont pas des maladies.

*Clémentine.* Et alors te fait-on rester au lit?

*Madelon.* Ha! ha! ma mère feroit, je crois, un beau train, si je m'avisois de faire la paresseuse.

*Clémentine.* Mais qu'as-tu à faire? Tu es si petite!

*Madelon.* Ne faut-il pas aller dans l'hiver ramasser du chardon pour notre âne, & du bois mort pour la marmite? Ne faut-il pas dans l'été sarcler les blés, ou glaner; cueillir les pommes & les raisins dans l'automne? Ah! *Mansfelle*, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

*Clémentine.* Et tes sœurs, se portent-elles aussi bien que toi?

*Madelon.* Nous sommes toutes éveillées comme des souris.

*Clémentine.* Ah! j'en suis bien aise! J'étois d'abord fâchée que Dieu semblât ne s'être pas embarrassé de tant de pauvres enfans; mais puisque vous avez la santé, je vois bien qu'il ne vous a pas oubliés. Je me porte bien aussi, quoique je ne sois pas sûrement aussi robuste que toi. Mais, ma chère enfant, tu vas nu-pieds; pourquoi ne mets-tu pas de chaussure?

*Madelon.* C'est qu'il en coûteroit trop d'argent à mon père, s'il falloit qu'il nous en donnât à tous; & il n'en donne à aucun.

*Clémentine.*

*Clémentine.* Et ne crains-tu pas de te bleffer ?

*Madelon.* Je n'y fais seulement pas attention. Le bon Dieu m'a cousu des semelles sous la plante des pieds.

*Clémentine.* Je ne voudrois pas te prêter les miens. Mais d'où vient que tu ne manges plus ?

*Madelon.* Nous nous sommes amusées à babiller, & il faut que j'aille ramasser de l'herbe. Il est bientôt huit heures. Notre bourrique attend son déjeuner.

*Clémentine.* Eh bien ! emporte le reste de ton pain. Attends un peu. Je vais en ôter la mie, tu mettras la confiture dans le creux.

*Madelon.* Je vais le porter à ma plus jeune sœur. Oh ! elle ne fera pas la petite bouche, celle-là ! Elle n'en laissera pas une miette, quand elle aura commencé à le lécher.

*Clémentine.* Je t'en aime davantage, d'avoir pensé à ta petite sœur.

*Madelon.* Je n'ai rien de bon sans lui en donner. Adieu, Mamselle.

*Clémentine.* Adieu, Madelon. Mais souviens-toi de revenir ici demain à la même heure.

*Madelon.* Pourvu que ma mère ne m'envoie pas ailleurs, je me garderai bien d'y manquer.

Clémentine avoit goûté la douceur qu'on sent à faire le bien. Elle se promena quelque temps encore dans le jardin, en pensant au plaisir qu'elle avoit donné à Madelon, à la reconnoissance que Madelon lui en avoit témoignée, & à la joie qu'auroit sa petite sœur de manger des confitures.

Que sera-ce donc, se disoit-elle, quand je lui donnerai des rubans & un collier ! Maman m'en a donné l'autre jour d'assez jolis ; mais la fantaisie m'en est déjà passée. Je chercherai dans mon armoire quelques chiffons pour la parer. Nous sommes de même taille ; mes robes lui iront à ravir. Oh ! qu'il me tarde de la voir bien ajustée !

Le lendemain Madelon se glissa encore dans le jardin. Clémentine lui donna des gâteaux qu'elle avoit achetés pour elle.

Madelon ne manqua pas d'y revenir tous les jours. Clémentine ne songeoit qu'à lui donner de nouvelles friandises. Lorsque ses épargnes n'y suffisoient pas, elle prioit sa maman de lui faire donner quelque chose de l'office, & sa mère y consentoit avec plaisir.

Il arriva cependant un jour que Clémentine reçut une réponse affligeante. Elle prioit sa mère de lui faire une petite  
avance

avance sur ses pensions de la semaine pour acheter des bas & des souliers à Madelon, afin qu'elle n'allât plus nu-pieds. Non, ma chère Clémentine, lui répondit sa mère.

Et pourquoi donc, maman ?

Je te dirai à table ce qui me fait désirer que tu sois un peu moins prodigue envers ta favorite.

Clémentine fut surprise de ce refus. Elle n'avoit jamais tant soupiré que ce jour-là après l'heure du dîner. Enfin, on se mit à table.

Le repas étoit déjà fort avancé, sans que sa mère lui eût dit la moindre chose qui eût trait à Madelon. Enfin un plat de chevrettes qu'on servit, fournit à Madame d'Alençay l'occasion d'entamer ainsi l'entretien.

*Madame d'Alençay.* Ah ! voilà le mets favori de ma Clémentine, n'est-il pas vrai ? Je suis bien aise qu'on nous en ait servi aujourd'hui.

*Clémentine.* Oui, maman, j'aime beaucoup les chevrettes ; & voici la saison où elles sont excellentes.

*Mde. d'Alençay.* Je suis sûre que Madelon les trouveroit encore meilleures que toi.

*Clémentine.* Ah ! ma chère Madelon ! Je crois qu'elle n'en a jamais vu. Si elle apercevoit seulement ces longues moustaches, elle en auroit une peur, une peur ! Je la vois d'ici s'enfuir à toutes jambes. Maman, si vous vouliez me le permettre, je serois bien curieuse de voir la mine qu'elle feroit. Tenez, rien que deux pour elle, quand ce seroient les plus petites.

*Mde. d'Alençay.* J'ai de la peine à t'accorder ce que tu me demandes.

*Clémentine.* Et pourquoi donc maman, vous qui faites du bien à tant de monde ? Je vous ai aussi demandé ce matin un peu d'argent, pour acheter des bas & des souliers à Madelon, & vous m'avez refusée. Il faut que Madelon vous ait fâchée. Est-ce qu'elle auroit fait quelque dégât dans le jardin ? Oh ! je me charge de la gronder.

*Mde. d'Alençay.* Non, ma chère Clémentine, Madelon ne m'a point fâchée. Mais veux-tu, par ta bienfaisance envers elle, faire son bonheur ou son malheur ?

*Clémentine.* Son bonheur, maman. Dieu me garde de vouloir la rendre malheureuse.

*Mde. d'Alençay.* Je voudrois aussi de tout mon cœur la voir plus fortunée, puisqu'elle a su mériter ton attachement.

Mais est-il bien vrai, Clémentine, qu'elle mange son pain tout sec à déjeûner ?

*Clémentine.* C'est bien vrai, maman. Je ne voudrois pas vous tromper.

*Mde. d'Alençay.* Comment ? Elle s'en est contentée jusqu'à présent ?

*Clémentine.* Mon Dieu ! oui. Et quand ce feroit de la franchipane, je ne la mangerois pas avec plus de plaisir qu'elle mange son pain bis.

*Mde. d'Alençay.* Il me paroît qu'elle a bon appétit. Mais je ne puis me persuader qu'elle aille nu-pieds.

*Clémentine.* C'est toujours nu-pieds que je l'ai vue. Demandez au Jardinier.

*Mde. d'Alençay.* Elle se les met donc tout en sang, lorsqu'elle marche sur le sable & sur les cailloux ?

*Clémentine.* Point du tout. Elle court dans le jardin comme une biche ; & elle dit, en riant, que le bon Dieu lui a cousu une paire de femelles sous la plante des pieds.

*Mde. d'Alençay.* Je fais que tu n'es pas menteuse ; mais je t'avoue que j'ai bien de la peine à croire ce que tu me dis. Je voudrois bien voir les grimaces que feroit ma Clémentine en mangeant du pain bis tout sec, sans beurre ni confitures.

*Clémentine.* Oh ! je sens qu'il me resteroit au gosier.

*Mde. d'Alençay.* Je ne serois pas moins curieuse de voir comment elle s'y prendroit pour aller nu-pieds.

*Clémentine.* Tenez, maman, ne vous fâchez pas ; mais hier je voulus l'essayer. Etant seule dans le jardin, je tirai mes fouliers & mes bas pour marcher pieds nus. Je les sentoïis tout meurtris, & cependant je continuai d'aller. Je rencontraï un tesson. Aïe ! Cela me fit tant de mal, que je retournai tout doucement reprendre ma chaussure, & je me promis bien de ne plus marcher les pieds nus. Ma pauvre Madelon ! Elle est cependant ainsi tout l'été.

*Mde. d'Alençay.* Mais d'où vient donc que tu ne peux manger du pain sec, ni aller nu-pieds comme elle ?

*Clémentine.* C'est peut-être que je n'y suis pas accoutumée.

*Mde. d'Alençay.* Mais si elle s'accoutume, comme toi, à manger des friandises, & à être bien chauffée, & qu'ensuite le pain sec lui répugne, & qu'elle ne puisse plus aller nu-pieds sans se blesser, croirois-tu lui avoir rendu un grand service ?

*Clémentine.* Non, maman ; mais je veux faire ea forte

que, de toute sa vie, elle ne soit plus réduite à cet état.

*Mde. d'Alençay.* Voilà un sentiment très-généreux ; & tes épargnes te suffiront-elles pour cela ?

*Clémentine.* Oui bien, maman, si vous voulez y ajouter tant soit peu.

*Mde. d'Alençay.* Tu fais que mon cœur ne se refuse jamais à secourir un malheureux, lorsque l'occasion s'en présente. Mais Madelon est-elle la seule enfant que tu connoisses dans le besoin ?

*Clémentine.* J'en connois bien d'autres encore. Il y en a deux sur-tout, ici près dans le village, qui n'ont ni père, ni mère.

*Mde. d'Alençay.* Et qui, sans doute, auroient besoin de secours ?

*Clémentine.* Oh ! oui, maman.

*Mde. d'Alençay.* Mais si tu donnes tout à Madelon, si tu la nourris de biscuits & de confitures, en laissant les autres mourir de faim, y aura-t-il bien de la justice & de l'humanité dans cet arrangement ?

*Clémentine.* De temps en temps je pourrai leur donner quelque chose ; mais j'aime Madelon par-dessus tout.

*Mde. d'Alençay.* Si tu venois à mourir, & que Madelon se fût accoutumée à avoir toutes ses aises....

*Clémentine.* Je suis bien sûre qu'elle pleurerait ma mort.

*Mde. d'Alençay.* J'en suis persuadée. Mais la voilà qui retomberoit dans l'indigence ; & il faudroit peut-être qu'elle fît des choses honteuses, pour continuer de se bien nourrir, & de se bien parer. Qui seroit alors coupable de sa perte ?

*Clémentine (tristement).* Moi, maman. Ainsi donc il faut que je ne lui donne plus rien ?

*Madame d'Alençay.* Ce n'est pas ma pensée. Je crois cependant que tu ferois bien de lui donner plus rarement de bons morceaux, & de lui faire plutôt le cadeau d'un bon vêtement.

*Clémentine.* J'y avois pensé. Je lui donnerai, si vous voulez, quelqu'une de mes robes.

*Mde. d'Alençay.* J'imagine que ton fourreau de satin rose lui fiéroit à merveille, sur-tout sans chaussure.

*Clémentine.* Bon ! tout le monde la montreroit au doigt. Comment donc faire ?

*Mde. d'Alençay.* Si j'étois à ta place, j'économiserois pendant quelque temps sur mes plaisirs ; & lorsque j'aurois

ramassé un peu d'argent, je l'emploierois à lui acheter ce qui lui seroit le plus nécessaire. L'étoffe dont les enfans des pauvres s'habillent, n'est pas bien coûteuse.

Clémentine suivit le conseil de sa mère. Madelon vint la trouver plus rarement à l'heure de son déjeuner ; mais Clémentine lui faisoit d'autres cadeaux plus utiles. Tantôt elle lui donnoit un tablier, tantôt un cotillon ; & elle payoit ses mois d'école chez le Magister du village, pour qu'elle achevât de se perfectionner dans la lecture.

Madelon fut si touchée de tous ces bienfaits, qu'elle s'attacha de jour en jour plus tendrement à Clémentine. Elle venoit souvent la trouver, & lui disoit : Auriez-vous quelque commission à me donner ? Pourrois-je faire quelque ouvrage pour vous ? Et lorsque Clémentine lui donnoit l'occasion de lui rendre quelque léger service, il auroit fallu voir la joie avec laquelle Madelon s'empressoit de l'obliger.

Elle s'étoit rendue un jour à la porte du jardin de Clémentine, pour attendre qu'elle y descendît ; mais Clémentine n'y descendit point. Madelon y revint une seconde fois ; mais elle ne vit point Clémentine. Elle y retourna deux jours de suite ; Clémentine ne paroissoit point.

La pauvre Madelon étoit désolée de ne plus voir sa bienfaitrice.

Ah ! disoit-elle, est-ce qu'elle ne m'aime plus ? Je l'aurai peut-être fâchée sans le vouloir. Au moins, si je savois en quoi, je lui en demanderois pardon. Je ne pourrois pas vivre sans l'aimer.

La femme-de-chambre de Madame d'Alençay sortit en ce moment. Madelon l'arrêta. Où est donc *Mamselle* Clémentine, lui demanda-t-elle ?

Mademoiselle Clémentine ? répondit la femme-de-chambre. Elle n'a peut-être pas long-temps à vivre. Je la crois à toute extrémité. Elle a la petite-vérole.

O Dieu ! s'écria Madelon, je ne veux pas qu'elle meure !

Elle court aussitôt vers l'escalier, monte à la chambre de Madame d'Alençay : Madame, lui dit-elle, par pitié, dites-moi où est *Mamselle* Clémentine ; je veux la voir. Madame d'Alençay voulut retenir Madelon ; mais elle avoit aperçu, par la porte entr'ouverte, le lit de Clémentine ; & elle étoit déjà à son côté.

Clémentine étoit dans les agitations d'une fièvre violente. Elle étoit seule, & bien triste : car toutes ses petites amies l'avoient abandonnée.

Madelon

Madelon saisit sa main en pleurant, la serra dans les siennes, la baisa, & lui dit : Ah ! bon Dieu, comme vous voilà ! Ne mourez point, je vous en prie ; que deviendrois-je, si je vous perdois ? Je resterai le jour & la nuit auprès de vous, je vous veillerai, je vous servirai : me le permettez-vous ? Clémentine lui serra la main, & lui fit comprendre qu'elle lui feroit plaisir de demeurer auprès d'elle.

Voilà donc Madelon devenue, par le consentement de Madame d'Alençay, la garde de Clémentine. Elle s'acquittoit à merveille de son emploi. On lui avoit dressé une couchette à côté du lit de la petite malade ; elle étoit sans cesse auprès d'elle. A la moindre plainte que laissoit échapper Clémentine, Madelon se levoit pour lui demander ce qu'elle avoit. Elle lui présentait elle-même les remèdes prescrits par les Médecins. Tantôt elle alloit cueillir du jonc, pour faire, sous ses yeux, de petits paniers & de fort jolies corbeilles ; tantôt elle bouleversoit toute la bibliothèque de Madame d'Alençay, pour lui trouver quelques estampes dans ses livres. Elle cherchoit dans son imagination tout ce qui étoit capable d'amuser Clémentine, & de la distraire de ses souffrances. Clémentine eut les yeux fermés de boutons pendant près de huit jours. Ce temps lui paroïsoit bien long : mais Madelon lui faisoit des histoires de tout le village ; & comme elle avoit bien su profiter de ses leçons, elle lui lisoit tout ce qui pouvoit la réjouir. Elle lui adressoit aussi de temps en temps des consolations touchantes. Un peu de patience, lui disoit-elle, le bon Dieu aura pitié de vous, comme vous avez eu pitié de moi. Elle pleuroit à ces mots ; puis séchant aussitôt ses larmes : Voulez-vous, pour vous réjouir, que je vous chante une jolie chanson ? Clémentine n'avoit qu'à faire un signe, & Madelon lui chantoit toutes les chansons qu'elle avoit apprises des petits bergers d'alentour. Le temps se passoit de la sorte, sans que Clémentine éprouvât trop d'ennui.

Enfin, sa santé se rétablit peu-à-peu ; ses yeux se rouvrirent, son accablement se dissipa, ses boutons séchèrent, & l'appétit lui revint.

Elle avoit le visage encore tout couvert de rougeurs. Madelon sembloit ne la regarder qu'avec plus de plaisir en songeant au danger qu'elle avoit couru de la perdre. Clémentine, de son côté, s'attendrissoit aussi en la regardant.

Comment pourrai-je, lui disoit-elle, te payer, selon mon cœur, de tout ce que tu as fait pour moi ? Elle demandoit

à sa maman de quelle manière elle pourroit récompenser sa tendre & fidelle gardienne. Madame d'Alençay, qui ne se possédoit pas de joie de voir sa chère enfant rendue à la vie, après une maladie si dangereuse, lui répondit : Laisse-moi faire, je me charge de nous acquitter l'une & l'autre envers elle.

Elle fit faire secrètement pour Madelon un habillement complet. Clémentine se chargea de le lui essayer le premier jour où il lui seroit permis de descendre dans le jardin. Ce fut un jour de fête dans toute la maison. Madame d'Alençay & tous ses gens étoient enivrés d'allégresse du rétablissement de Clémentine. Clémentine étoit transportée du plaisir de pouvoir récompenser Madelon : & Madelon ne se possédoit pas de joie, de revoir Clémentine dans les lieux où avoit commencé leur connoissance, & encore de se trouver tout habillée de neuf, de la tête aux pieds.

---

## JACQUOT.

**M**ONSIEUR de Cursol revenoit un jour à cheval d'une promenade dans ses terres. Comme il passoit le long des murs du cimetière d'un petit village, il entendit des gémissemens qui partoient de son enceinte. Ce digne Gentilhomme avoit un cœur trop compatissant, pour hésiter de voler au secours du malheureux qu'il entendoit ainsi gémir. Il mit pied à terre, donna son cheval à garder au domestique qui le suivoit, & franchit, d'un saut, les marches du cimetière. Il s'éleva sur le bout de ses pieds, tourna ses yeux de toutes parts ; enfin, il aperçut à l'extrémité, dans un coin, une fosse recouverte de terre encore toute fraîche. Sur cette fosse étoit étendu un enfant d'environ cinq ans qui pleuroit. M. de Cursol s'approcha de lui d'un air d'amitié, & lui dit :

Que fais-tu là, mon petit ami ?

*L'Enfant.* J'appelle ma mère. Hier on la coucha ici, & elle ne se lève pas.

*M. de Cursol.* C'est apparemment qu'elle est morte, mon pauvre enfant.

*L'Enfant.* Oûi, on dit qu'elle est morte ; mais je ne peux pas le croire. Elle se portoit si bien l'autre jour, quand



*Je l'aime bien, mon autre Mère  
Suzon; mais j'aime encore plus  
ma Mère qui est là — Ma Mère,  
ma Mère! Pourquoi es-tu si  
long-temps couchée? —*



quand elle me laissa chez notre voisine Suzon ! Elle me dit qu'elle alloit revenir ; & elle ne revient pas. Mon père s'en est allé, mon petit frère aussi ; & les autres enfans du village ne veulent plus de moi.

*M. de Cursol.* Ils ne veulent plus de toi ! Et pourquoi donc !

*L'Enfant.* Je n'en fais rien ; mais lorsque je veux aller avec eux, ils me chassent & me laissent tout seul. Ils disent aussi de vilaines choses sur mon père & sur ma mère. C'est ce qui me fait le plus de peine. O ma mère, lève-toi ! lève-toi !

Les larmes rouloient dans les yeux de M. de Cursol.

Tu dis que ton père s'en est allé, & ton frère aussi ? Où font-ils donc ?

*L'Enfant.* Je ne fais pas où est mon père ; & mon petit frère partit hier pour un autre village. Il vint un Monsieur tout noir, comme notre Curé, qui l'emmena avec lui.

*M. de Cursol.* Et où demeures-tu à présent ?

*L'Enfant.* Chez la voisine Suzon. J'y serai jusqu'à ce que ma mère revienne, comme elle me l'a promis. Je l'aime bien, mon autre mère Suzon ; mais (*en montrant la fosse*) j'aime encore plus ma mère qui est là. Ma mère, ma mère ! pourquoi es-tu si long-temps couchée ! Quand est-ce que tu te leveras.

*M. de Cursol.* Mon pauvre enfant, tu as beau l'appeler, tu ne la réveilleras jamais.

*L'Enfant.* Eh bien ! je veux coucher ici, & dormir auprès d'elle. Ah ! je l'ai vue lorsqu'on l'a portée dans un grand coffre. Comme elle étoit pâle ! comme elle étoit froide ! Je veux coucher ici, & dormir auprès d'elle.

M. de Cursol ne put retenir plus long-temps ses larmes. Il se pencha vers l'enfant, le prit dans ses bras, l'embrassa avec tendresse, & lui dit :

Comment t'appelles-tu, mon cher ami ?

*L'Enfant.* On m'appelle Jacquot quand je suis bien sage, & Jacques quand je suis méchant.

M. de Cursol fourit au milieu de ses larmes.

Veux-tu me conduire chez Suzon ?

*Jacquot.* Oh, oui, oui, mon beau Monsieur.

Jacquot se mit à courir devant M. de Cursol aussi vite que ses petits pieds pouvoient le lui permettre, & il le conduisit à la porte de Suzon.

Suzon n'eut pas une médiocre surprise, lorsqu'elle vit

notre Gentilhomme entrer dans sa chaumière, & le petit Jacquot, qui, la montrant du doigt, & courant cacher sa tête entre ses genoux, dit: La voilà; c'est mon autre mère. Elle ne favoit que penser d'une visite si extraordinaire. M. de Cursol ne la laissa pas long-temps dans son incertitude. Il lui peignit la situation dans laquelle il avoit trouvé le petit garçon, lui exprima la pitié qu'il lui avoit inspirée, & la pria de vouloir bien l'instruire de tout ce qui regardoit les parens de Jacquot.

Suzon lui présenta un siège auprès d'elle, & commença ainsi son récit.

Le père de cet enfant est un cordonnier qui demeure dans la maison voisine. C'est un homme honnête, sobre, laborieux, tout jeune encore, & fort bien bâti. Sa femme étoit d'une jolie figure, mais d'une mauvaise fanté; du reste, très-diligente & très-économe. Ils étoient mariés depuis sept ans, vivoient fort bien ensemble; & ils auroient fait le couple le plus heureux, s'ils avoient été un peu mieux dans leurs affaires. Julien ne possédoit que son métier, & Madeleine, qui étoit orpheline, n'avoit apporté à son mari qu'un peu d'argent, qu'elle avoit gagné au service du bon Curé d'une paroisse à trois lieues d'ici. Ce peu d'argent fut employé à acheter un lit, quelques ustensiles de ménage, & une petite provision de cuir pour travailler. Malgré leur pauvreté, ils trouvèrent le moyen de se soutenir pendant les premières années de leur mariage, à force de travail & d'économie. Mais il étoit venu des enfans: c'est là ce qui commença à les déranger. Encore auroient-ils pu se tirer de peine en redoublant de courage, s'il ne leur étoit arrivé des malheurs. La pauvre Madeleine, qui avoit travaillé tous les jours de l'été dans les champs, pour apporter le soir quelque argent à son mari, tomba malade de fatigue; & sa maladie dura tout l'automne & tout l'hiver. Les remèdes étoient fort coûteux: d'un autre côté, l'ouvrage n'alloit pas si bien, parce que les pratiques de Julien le quittoient peu-à-peu, craignant d'être mal servies dans une maison où il y avoit une femme malade. Enfin Madeleine se rétablit, mais non les affaires de son mari. Il fallut emprunter pour payer l'Apothicaire & le Médecin. Le travail de Julien n'alloit plus du tout; il avoit perdu toutes ses pratiques: & Madeleine ne trouvoit pas de journée à gagner, parce que ses forces s'étoient affoiblies, & que personne ne vouloit l'employer. De plus, le loyer de leur maison, & la

rente

rente de l'argent qu'ils avoient emprunté, les érafoient. Il leur fallut plus d'une fois endurer la faim; & ils se trouvoient bien heureux, lorsqu'ils avoient un morceau de pain à donner à leurs enfans.

A ces mots le petit Jacquot se retira dans un coin, & se mit à soupirer.

Il arriva encore que l'homme impitoyable à qui appartenoit leur maison, voyant qu'ils n'avoient pas été en état de payer les deux quartiers de l'hiver, menaça Julien de le faire arrêter. Ils le prièrent instamment de prendre patience jusqu'à la moisson, parce qu'alors ils pourroient gagner des journées à travailler dans les champs; mais ni leurs supplications, ni leurs larmes ne purent l'attendrir, quoiqu'il soit le plus riche de tout le village. Ce fut avec bien de la peine qu'il leur accorda encore un mois de délai; mais il jura que si au bout de ce temps il n'étoit payé en entier, il feroit vendre leurs meubles, & mettre Julien en prison. On ne vit plus alors chez ces pauvres gens qu'une tristesse & une souffrance capables d'attendrir un rocher. Vous pouvez croire, Monsieur, que mon cœur s'est ferré bien souvent, d'entendre ces bons voisins se lamenter, & de ne pouvoir les secourir. J'allai moi-même une fois chez leur créancier, & je le priai d'avoir compassion de leur misère. Je lui dis que j'engagerois, s'il le falloit, ma chaumière, qui étoit tout ce que je possédois. Mais cela ne servit de rien. Tu es une misérable aussi-bien qu'eux, me répondit-il, voilà ce que c'est que de loger de la canaille comme vous autres. Ah! Monsieur, (*ici des larmes coulèrent sur les joues de Suzon*) j'endurai patiemment ce reproche, pour ne pas le fâcher encore davantage; mais que je souffrois de n'être qu'une pauvre veuve, & de ne pouvoir soulager en rien ces braves gens! Combien les riches pourroient faire de bien, s'ils en avoient la volonté comme les pauvres! Mais, pour revenir à nos malheureux voisins, je conseillai à Madeleine d'aller se jeter aux pieds du Curé chez qui elle avoit servi quelques années en digne & honnête fille, & de le prier de lui avancer quelque argent. Elle me répondit qu'elle en parleroit à son mari; mais qu'elle auroit bien de la peine à faire ce que je lui disois, parce que le Curé pourroit croire qu'ils étoient tombés dans la misère par une mauvaise conduite. Il y a trois jours qu'elle m'amena, comme elle avoit coutume de le faire, ses deux enfans, & me pria de les garder jusqu'au soir. Elle vouloit aller dans le village voisin, & voir si elle

ne pourroit pas trouver chez le Tisserand du chanvre à filer pour payer leur dette. Elle n'avoit jamais pu prendre sur elle-même de se présenter chez le Curé, son ancien maître; mais son mari devoit y aller à sa place; & il s'étoit mis en route ce même jour. Je me chargeai avec plaisir des enfans que j'aimois beaucoup, les ayant vu naître. Madeleine, en partant, les ferra contre son cœur, & les embrassa, comme si elle les voyoit pour la dernière fois. Je crois la voir encore! Elle avoit les yeux tout pleins de larmes; & elle dit à l'ainé: Ne pleure pas, Jacquot, je vais être bientôt de retour, & je viendrai te chercher. Elle me tendit la main, me remercia de ce que je voulois bien garder ses enfans, les embrassa encore, & sortit.

Au bout de quelque temps, j'entendis un bruit sourd dans sa maison; mais comme je la croyois partie, je pensai que c'étoit un fagot mal appuyé contre la muraille, qui avoit roulé à terre; & je ne m'en inquiétai pas. Cependant le soir vint, puis la nuit; & je ne voyois point reparoître ma voisine. Je voulus aller voir chez elle si elle n'y étoit pas entrée pour poser sa filasse, avant de venir reprendre ses enfans. Je trouvai la porte ouverte, & j'entrai. O! mon Dieu! comme je fus frappée en voyant Madeleine étendue roide morte au pied d'une échelle! Je demurai moi-même immobile, & froide comme une pierre. Je ne savois ce que je devois faire. Enfin, après avoir cherché inutilement à la soulever, je courus chez le Chirurgien, qui vint, lui tâta le pouls en hochant la tête, & envoya tout de suite chercher le Bailli. Les gens de Justice & le Chirurgien examinèrent comment elle pouvoit s'être tuée; & on trouva qu'elle devoit être morte sur le coup, ou que n'ayant pu appeler pour avoir du secours, elle étoit expirée dans son évanouissement.

Je comprends bien comment cela aura pu arriver. Elle étoit rentrée chez elle pour aller prendre dans son grenier le sac dans lequel elle devoit rapporter la filasse; & comme elle avoit encore les yeux troubles de larmes, elle n'avoit pas bien vu à poser son pied, en descendant, sur le plus haut bâton de l'échelle; & elle étoit tombée la tête la première sur le carreau. Son sac, qui étoit à côté d'elle, le disoit assez. Cependant il vint d'autres idées au Bailli. Il ordonna qu'on enterrât le cadavre le lendemain au matin, avant le jour, & sans cérémonie, à l'extrémité du cimetière; & il dit qu'il alloit faire des informations, pour savoir ce que Julien étoit devenu. Je lui offris de garder les deux enfans

enfans chez moi ; car bien que j'aye beaucoup de peine à vivre moi-même, je me disois : Le bon Dieu fait que je suis une pauvre veuve ; & s'il met ces enfans à ma charge, il faudra bien m'aider à les nourrir. Le petit frère de celui-ci n'y a pas resté long-temps. Hier même, quelques heures après que Madeleine eut été enterrée, le bon Curé, chez qui elle avoit servi, vint par hasard pour la voir. Il frappa quelque temps à sa porte ; & comme personne n'ouvroit, il vint à ma fenêtre, & me demanda où étoit Julien le cordonnier qui demouroit dans la maison d'à côté. Je lui répondis que s'il vouloit se donner la peine d'entrer un moment, j'aurois bien des choses à lui dire. Il entra, & s'affit, tenez, là où vous êtes. Je lui racontai tout ce qui étoit arrivé. Il versa un torrent de larmes. Je lui dis ensuite que Julien avoit eu la pensée d'avoir recours à lui dans l'embarras où il se trouvoit. Il parut surpris, & il m'assura qu'il n'avoit absolument pas vu Julien. Les deux enfans vinrent à lui : il les caressa beaucoup ; & Jacquot lui demanda s'il ne pourroit pas réveiller sa mère qui dormoit depuis si long-temps. Les larmes revinrent aux yeux du bon Curé, en entendant ainsi parler cet enfant ; & il me dit : Bonne femme, j'enverrai chercher demain ces deux petits garçons, & je les garderai avec moi. Si leur père revient, & qu'il soit en état de les élever, je les lui rendrai lorsqu'il me les demandera. En attendant, j'aurai soin de leur éducation. Cela ne me fit pas trop de plaisir. J'aime ces petits innocens comme une mère ; & il m'en auroit coûté de me les voir ôter si vite. Monsieur le Curé, lui répondis-je, je ne saurois consentir à me séparer de ces enfans : je suis accoutumée à eux, & ils sont accoutumés à moi.—Eh bien, ma bonne femme, il faut que vous m'en donniez un, & moi je vous laisserai l'autre, puisqu'il doit se trouver si bien auprès de vous : je vous enverrai de temps en temps quelque chose pour son entretien. Je ne pouvois refuser cela au bon Curé. Il demanda à Jacquot s'il ne seroit pas bien-aise d'aller avec lui. Là où est ma mère ? répondit Jacquot ; oh ! oui de bon cœur.—Non, mon petit ami, ce n'est pas là. C'est dans ma jolie maison, dans mon joli jardin.—Non, non, laissez-moi ici avec Suzon ; j'irai tous les jours voir ma mère ; j'aime mieux aller là que dans votre joli jardin. Le bon Curé ne voulut pas tourmenter davantage l'enfant qui étoit allé se cacher derrière les rideaux de mon lit. Il me dit qu'il alloit faire emporter par son valet le plus jeune,

qui m'auroit donné plus d'embarras que l'aîné : & il me laissa quelque argent pour celui-ci. Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai à vous apprendre des parens de Jacquot. Ce qui redouble aujourd'hui ma peine, c'est que Julien ne revient point, & que les gens de Justice font courir le bruit qu'il est allé se jeter dans une troupe de contrebandiers, & que sa femme s'est tuée de chagrin. Ces mensonges ont tellement couru tout le village, qu'il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne les ayent dans la bouche ; & lorsque mon Jacquot veut aller avec eux, ils le chassent, & veulent le battre. Le pauvre enfant se désole, & il ne fort plus que pour aller sur la fosse de sa mère.

M. de Cursol avoit écouté en silence, mais non sans un profond attendrissement, le récit de Suzon. Jacquot étoit revenu auprès d'elle. Il la regardoit avec amitié, & l'appeloit de temps en temps sa mère. Enfin M. de Cursol dit à Suzon : Digne femme, vous vous êtes conduite bien généreusement envers cette malheureuse famille ; Dieu n'oubliera pas de vous en récompenser.

*Suzon.* Je n'ai fait que ce que je devois. Nous ne sommes ici bas que pour nous aider & nous secourir. Je pensois toujours que je ne pouvois rien faire de plus agréable aux regards de Dieu, pour tous les biens que j'en ai reçus, que de soulager de tout mon pouvoir mes pauvres voisins. Ah ! si j'avois pu en faire davantage ! Mais je ne possède rien au monde que ma cabane, un petit jardin où je cueille mes herbes, & ce que je puis gagner par le travail de mes mains. Cependant, depuis huit ans que je suis veuve, Dieu m'a toujours soutenue honnêtement, & j'espère qu'il me soutiendra de même le reste de mes jours.

*M. de Cursol.* Mais si vous gardez cet enfant avec vous, la dépense de sa nourriture pourra vous gêner beaucoup, jusqu'à ce qu'il soit en état de gagner sa vie.

*Suzon.* Je ferai en sorte qu'il y en ait toujours assez pour lui. Nous partagerons jusqu'à mon dernier morceau de pain.

*M. de Cursol.* Et où prendrez-vous de quoi lui fournir des vêtemens ?

*Suzon.* J'en laisse le soin à celui qui revêt les prairies de gazon, & les arbres de feuillage. Il m'a donné des doigts pour coudre & pour filer ; je les ferai servir à habiller notre petit orphelin. Quand on fait prier & travailler, on ne manque jamais.

*M. de Cursol.* Vous êtes donc bien décidée à garder Jacquot avec vous ?

*Suzon.* Toujours, Monsieur. Je ne faurois vivre avec la pensée de renvoyer ce petit orphelin, ou de le renfermer dans une maison de charité.

*M. de Cursol.* Vous êtes apparemment alliée à sa famille ?

*Suzon.* Nous ne sommes alliés que par le voisinage & par la religion.

*M. de Cursol.* Et moi, je vous suis allié à l'un & à l'autre par la religion & par l'humanité. Ainsi je ne souffrirai point que vous ayez seule tout l'honneur de faire du bien à cet orphelin, quand Dieu m'en a fourni plus de moyens qu'à vous. Confiez à mes soins l'éducation de Jacquot ; & puisque vous êtes si bien accoutumés l'un à l'autre, & que vous méritez vous-même, par votre bienfaisance, tout ce que son attachement pour sa mère a su m'inspirer en sa faveur, je vous prendrai tous les deux dans mon château, & j'aurai soin de votre fort. Vendez votre jardin & votre chaumière, & venez auprès de moi. Vous y serez nourrie & logée pendant votre vie entière.

*Suzon* (le regardant avec des yeux attendris). Ne foyez point fâché contre moi, Monsieur. Que Dieu vous récompense de toutes vos bontés ! mais je ne puis accepter vos offres.

*M. de Cursol.* Et pourquoi donc ?

*Suzon.* D'abord, c'est que je suis attachée aux lieux où je suis née, & où j'ai vécu si long-temps : & puis il me seroit impossible de me faire au tracas d'une grande maison, & à la vue de tous les gens qui la remplissent. Je ne suis pas accoutumée au repos, ni à une nourriture délicate ; je tomberoïis malade si je n'avois rien à faire, ou si je mangeois de meilleures choses que de coutume. Laissez-moi donc dans ma chaumière avec mon petit Jacquot. Il ne lui en coûtera pas d'avoir une vie un peu dure. Cependant si vous voulez lui envoyer de temps en temps quelques secours pour payer ses mois d'école, & pour acheter les outils du métier qu'il prendra, le bon Dieu ne manquera pas de vous en payer au centuple : au moins Jacquot & moi nous l'en prierons tous les jours. Je n'ai point d'enfans ; Jacquot fera le mien : & le peu que j'ai lui appartiendra, lorsqu'il plaira au Seigneur de m'appeler à lui.

*M. de Cursol.* A la bonne heure. Je ne voudrois pas que mes bienfaits pussent vous chagriner. Je vous laisserai Jacquot,

quot, puisque vous êtes si bien ensemble. Parlez-lui souvent de moi, pour lui dire que j'ai pris la place de son père, pendant que vous prendrez aussi, de votre côté, les soins & le nom de la mère qui lui cause tant de regrets. Je vous enverrai chaque mois tout ce qui sera nécessaire pour votre entretien : je viendrai souvent vous voir ; & ma visite fera pour vous autant que pour lui.

Suzon leva les yeux vers le ciel, & attachâ ses lèvres sur le pan de l'habit de M. de Cursol, puis elle dit à l'enfant : Viens, Jacquot, baise la main de ce Monsieur ; il veut être ton père.

Jacquot baisa la main de M. de Cursol ; mais il dit à Suzon : Comment peut-il être mon père ? il n'a pas de tablier devant lui.

M. de Cursol sourit de la question naïve de Jacquot ; & jetant sa bourse sur la table : Adieu, brave Suzon, dit-il ; adieu, mon petit ami : vous ne tarderez pas à me revoir. Il alla reprendre son cheval, & prit sa route vers la paroisse du Curé qui avoit emmené le plus jeune orphelin.

Il trouva le Curé occupé à lire une lettre, sur laquelle il laissoit tomber quelques larmes. Après les premières civilités, M. de Cursol exposa au digne Pasteur le sujet de sa visite, & lui demanda s'il savoit ce qu'étoit devenu le père des deux petits malheureux.

Monsieur, lui dit le Curé, il n'y a pas un quart d'heure que j'ai reçu de lui cette lettre, écrite à sa femme. Il me l'a adressée avec ce paquet d'argent, pour lui remettre l'un & l'autre, & la consoler de son absence. Sa femme étant morte, j'ai ouvert la lettre : la voici : ayez la bonté de la lire. M. de Cursol prit la lettre avec empressement, & lut ce qui suit :

“ MA CHÈRE FEMME,

“ Je ne puis penser, sans chagrin, que tu ayes été dans la peine à cause de mon absence : mais laisse-moi te conter ce qui m'est arrivé. Comme j'étois en chemin pour me rendre chez M. le Curé, voici ce qui me vint dans la pensée : Que me servira d'aller faire ainsi le mendiant ? Je ne ferai que sortir d'une dette pour entrer dans une autre ; & il ne me restera quel'inquiétude de savoir comment la payer. Moi qui suis encore jeune, & qui peux travailler, aller demander tant d'argent ! j'aurai l'air d'un débauché ou d'un paresseux. M. le Curé a fait notre mariage ; il nous aime  
comme

comme ses enfans ; mais s'il alloit me refuser, par mépris ou qu'il fût hors d'état de nous secourir ! Et puis quand il m'avanceroit la somme pour un an, serai-je bien sûr de pouvoir la lui rendre ? Et si je ne la lui rends pas, ne serai-je pas alors comme un voleur ? Je l'aurai trompé. Voilà ce que je me disois, ma chère Madeleine, & je pensai ensuite comment je pourrois nous tirer de peine toi & moi d'une manière plus honnête. Je ne savois quel parti prendre. Je pouffois bien des soupirs vers Dieu. Enfin, il me vint tout à coup dans l'esprit : Tu es encore jeune, tu es grand & robuste, quel mal y auroit-il de te faire soldat pour quelques années ? Tu sais lire, écrire & compter joliment, tu peux encore faire la fortune de ta femme & de tes enfans ; tu peux au moins te débarrasser de tes dettes. Pense que si tu es rangé, & que tu amasses quelque chose, tu pourras l'envoyer à Madeleine. J'étois depuis une demi-heure dans ces pensées, lorsque je vis de loin venir derrière moi deux soldats. Ils m'eurent bientôt joint. Ils me demandèrent d'où je venois, où j'allois, & si je ne serois pas bien aise de servir le Roi ? Je fis d'abord comme si je n'avois pas eu de goût pour le métier. Ils me tourmentèrent encore, & me promirent un bon engagement de cinquante écus. Je leur dis qu'à ce prix je pourrois bien m'enrôler pour six ans. Tope, me dirent ils. Allons, viens avec nous, l'affaire sera bientôt baclée. Ils m'amènèrent devant un Officier. Il me fit toiser, & me demanda si je savois lire, écrire & compter ; & quand je lui eus répondu qu'oui, il me fit aussitôt délivrer mon argent ; & de cette façon, ma chère Madeleine, me voilà soldat pour sortir d'embaras. Je t'envoie les cinquante écus. Je n'en ai rien voulu garder. Paye tout de suite les trente écus que je dois, & six francs d'intérêt. Avec le reste, tiens ton ménage du mieux que tu pourras. Nourris-toi bien pour faire revenir tes forces. Habille nos enfans, & envoie-les bientôt à l'école. Je fais que tu es adroite & diligente ; mais avec tout cela, tu ne saurois aller bien loin. Patience ! j'aurai une paye de cinq sous par jour. Je vais voir si je ne pourrai pas épargner sur chaque journée un ou deux sous pour te les envoyer au bout du mois. Je demanderai dans quelque temps un congé pour t'aller voir. Ma chère Madeleine, ne t'afflige pas. Confie-toi à Dieu ; six ans sont bientôt passés. Je reviendrai alors à toi, & nous pourrons recommencer à tenir ensemble notre ménage. Mon officier m'a promis d'écrire au Bailli

pour

pour me faire conserver mon droit de communauté. Elève bien nos enfans : retiens-les à la maison, & fais-leur aimer l'ouvrage. Prie tous les jours avec eux, & dis-leur bien des choses du bon Dieu, & d'être d'honnêtes gens. Tu es en état de les instruire comme il faut. Vis dans la crainte du Seigneur ; prie-le pour moi, & je le prierai pour toi. Réponds-moi promptement ; tu n'auras qu'à donner ta lettre au Curé pour me la faire tenir. Embrasse pour moi nos deux enfans. Dis à Jacquot que s'il est bien sage, je lui porterai quelque chose à mon retour. Dieu soit loué de toutes choses ! Aime-moi toujours, & je resterai toujours ton fidelle mari.

JULIEN."

Les yeux de M. de Cursol s'étoient remplis de larmes pendant la lecture de cette lettre. Lorsqu'il l'eut achevée : Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on peut appeler un bon mari, un bon père, & un honnête homme ! Monsieur le Curé, on doit avoir bien du plaisir à faire le bonheur de si braves gens. Je vais acheter le congé de Julien ; je payerai ses dettes, & je lui donnerai de quoi reprendre honnêtement son état. Ces cinquante écus resteront pour les enfans. Ils ont coûté cher à leur père ! Ils seront partagés entre eux le jour qu'ils pourront s'établir. Gardez cet argent dans vos mains, & leur en parlez quelquefois, comme du plus vif témoignage de la tendresse paternelle. Je vous en payerai les intérêts, pour les réunir au capital. Je veux entrer pour quelque chose dans ce dépôt sacré.

Le digne Curé étoit trop oppressé pour être en état de répondre à M. de Cursol. Celui-ci entendit la force de son silence, lui ferra la main, & partit. Tous ses projets en faveur de Julien ont été exécutés. Julien rendu au repos, & jouissant d'une aisance qu'il n'a jamais goûtée, seroit le plus heureux des hommes, sans les regrets de la perte de Madeleine. Il ne trouve de soulagement qu'à s'en entretenir sans cesse avec Suzon. Cette digne femme se regarde comme sa sœur, & se croit la mère de ses enfans. Jacquot ne laisse jamais passer un seul jour sans aller sur la fosse de sa mère. Il a si bien profité des secours de M. de Cursol, que ce généreux Gentilhomme a des vues pour lui former l'établissement le plus avantageux. Il a pris le même soin du plus jeune enfant de Julien ; & il ne monte jamais à cheval, sans se rappeler cette touchante aventure. Lorsqu'il lui servient  
quelque

quelque peine, il va voir les personnes qu'il a rendues heureuses ; & il s'en retourne toujours chez lui foulagé de son chagrin.

## LES MAÇONS SUR L'ÉCHELLE.

**M.** DURAND se promenoit un jour avec le petit Albert, son fils, dans une place publique. Ils s'arrêtèrent devant une maison qu'on bâtissoit, & qui étoit déjà élevée jusqu'au second étage.

Albert remarqua plusieurs manœuvres placés l'un au-dessus de l'autre sur les bâtons d'une échelle : ils haussioient & baissioient successivement leurs bras. Ce spectacle piqua sa curiosité. Mon papa, s'écria-t-il, quel jeu font ces hommes-là ? Approchons-nous un peu plus du pied de l'échelle.

Ils allèrent se placer dans un endroit où ils n'avoient aucun danger à craindre. Ils virent un homme qui alloit prendre un moëlon dans un grand tas, & le portoit à un autre homme placé sur le premier échelon. Celui-ci élevant ses bras au-dessus de sa tête, présentoit le moëlon à un troisième élevé au-dessus de lui, qui, par la même opération, le faisoit passer à un quatrième ; & ainsi, de mains en mains, le moëlon parvenoit en un moment à la hauteur de l'échafaud sur lequel étoient les maçons prêts à l'employer.

Que penses-tu de ce que tu vois, dit M. Durand à son fils ? Pourquoi tant de personnes sont-elles employées à bâtir cette maison ? Ne seroit-il pas mieux qu'un seul homme y travaillât, & que les autres allassent faire chacun son édifice ?

Vraiment oui, mon papa, répondit Albert. Il y auroit alors bien plus de maisons qu'il n'y en a.

As-tu bien pensé, répondit M. Durand, à ce que tu me dis là, mon fils ? Sais-tu combien d'arts & de métiers appartiennent à la construction d'une maison comme celle-ci ? Il faudroit donc qu'un homme seul, qui en entreprendroit l'édifice, se formât dans toutes ces professions ; en sorte qu'il passeroit sa vie entière à acquérir ces diverses connoissances, avant de pouvoir être en état de commencer un bâtiment.

Mais supposons qu'il pût s'instruire en peu de temps de tout ce qu'il doit savoir pour cela. Voyons-le tout seul, & sans aucun secours, creuser d'abord la terre pour y jeter ses fondemens, aller ensuite chercher ses pierres, les tailler, gâcher le mortier, le plâtre & la chaux, & préparer tout ce qui doit entrer dans sa maçonnerie. Le voilà qui, plein d'ardeur, dispose ses mesures, dresse ses échelles, établit ses échafauds ; mais dans combien de temps penses-tu que sa maison puisse être élevée jusqu'au toit ?

*Albert.* Ah ! mon papa ! je crains bien qu'il ne vienne jamais à bout de l'achever.

*M. Durand.* Tu as raison, mon fils. Et il en est de cette maison comme de tous les travaux de la société. Lorsqu'un homme veut se retirer à l'écart & travailler pour lui seul ; lorsque, dans la crainte d'être obligé de prêter ses secours aux autres, il refuse d'en emprunter de leur part : il ruine ses forces dans son entreprise, & se voit bientôt contraint de l'abandonner. Au lieu que si les hommes se prêtent mutuellement leur assistance, ils exécutent en peu de temps les choses les plus embarrassées & les plus pénibles, & pour lesquelles il auroit fallu le cours d'une vie entière à chacun d'eux en particulier.

Il en est aussi de même des plaisirs de la vie. Celui qui voudroit en jouir tout seul, n'auroit à se procurer qu'un bien petit nombre de jouissances. Mais que tous se réunissent pour contribuer au bonheur les uns des autres, chacun y trouve sa portion.

Tu dois un jour entrer dans la société, mon fils : que l'exemple de ces ouvriers soit toujours présent à ta mémoire. Tu vois combien ils s'abrègent & se facilitent leurs travaux par les secours mutuels qu'ils se donnent. Nous repasserons dans quelques jours, & nous verrons leur maison achevée. Cherche donc à aider les autres dans leurs entreprises, si tu veux qu'ils s'empressent à leur tour de travailler pour toi.



L'Épée.

V.L.p. 91.



Le cab. 10

Attends, je vais t'apprendre, petit insolent. — Adieu, M<sup>r</sup>. le Chevalier à l'épée de plume. — Nous ne reviendrons plus, que vous ne soyez désarmé; car vous êtes trop redoutable. —

## L'ÉPÉE.

## DRAME EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

M. D'ORVAL.

AUGUSTE, son fils.

HENRIETTE, sa fille.

RENAUD, l'aîné,

RENAUD, le cadet,

DUPRÉ, l'aîné,

DUPRÉ, le cadet,

CHAMPAGNE, domestique de M. d'Orval.

} Amis d'Auguste.

*La Scène est à Paris, dans l'appartement d'Auguste.*

## SCENE I.

*Auguste.*

AH! c'est aujourd'hui ma fête! On a bien fait de m'en avertir; je ne m'en serois jamais avisé. Bon. Cela me vaudra encore quelque chose de mon papa. Mais, quoi? voyons; que me donnera-t-il? Champagne avoit quelque chose sous son habit, lorsqu'il s'est présenté chez mon papa. Il n'a pas voulu me laisser entrer avec lui. Ah! s'il ne falloit pas avoir aujourd'hui l'air un peu plus composé, je lui aurois bien fait montrer de force ce qu'il portoit! Mais chut, je vais le favoir. Voici mon papa.

## SCENE II.

*M. d'Orval (tenant à la main une épée avec le ceinturon),  
Auguste.*

*M. d'Orval.* Te voilà, Auguste? J'ai déjà eu le plaisir de t'annoncer ta fête; mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas?  
*Auguste.* Oh! mon papa....Mais qu'avez-vous donc à la main?

*M. d'Orval.*

*M. d'Orval.* Quelque chose qui ne te fiéra pas trop bien, une épée, vois-tu ?

*Auguste.* Quoi, c'est pour moi ! Oh ! donnez, mon cher papa, je veux être à l'avenir si obéissant, si appliqué....

*M. d'Orval.* Ah ! si je le croyois ! Mais fais-tu bien qu'une épée demande un homme ; qu'il ne faut plus être un enfant pour la porter ; qu'on doit se conduire avec réflexion & décence ; enfin, que ce n'est pas à l'épée de parer son homme ; mais à l'homme de parer son épée ?

*Auguste.* Oh ! ce n'est pas l'embarras ! je saurai bien parer la mienne ; & je n'aurai plus rien de commun avec ces petites gens....

*M. d'Orval.* Que veux-tu dire par ces petites gens ?

*Auguste.* J'entends ceux qui ne sont pas faits pour porter une épée & un plumet au chapeau : ceux qui ne sont pas nobles comme vous & moi.

*M. d'Orval.* Pour moi, je ne connois de petites gens que ceux qui pensent mal, & ne se conduisent pas mieux, qui sont désobéissans envers leurs parens, grossiers & impolis envers les autres. Ainsi, je vois bien de petites gens parmi les nobles, & bien des nobles parmi ce que tu appelles les petites gens.

*Auguste.* Oûi ; c'est aussi ce que je pense.

*M. d'Orval.* Que parlois-tu donc tout à l'heure d'épée & de plumet au chapeau ? Crois-tu que les vraies prérogatives de la noblesse consistent dans ces misères-là ? Elles servent à distinguer les états, parce qu'il faut bien que les états soient distingués dans le monde. Mais l'état le plus élevé n'en avilit que davantage l'homme indigne de l'occuper.

*Auguste.* Je le crois, mon papa. Mais ce n'est point m'avilir, que d'avoir une épée & de la porter.

*M. d'Orval.* Non. Je veux dire que tu ne te rendras digne de cette distinction, que par ta bonne conduite. Voici ton épée ; mais souviens-toi....

*Auguste.* Oûi, mon papa ; vous verrez.

(Il veut mettre l'épée à son côté, & ne peut en venir à bout.

*M. d'Orval* l'aide à la ceindre).

*M. d'Orval.* Comment donc ! Elle ne te va pas si mal !

*Auguste.* N'est-ce pas ? Oh ! j'en étois bien sûr !

*M. d'Orval.* A merveille. Mais n'oublie pas sur-tout ce que je t'ai dit. Adieu.

(Il fait quelques pas pour sortir, & revient).

A propos, je viens d'envoyer chercher ta petite société,  
pour

pour passer ce jour de fête avec toi. Songe à te comporter comme il convient.

*Auguste.* Oûi, mon papa.

## SCENE III.

*Auguste* (Il se promène avec un air de gravité sur la scène, & de temps en temps regarde derrière lui si son épée le suit).

Bon! me voici enfin un parfait Chevalier. Qu'il me vienne maintenant de ces petits bourgeois! Plus de familiarité, dès qu'ils n'ont pas d'épée; & s'ils le prennent mal, allons, flamberge au vent! Mais, halte là. Voyons d'abord si elle a une bonne lame. (Il tire son épée, & prend un air furibond.) Je crois que tu te moques de moi, mon petit bourgeois? Une, deux! Ah! tu veux te défendre! A mort, canaille.

## SCENE IV.

*Henriette, Auguste.* (Henriette qui a entendu les derniers mots, pousse un cri.)

*Henriette.* Eh bien! Auguste, es-tu fou?

*Auguste.* C'est toi, ma sœur?

*Henriette.* Oûi, comme tu vois. Mais que fais-tu de cet outil-là? (en montrant son épée.)

*Auguste.* Ce que j'en fais? Ce qu'un Gentilhomme doit en faire.

*Henriette.* Et quel est celui que tu veux renvoyer de ce monde?

*Auguste.* Le premier qui s'avisera de croiser mon chemin!....

*Henriette.* Voilà bien des vies en danger. Et si c'étoit moi, par hasard?

*Auguste.* Si c'étoit toi?... Je ne te le conseille point. Tu vois que j'ai maintenant une épée. C'est mon papa qui m'en a fait présent.

*Henriette.* Apparemment pour aller tuer les gens à tort & à travers?

*Auguste.* Est-ce que je ne suis pas Chevalier? Si l'on ne me rend pas tous les respects qui me sont dûs, *pan*, un soufflet!

Het ! Et si le petit bourgeois veut faire le méchant, l'épée à la main !

(*Il veut la tirer du fourreau.*)

*Henriette.* Oh ! laisse-la en repos, mon frère. De peur de m'exposer à te manquer involontairement, je voudrais savoir en quoi consiste le respect que tu demandes.

*Auguste.* Tu le sauras bientôt. Mon père vient d'envoyer chercher ma petite société. Que ces polissons ne se conduisent pas respectueusement, & tu verras comme je me comporterai.

*Henriette.* Fort bien ; mais je te demande ce qu'il faut faire pour se conduire respectueusement envers toi.

*Auguste.* D'abord, je veux qu'on me fasse de profonds, profonds saluts.

*Henriette.* (*Lui faisant, d'un air moqueur, une profonde révérence.*) Votre servante très-humble, Monseigneur, mon frère. Est-ce bien comme cela ?

*Auguste.* Point de moquerie, s'il te plaît, Henriette ; autrement....

*Henriette.* Mais c'est très-sérieux, je t'assure. Il faut bien savoir remplir ses devoirs envers les personnes respectables. Il ne fera pas mal d'en instruire aussi tes petits amis.

*Auguste.* Oh ! je veux bien me moquer de ces petits drôles ; tirailler l'un, pincer l'autre, les houspiller de toutes les manières.

*Henriette.* C'est encore là apparemment un des devoirs de ta Chevalerie. Mais si ces drôles ne trouvent pas le jeu plaisant, & qu'ils donnent sur les oreilles à Monsieur le Chevalier ?

*Auguste.* Bon ! C'est de vil sang bourgeois. Cela n'a ni cœur, ni épée.

*Henriette.* Vraiment, notre papa ne pouvoit te faire un cadeau plus utile. Il a bien vu quel digne Chevalier étoit caché dans son fils, & qu'il ne falloit qu'une épée pour le faire paroître au grand jour.

*Auguste.* Ecoute, ma sœur ; c'est ma fête, il faut bien nous divertir. Au moins tu n'en diras rien à notre papa ?

*Henriette.* Pourquoi non ? Il ne t'auroit pas donné une épée, s'il n'avoit attendu quelque exploit de cette espèce d'un Chevalier tout frais armé. Est-ce qu'il t'auroit recommandé autre chose ?

*Auguste.* Certainement, oui. Tu fais qu'il me prêche toujours.

*Henriette.*

*Henriette.* Que t'a-t-il donc prêché ?

*Auguste.* Que fais-je, moi ? que c'étoit à moi de parer mon épée, & non à mon épée de me parer.

*Henriette.* En ce cas, tu l'as compris à merveille. Parer son épée, c'est savoir s'en servir : & tu veux déjà montrer que tu possèdes ce talent.

*Auguste.* Fort bien, ma sœur. Tu penfes te moquer ? mais je veux bien que tu saches....

*Henriette.* Je fais à merveille tout ce que tu peux me dire. Mais fais-tu bien, toi, qu'il manque quelque chose de fort essentiel à l'ornement de ton épée ?

*Auguste.* Eh quoi donc ? (*Il détache son ceinturon, & regarde l'épée de tous les côtés.*) Je ne vois pas qu'il y manque la moindre chose.

*Henriette.* Vraiment, tu es un habile Chevalier ! Et une rosette ? Ah ! comme un nœud bleu & argent iroit bien sur cette poignée !

*Auguste.* Tu as raison, Henriette. Ecoute, tu as dans ta toilette un magasin de rubans ; ainsi....

*Henriette.* J'y pensois ; pourvu que tu ne viennes pas, en récompense, me jouer de tes tours de Chevalerie, & me porter quelque coup d'estramaçon.

*Auguste.* La folle ! Voici ma main, topé là. Tu n'as rien à craindre. Mais vite, un beau nœud ! Lorsque ma petite compagnie viendra, je veux qu'elle me voie dans toute ma gloire.

*Henriette.* Donne-la-moi donc.

*Auguste* (*lui donnant son épée*). Tiens, la voici. Dépêche-toi. Tu la mettras dans ma chambre, sur la table, pour que je la trouve au besoin.

*Henriette.* Repose-t'en sur moi.

## SCENE V.

*Auguste, Henriette, Champagne.*

*Champagne.* Les deux Messieurs Dupré & les deux Messieurs Renaud sont en bas.

*Auguste.* Eh bien ! ne peuvent-ils pas monter ? Faut-il que j'aille les recevoir au bas de l'escalier ?

*Champagne.* Madame votre mère m'a ordonné de vous dire de les venir joindre.

*Auguste.* Non, non ; il est mieux de les attendre ici.

*Henriette.*

*Henriette.* Mais, puisque maman veut que tu descendes ?

*Auguste.* Ils valent bien la peine qu'on ait pour eux ces égards ! Allons, j'y vais tout à l'heure. Eh bien ! toi, que fais-tu là ? Et mon nœud d'épée ? Va, cours, & que je le trouve tout arrangé sur ma table ; (*en sortant*) m'entends-tu ?

## SCENE VI.

*Henriette.*

Le petit insolent ! de quel ton il me parle ! Par bonheur j'ai l'épée. C'est un instrument bien placé dans la main d'un petit garçon aussi querelleur ? Oui, oui, attends que je te la rende. Mon papa ne te connoît pas comme moi ; il faut que j'aille lui conter.... Ah ! le voici !

## SCENE VII.

*M. d'Orval, Henriette.*

*Henriette.* Vous venez bien à propos, mon papa ; je courois vous chercher.

*M. d'Orval.* Qu'as-tu donc de si pressé à me dire ?... Mais, que fais-tu de l'épée de ton frère ?

*Henriette.* Je lui ai promis d'y mettre un beau nœud ; mais c'étoit pour tirer de ses mains cette arme dangereuse. N'allez pas la lui rendre au moins.

*M. d'Orval.* Pourquoi reprendrais-je un cadeau que je lui ai fait ?

*Henriette.* Ayez au moins la bonté de la retenir jusqu'à ce qu'il soit devenu moins turbulent. Je viens de le trouver ici, comme Dom Quichotte, s'escrimant tout seul d'estoc & de taille, & menaçant de faire ses premières armes contre ses camarades qui viennent le voir.

*M. d'Orval.* Le petit écervelé ! S'il veut s'en servir pour ses premiers exploits, ils ne tourneront pas à sa gloire, je t'en réponds. Donne-moi cette épée.

*Henriette (lui donne l'épée).* Le voici, je l'entends sur l'escalier.

*M. d'Orval.* Cours faire son nœud : tu me l'apporteras, lorsqu'il sera prêt. (*Ils sortent.*)

## SCENE VIII.

*Auguste, Dupré l'ainé, Dupré le cadet, Renaud l'ainé, Renaud le cadet.*

*(Auguste entre le premier, & le chapeau sur la tête ; les autres marchent derrière lui, la tête découverte.)*

*Dupré l'ainé (bas à Renaud l'ainé).* Voilà une réception bien polie.

*Renaud l'ainé (bas à Dupré l'ainé).* C'est apparemment la mode aujourd'hui de recevoir sa compagnie le chapeau sur la tête, & d'entrer chez soi le premier.

*Auguste.* Que bredouilles-tu là ?

*Dupré l'ainé.* Rien, Monsieur d'Orval, rien.

*Auguste.* Est-ce quelque chose que je ne dois pas entendre ?

*Renaud l'ainé.* Cela pourroit être.

*Auguste.* Je veux pourtant le savoir.

*Renaud l'ainé.* Quand vous aurez le droit de me le demander.

*Dupré l'ainé.* Doucement, Renaud ; il ne nous convient pas dans une maison étrangère...

*Renaud l'ainé.* Il convient encore moins d'être impoli, lorsqu'on est chez soi.

*Auguste (avec hauteur).* Impoli, moi, impoli ? Est-ce parce que je marchois devant vous ?

*Renaud l'ainé.* C'est cela même. Lorsque nous avons l'honneur de recevoir votre visite, ou celle de toute autre personne, nous cédon toujours le pas.

*Auguste.* Vous ne faites que votre devoir. Mais de vous à moi...

*Renaud l'ainé.* Eh bien, de vous à moi ?....

*Auguste.* Est-ce que vous êtes noble ?

*Renaud l'ainé (aux deux Dupré, & à son frère).* Laissons-le s'ennuyer avec sa noblesse, si vous m'en croyez.

*Dupré l'ainé.* Fi, Monsieur d'Orval ! Si vous trouvez au-dessous de votre dignité de vous entretenir avec nous, pourquoi nous faire inviter ? Nous n'avions pas désiré cet honneur.

*Auguste.* Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir, c'est mon papa.

*Renaud l'aîné.* Fort bien. Ainsi nous allons trouver Monsieur votre père, & le remercier de son honnêteté. En même temps nous lui ferons entendre que son fils tient à déshonneur de nous recevoir. Suis-moi, mon frère.

*Auguste (l'arrêtant).* Vous n'entendez pas le badinage, Monsieur Renaud, je suis charmé de vous voir. Mon papa a voulu me faire plaisir en vous invitant; car c'est aujourd'hui ma fête. Restez, je vous en prie, avec moi.

*Renaud l'aîné.* A la bonne heure. Mais soyez à l'avenir plus poli. Si je ne suis pas aussi noble que vous, je ne me laisse pas offenser impunément.

*Dupré l'aîné.* Calme-toi, Renaud; il faut rester bons amis.

*Dupré le cadet.* C'est donc aujourd'hui votre fête, Monsieur d'Orval?

*Dupré l'aîné.* Je vous en fais mon compliment.

*Renaud l'aîné.* Et moi aussi, Monsieur; je vous souhaite toutes fortes de prospérités; (*à part*) & je souhaite sur-tout que vous deveniez un peu plus honnête.

*Renaud le cadet.* Vous devez avoir reçu de bien jolis cadeaux?

*Auguste.* Oh! sûrement!

*Dupré le cadet.* Bien des bonbons sans doute?

*Auguste.* Ha! ha! des bonbons. Ce seroit beau vraiment. J'en ai tous les jours.

*Renaud le cadet.* Ah! c'est de l'argent, je parie. (*Il compte dans sa main*) Deux ou trois écus, n'est-ce pas?

*Auguste (avec fierté).* Quelque chose de mieux, & que moi seul ici, oui, moi seul, j'ai le droit de porter.

(*Renaud l'aîné & Dupré l'aîné sont à l'écart, & se parlent tout bas.*)

*Renaud le cadet.* Si j'avois ce qu'on vous a donné, je pourrois bien le porter comme un autre peut-être!

*Auguste (le regardant d'un air de mépris).* Pauvre petit!

(*Aux deux aînés.*)

Que marmottez-vous encore tous deux? Il me semble que vous devriez m'aider à me divertir.

*Dupré l'aîné.* Fournissez-nous-en l'occasion.

*Renaud l'aîné.* C'est à celui qui reçoit ses amis de s'occuper de leur amusement.

*Auguste.* Qu'entendez-vous par-là, Monsieur Renaud?

## SCENE IX.

*Renaud l'aîné, Renaud le cadet, Dupré l'aîné, Dupré le cadet, Auguste, Henriette.*

*Henriette (tenant une assiette de gâteaux).* Je vous salue, Messieurs, vous vous portez bien, à ce que je vois ?

*Renaud l'aîné.* Prêt à vous rendre mes respects, Mademoiselle. *(Il lui baise la main.)*

*Dupré l'aîné.* Nous sommes charmés de vous voir tous les jours plus jolie. *(Il lui baise aussi la main.)*

*Henriette.* Vous êtes bien honnêtes, Messieurs. *(à Auguste.)* Mon frère, maman t'envoie ceci pour régaler tes amis, en attendant que l'orgeat soit prêt. Champagne va bientôt le servir, & j'aurai le plaisir de vous le verser.

*Renaud l'aîné.* Ce fera beaucoup d'honneur pour nous, Mademoiselle.

*Auguste.* Nous n'avons pas besoin de toi ici.... A propos ; & mon nœud d'épée ?

*Henriette.* Tu trouveras l'épée & le nœud dans ta chambre. Adieu, Messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir.

*(Elle sort en leur faisant une petite révérence d'amitié.)*

*Renaud l'aîné (la suivant).* Mademoiselle, aurons-nous bientôt l'honneur de votre compagnie ?

*Henriette.* Je vais en demander la permission à maman.

## SCENE X.

*Renaud l'aîné, Renaud le cadet, Dupré l'aîné, Dupré le cadet, Auguste.*

*Auguste (s'asseyant).* Allons, prenez des sièges, & asseyez-vous.

*(Ils se regardent les uns les autres, en s'asseyant en silence. Auguste sert quelque chose aux deux petits, après s'être servi lui-même si copieusement qu'il ne reste rien pour les deux aînés.)*

Un moment : on va en apporter d'autres ; je vous en donnerai.

*Renaud l'aîné.* Nous n'attendons plus rien.

*Auguste.* A la bonne heure.

*Dupré l'aîné.* Si c'est-là une politesse de gentilhomme....

*Auguste.* C'est bien avec de petites gens comme vous qu'il faut se gêner! Je vous ai déjà dit qu'on nous serviroit autre chose. Vous en prendrez, ou vous n'en prendrez pas; m'entendez-vous?

*Renaud l'aîné.* Oui; cela est assez clair. Nous voyons aussi bien clairement avec qui nous sommes.

*Dupré l'aîné.* Allez-vous encore recommencer vos querelles? Monsieur d'Orval, Renaud, fi!

*(Auguste se lève, tous les autres se lèvent aussi.)*

*Auguste (s'avançant vers Renaud l'aîné).* Avec qui êtes-vous donc, mon petit bourgeois?

*Renaud l'aîné (d'un ton ferme).* Avec un petit noble, bien grossier & bien impudent, qui s'estime plus qu'il ne vaut, & qui ne fait pas la manière dont les gens bien élevés doivent se comporter les uns envers les autres.

*Dupré l'aîné.* Nous pensons tous comme lui.

*Auguste.* Moi, grossier, impudent? me dire cela à moi, qui suis gentilhomme?

*Renaud l'aîné.* Oui, je vous le répète, un petit noble grossier & impudent, quand vous seriez Comte, quand vous seriez Prince.

*Auguste (le frappant).* Je vais t'apprendre à qui tu as à faire.

*(Renaud l'aîné veut le saisir. Auguste s'échappe, sort, & tire la porte après lui.)*

## SCENE XI.

*Renaud l'aîné, Renaud le cadet, Dupré l'aîné, Dupré le cadet.*

*Dupré l'aîné.* Mon Dieu! Renaud, qu'as-tu fait? il va trouver son père, & lui forger mille menteries; pour qui nous prendra-t-il?

*Renaud l'aîné.* Son père est un homme d'honneur. J'irai le trouver, si Auguste n'y va pas. Il ne nous a furement pas engagés à venir, pour nous faire maltraiter par son fils.

*Dupré le cadet.* Il va nous renvoyer à nos parens, & leur porter des plaintes contre nous.

*Renaud le cadet.* Non; mon frère s'est bien conduit.  
Mon

Mon papa approuvera tout ce qu'il a fait, lorsque nous lui en ferons le récit. Il n'entend pas qu'on maltraite ses enfans.

*Renaud l'aîné.* Suivez-moi. Il faut aller tous ensemble chez M. d'Orval.

## SCENE XII,

*Renaud l'aîné, Renaud le cadet, Dupré l'aîné, Dupré le cadet, Auguste.*

(*Auguste rentre, tenant à la main son épée dans le fourreau. Les deux petits se sauvent l'un dans un coin, l'autre derrière un fauteuil. Renaud l'aîné & Dupré l'aîné l'attendent de pied ferme.*)

*Auguste (s'avançant vers Renaud l'aîné).* Attends, je vais t'apprendre, petit insolent....

*Il dégaine son épée; & au lieu d'une lame, il tire du fourreau une longue plume de dinde. Il s'arrête, confondu. Les petits poussent un grand éclat de rire, & se rapprochent.)*

*Renaud l'aîné.* Avance donc. Voyons la force de ton épée.

*Dupré l'aîné.* N'ajoute pas à sa honte. Il ne mérite que du mépris.

*Renaud le cadet.* Ah! voilà donc ce que vous aviez, vous seul, le droit de porter?

*Dupré le cadet.* Il ne fera de mal à personne avec ses armes terribles.

*Renaud l'aîné.* Je pourrais maintenant te punir de ta grossièreté; mais je rougirois de ma vengeance.

*Dupré l'aîné.* Il ne mérite plus notre société; il faut l'abandonner à lui-même.

*Renaud le cadet.* Adieu, Monsieur le Chevalier à l'épée de plume.

*Dupré le cadet.* Nous ne reviendrons plus, que vous ne soyez désarmé; car vous êtes trop redoutable. (*Ils veulent sortir.*)

*Renaud l'aîné (les arrêtant).* Restons ici, ou plutôt allons rendre compte à son père de notre conduite. Autrement toutes les apparences seroient contre nous.

*Dupré l'aîné.* Tu as raison. Que pourroit-il penser, si nous sortions de sa maison sans prendre congé de lui?

## SCENE XIII.

*M. d'Orval, Auguste, Renaud l'aîné, Renaud le cadet, Dupré l'aîné, Dupré le cadet.*

*(Ils prennent tous un maintien respectueux à l'aspect de M. d'Orval. Auguste s'écarte, & pleure de rage.)*

*M. d'Orval (à Auguste, en jetant sur lui un regard d'indignation).* Qu'est-ce donc que j'entends, Monsieur ?

*(Les sanglots empêchent Auguste de répondre.)*

*Renaud l'aîné.* Pardonnez, Monsieur, le désordre dans lequel nous paroissions à vos yeux. Ce n'est pas nous qui l'avons causé. Dès le premier instant de notre arrivée, Monsieur votre fils nous a si mal reçus...

*M. d'Orval.* Rassurez-vous, mon cher ami ; je suis instruit de tout. J'étois dans la chambre voisine ; & j'ai entendu dès le commencement les indignes propos de mon fils. Il est d'autant plus coupable, qu'il venoit de me faire les plus belles promesses. Il y a long-temps que je soupçonnois son impudence ; mais je voulois voir par moi-même à quel excès il pouvoit la porter. De crainte qu'il n'arrivât quelque malheur, j'ai mis à son épée, comme vous voyez, une lame qui ne fera jamais couler de sang.

*(Les enfans poussent un éclat de rire.)*

*Renaud l'aîné.* Pardonnez-moi, Monsieur, la liberté que j'ai prise de lui dire un peu crument ses vérités.

*M. d'Orval.* Je vous en dois plutôt des remerciemens. Vous êtes un brave jeune homme ; & vous méritez mieux que lui de porter cette marque d'honneur. Pour gage de mon estime & de ma reconnoissance, acceptez cette épée ; mais je veux d'abord y remettre une lame plus digne de vous.

*Renaud l'aîné.* Je suis confus de vos bontés, Monsieur ; mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pourroit n'être pas agréable aujourd'hui à Monsieur votre fils.

*M. d'Orval.* Non, non, restez, mes chers enfans. La présence de mon fils ne troublera point vos plaisirs. Vous pouvez vous divertir ensemble ; & ma fille aura soin de pourvoir à tout ce qui pourra vous amuser. Venez avec moi dans un autre appartement. Pour vous, Monsieur *(en s'adressant*

*dressant à auguste*), ne vous avisez pas de sortir d'ici ; vous pouvez y célébrer tout seul votre fête. Vous n'aurez jamais d'épée, que vous ne l'ayez bien méritée, quand il vous faudroit vieillir sans la porter.

---

## PHILIPPINE ET MAXIMIN.

**M**ADAME de Cerni, jeune veuve, avoit deux enfans nommés Philippine & Maximin, l'un & l'autre également dignes de sa tendresse, quoiqu'elle fût partagée entre eux avec bien de l'inégalité. Philippine, tout enfant qu'elle étoit, sentoit la prédilection de sa maman pour son frère : elle en étoit affligée ; mais elle cachoit, dans le fond de son cœur, le chagrin que lui causoit cette préférence. Sa figure, sans être d'une laideur repoussante, ne répondoit point à la beauté de son ame : son frère étoit beau comme on nous peint l'Amour. Toutes les douceurs & toutes les caresses de Madame de Cerni étoient pour lui seul ; & les domestiques, pour faire leur cour à leur maîtresse, ne s'occupaient qu'à le flatter dans toutes ses fantaisies. Philippine, au contraire, rebutée par sa maman, n'en étoit que plus maltraitée par tous les gens de la maison. Loin de prévenir ses goûts, on négligeoit jusqu'à ses besoins. Elle versoit des torrens de larmes, lorsqu'elle se voyoit seule & abandonnée ; mais jamais elle ne laissoit échapper devant les autres la plainte la plus légère, ou le moindre signe de mécontentement. C'étoit en vain que, par une application constante à ses devoirs, par sa douceur & par ses prévenances, elle cherchoit à compenser, auprès de sa mère, ce qui lui manquoit en beauté ; les qualités de son ame échappoient à des yeux accoutumés à ne s'occuper que des avantages extérieurs. Madame de Cerni, peu touchée des témoignages de tendresse que lui donnoit Philippine, sur-tout depuis la mort de son père, sembloit ne la regarder qu'avec une espèce de repugnance. Elle la grondoit sans cesse, & exigeoit d'elle des perfections qu'on n'auroit pas même osé attendre d'une raison plus avancée.

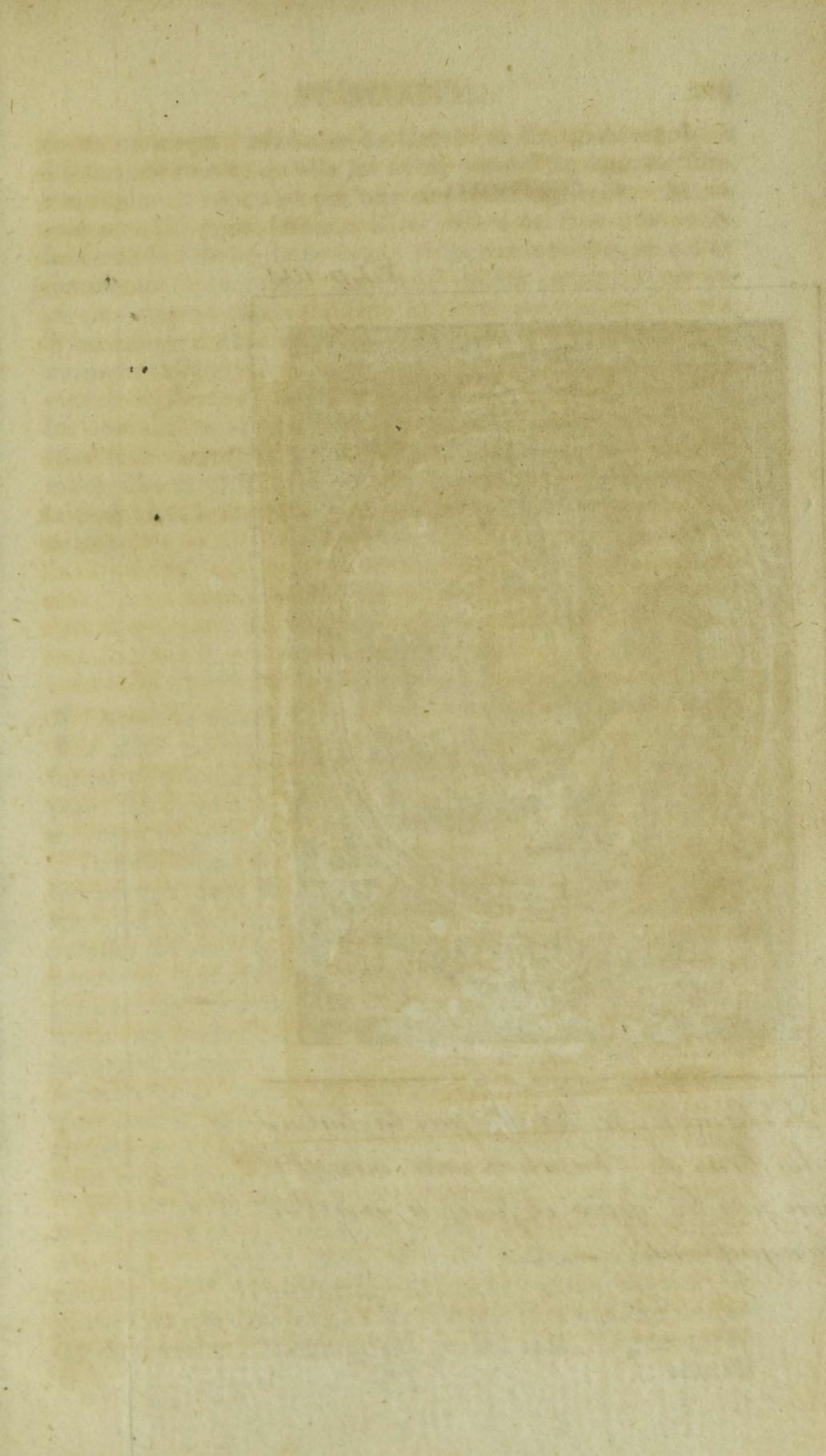
Cette mère injuste tomba malade. Maximin se montra bien sensible à ses souffrances : mais Philippine, qui, dans

les regards éteints & les traits abattus de sa maman, croyoit voir un adoucissement de sa rigueur accoutumée, surpassa de beaucoup son frère pour les soins & pour la vigilance. Attentive aux moindres besoins de sa mère, elle mettoit toute sa pénétration à les découvrir, pour lui épargner même la peine de les faire connoître. Aussi long-temps que sa maladie eut quelque apparence de danger, elle ne quitta point son chevet. Les prières, les ordres même ne purent l'engager à prendre un moment de repos.

Enfin, Madame de Cerni se rétablit. Son heureuse convalescence dissipa les alarmes de Philippine ; mais ses chagrins recommencèrent, lorsqu'elle vit sa maman reprendre envers elle sa sévérité.

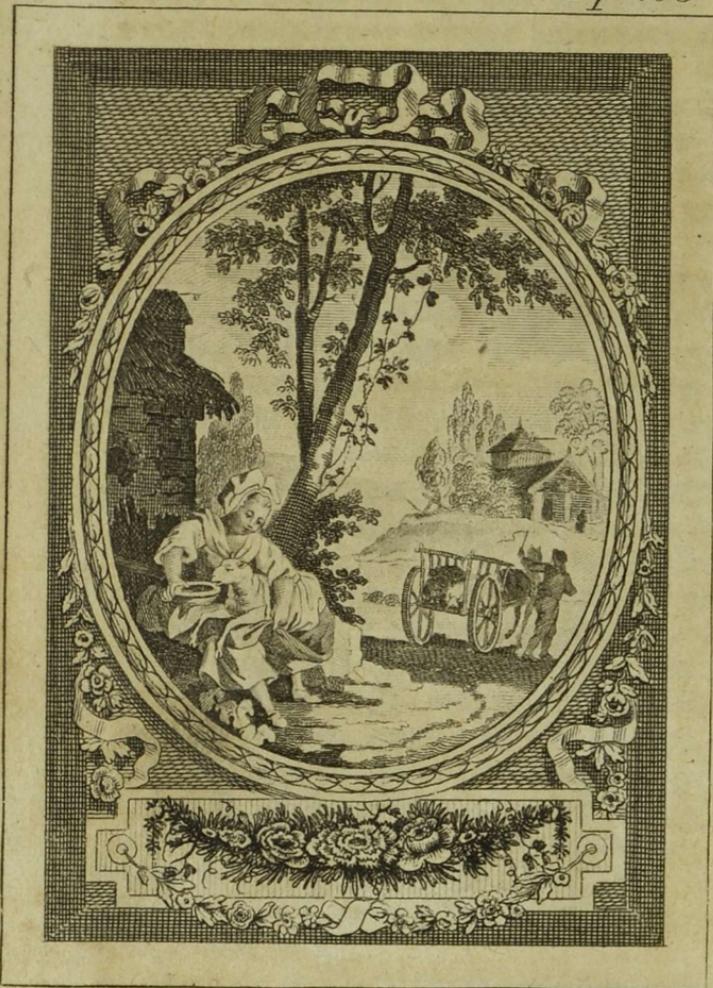
Un jour que Madame de Cerni s'entretenoit avec ses deux enfans des maux qu'elle avoit soufferts dans sa maladie, & les remercioit des soins tendres & empressés qu'elle avoit reçus de leur amour : Mes chers enfans, ajouta-t-elle, vous pouvez l'un & l'autre me demander ce qui vous fera le plus de plaisir. Je m'engage à vous l'accorder, si vos desirs ne sont pas au-dessus de ma richesse. Que désires-tu, Maximin ? demanda-t-elle d'abord à son fils. Une montre & une épée, maman, répondit-il.—Tu les auras demain à ton lever. Et toi, Philippine ? Moi, maman ? moi ? répondit-elle toute tremblante ; je n'ai rien à désirer si vous m'aimez.— Ce n'est pas me répondre. Je veux aussi vous récompenser, Mademoiselle. Que désirez-vous ? Parlez. Quoique Philippine fût accoutumée à ce ton sévère, elle en fut encore plus abattue dans cette circonstance, qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle se jeta aux pieds de sa mère, la regarda avec des yeux tout mouillés de larmes ; & cachant tout à coup son visage dans ses mains, elle balbutia ces mots : Donnez-moi seulement deux baisers, de ceux que vous donnez à mon frère.

Madame de Cerni attendrie jusqu'au fond de son cœur, y sentit naître pour sa fille des sentimens qu'elle avoit jusqu'alors étouffés. Elle la prit dans ses bras, la serra avec transport contre son sein, & l'accabla de baisers. Philippine, qui recevoit, pour la première fois, les caresses de sa mère, se livra à toutes les effusions de sa joie & de son amour. Elle baisoit ses yeux, ses joues, ses cheveux, ses mains, ses habits. Maximin, qui ne pouvoit s'empêcher d'aimer sa sœur, confondit ses embrassemens avec les siens. Ils goûtèrent tous ensemble un bonheur qui ne fut pas borné à la durée  
de



l' Agneau.

V.I.p. 105.



*L'Agneau, réchauffé par la chaleur  
des bras de Franchonnette, ouvrit  
un peu les yeux et poussa un Bèé  
languissant.*

de ce moment. Madame de Cerni rendit, avec excès, à Philippine tout ce qu'elle lui avoit dérobé de son affection. Philippine y répondit par une nouvelle tendresse. Maximin n'en fut point jaloux ; il fut même se faire une jouissance de la félicité de la sœur. Il reçut bientôt le prix d'un sentiment si généreux. La bonté de son naturel avoit été un peu altérée par la foiblesse & l'aveuglement de sa mère. Il lui échappa dans sa jeunesse, bien des étourderies qui lui auroient aliéné son cœur : mais Philippine trouvoit le moyen de l'excuser auprès d'elle. Les sages conseils qu'elle lui donnoit, achevèrent de le ramener ; & ils éprouvèrent tous les trois, qu'il n'y a point de bonheur dans une famille, sans la plus intime union entre les frères & les sœurs, la plus vive & la plus égale tendresse entre les pères & les enfans.

---

## L' AGNEAU.

**L**A petite Fanchonnette, fille d'un pauvre payfan, étoit assise un matin au bord d'une grande route, tenant sur ses genoux une écuelle de lait, dans lequel elle trempoit, pour son déjeuner, des mouillettes coupées dans un gros morceau de pain noir.

Dans le même temps, il passoit sur le chemin un voiturier qui portoit dans sa charrette une vingtaine d'agneaux vivans, qu'il alloit vendre au marché. Ces pauvres animaux, entassés les uns sur les autres, les pieds garrottés & la tête pendante, remplissoient l'air de bêlemens plaintifs, qui perçoient le cœur de Fanchonnette, mais auxquels le voiturier ne prêtoit qu'une oreille impitoyable. Lorsqu'il fut arrivé devant la petite paysanne, il jeta à ses pieds un Agneau qu'il portoit en travers sur son épaule. Tiens, mon enfant, dit-il, voilà une maudite bête qui vient de mourir, & de m'appauvrir d'un écu. Prends-la, si tu veux, pour en faire une fricassée.

Fanchonnette interrompit son déjeuner, posa son écuelle & son pain à terre, ramassa l'Agneau, & se mit à le regarder d'un air de pitié. Mais, dit-elle aussitôt, pourquoi te plaindrois-je ? Aujourd'hui, ou demain, on t'auroit passé un grand couteau dans le cou ; au lieu que tu n'as plus à craindre de souffrir. Tandis qu'elle parloit ainsi, l'Agneau, ré-

chauffé par la chaleur de ses bras, ouvrit un peu les yeux, fit un léger mouvement, & poussa un *Béé* languissant, comme s'il crioit après sa mère.

Il seroit difficile d'exprimer la joie que ressentit la petite fille. Elle enveloppe l'Agneau dans son tablier, relève encore par-dessus son cotillon de futaine, baisse son sein sur ses genoux pour le réchauffer davantage, & lui souffle, de toute son haleine, dans les narines & sur le museau. Elle sentit la pauvre bête s'agiter peu à peu ; & son propre cœur tressailloit à chacun de ses mouvemens. Encouragée par ce premier succès, elle broie quelques miettes entre ses mains, les jette dans l'écuelle, puis les ramassant du bout des doigts, parvient, avec assez de peine, à les lui faire glisser entre les dents, qu'il tenoit étroitement serrées. L'Agneau, qui ne mouroit que de besoin, se sentit un peu fortifié par cette nourriture. Il commença à étendre ses jambes, à secouer sa tête, à frétiller de sa queue, & à redresser ses oreilles. Bientôt il eut la force de se tenir sur ses pieds. Puis il alla de lui-même boire dans l'écuelle le déjeuner de Fanchonnette, qui le voyoit faire en souriant. Enfin, un quart d'heure ne s'étoit pas encore écoulé, qu'il avoit déjà fait mille cabrioles. Fanchonnette, transportée de joie, le prit entre ses bras, courut à sa cabane, & le présenta à sa mère. Bébé, c'est ainsi qu'elle l'appeloit, devint, dès ce moment, l'objet de tous ses soins. Elle partageoit avec lui le peu de pain qu'on lui donnoit pour ses repas ; elle ne l'auroit pas troqué, lui tout seul, contre le plus grand troupeau du village. Bébé fut si reconnoissant de son amitié, qu'il ne la quittoit jamais d'un seul pas. Il venoit manger dans sa main ; il bondissoit autour d'elle ; & lorsqu'elle étoit quelquefois obligée de sortir sans lui, il pouffoit les bêlemens les plus plaintifs. Dieu, qui vouloit payer Fanchonnette de sa bonté, ne s'en tint pas à cette récompense. Bébé produisit de petits Agneaux, qui en produisirent d'autres à leur tour ; en sorte que peu d'années après, Fanchonnette eut un joli troupeau, qui nourrit, de son lait, toute la famille, & lui fournit, de sa laine, les meilleurs vêtemens.

## LE CEP DE VIGNE.

**M.** De Surgy étoit allé se promener à sa maison de campagne, avec Julien, son fils, dans l'un des premiers jours du printemps. Déjà fleurissoient la violette & la primevère ; & plusieurs arbres s'étoient déjà parés d'une verdure naissante, & de fleurs blanches & incarnates. Ils allèrent par hasard sous une treille, du pied de laquelle s'élevait un Cep de vigne rude & tortu, qui étendoit tristement & sans ordre ses bras dépouillés. Mon papa ! s'écria Julien, voyez ce vilain arbre qui me fait les cornes ! Pourquoi ne pas l'arracher & en chauffer le four de Mathurin ? Et aussitôt il se mit à le tirailler pour l'enlever de terre, mais ses racines l'y tenoient trop fortement attaché. Ne le tourmente pas, dit à son fils M. de Surgy, je veux qu'il reste sur pied ; quand il en fera temps, je te dirai mes raisons.

*Julien.* Mais, mon papa, voyez à côté ces fleurs brillantes des amandiers & des pêchers. Pourquoi ne s'est-il pas aussi bien paré, s'il veut qu'on le garde ? Il gâte & il attriste tout le jardin. Voulez-vous que j'aie à dire à Mathurin de venir l'arracher ?

*M. de Surgy.* Non, te dis-je, mon fils, je veux qu'il reste sur pied, au moins quelque temps encore.

Julien persistoit à le condamner ; son père tâcha de détourner son attention sur d'autres objets ; & le malheureux Cep de vigne fut oublié.

Les affaires de M. de Surgy l'appeloient dans une ville éloignée : il partit le lendemain, & ne revint qu'au commencement de l'automne.

Son premier soin fut d'aller visiter sa maison de campagne : il y mena encore son fils. Le soleil étoit fort chaud ; ils allèrent se mettre à l'abri sous la treille.

Ah ! mon papa, dit Julien, quelle belle verdure ! Je vous remercie d'avoir fait arracher ce vilain bois desséché, qui me faisoit tant de peine à voir ce printemps, & d'avoir mis à la place ce charmant arbrisseau pour me causer une agréable surprise. Quels fruits ravissans ! Voyez ces belles grappes ; les unes violettes, les autres toutes noires. Il n'y a pas un seul arbre dans tout le jardin qui fasse une aussi belle figure. Ils ont tous perdu leur fruit ; mais lui, voyez

comme il en est couvert ; voyez ces grandes feuilles vertes sous lesquelles se cache le raisin : je voudrois bien savoir s'il est aussi bon qu'il me paroît beau. M. de Surgy lui en donna une grappe à goûter ; c'étoit du muscat. Ses transports recommencèrent ; & combien ils furent plus vifs, lorsque son père lui apprit que c'étoit de ces graines qu'on exprimoit la liqueur délicieuse dont il goûtoit quelquefois au dessert !

Te voilà tout étonné, mon fils, lui dit M. de Surgy ; je te surprendrois bien davantage, si je te disois que c'est là cet arbre rude & tortu qui te faisoit les cornes au printemps. Je vais, si tu veux, appeler Mathurin, & lui dire de l'arracher pour en chauffer son four.

*Julien.* Oh ! gardez-vous-en bien, mon papa ; qu'il prenne tous les autres plutôt que celui-ci ; j'aime tant le muscat !

*M. de Surgy.* Tu vois donc, Julien, que j'ai bien fait de n'avoir pas suivi ton conseil. Ce qui t'est arrivé, arrive souvent dans la vie. On voit un enfant mal vêtu & d'un extérieur peu agréable ; on le méprise, on s'enorgueillit en se comparant à lui, on pousse même la cruauté jusqu'à lui tenir des discours insultans. Garde-toi, mon fils, de ces jugemens précipités. Dans ce corps peu favorisé de la nature, réside peut-être une ame élevée qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus, ou qui l'éclairera par ses lumières. C'est une tige grossière, mais qui porte les plus beaux fruits.

---

## CAROLINE.

**L**A petite Caroline, dont nous avons déjà parlé, jouoit un jour auprès de sa mère, occupée, en ce moment, à écrire quelques lettres. Le Coiffeur étant arrivé, Madame P..... lui dit de passer dans le cabinet de toilette voisin avec Caroline, & de donner un coup de ciseau à ses cheveux. Au lieu d'un coup de ciseau, le Coiffeur en donna tant & tant, que la tête de la petite fille fut entièrement dépouillée. Sa mère entra dans le moment où l'on venoit d'achever cette malheureuse opération. Ah ! ma pauvre Caroline, dit-elle, en jetant un cri, tes beaux cheveux perdus ! Maman, lui répondit naïvement Caroline,



Le Fermier.

V.I. p. 109.



*Alexandre, dit Roger, en se bouchant  
les narines, ne sens-tu pas ici une  
odeur de fumier?..... Sophie, au lieu  
d'imiter la grossièreté de ses frères,  
offre au Fermier du vin pour se  
rafraîchir.*

ne t'afflige pas. Ils ne sont pas perdus. On les a mis là dans le tiroir.

Ces vacances dernières, pendant son séjour à la campagne, on servit à dîner un poulet. Madame P.... seule avec ses enfans, après en avoir donné à sa fille aînée, en présenta un morceau à Caroline. Non, maman, répondit-elle avec un soupir, je n'en mangerai pas.—Et pourquoi donc, ma fille ? Maman, c'est que nous nous voyions tous les jours, & que nous vivions familièrement ensemble.—Mais, ta sœur en mange.—Oh ! ma sœur peut bien en manger : elle ne le connoissoit pas autant que moi.

Que ne doit-on pas espérer d'une enfant née avec un esprit si ingénu, & un cœur si tendre ! Qu'elle ressemble de plus en plus à sa mère, & tous mes vœux pour elle seront remplis.

---

## LE FERMIER.

**M**ONSIEUR Dublanc s'étoit un jour renfermé dans son cabinet pour expédier quelques affaires. Un domestique vint lui annoncer que Mathurin, son Fermier, étoit à la porte de la rue, & demandoit à lui parler. Monsieur Dublanc ordonna qu'on le fît monter dans son antichambre, & qu'on le priât d'attendre un moment, jusqu'à ce que ses lettres fussent achevées.

Roger, Alexandre & Sophie (ainsi se nommoient les enfans de M. Dublanc), étoient dans l'antichambre de leur père, lorsqu'on y introduisit Mathurin. Il leur fit, en entrant, une inclination respectueuse ; mais il étoit aisé de voir qu'il ne l'avoit pas apprise d'un maître à danser. Son compliment ne fut pas d'une tournure plus élégante. Les deux petits garçons se regardèrent l'un l'autre, & sourirent d'un air moqueur. Ils mesuroient l'honnête Fermier des pieds à la tête d'un coup d'œil méprisant, se chuchotoient à l'oreille, & faisoient des éclats de rire si outrés, que le pauvre homme rougit, & ne savoit plus quelle contenance il devoit prendre. Roger poussa même la malhonnêteté au point de tourner autour de lui, & de dire à son frère, en se bouchant les narines : Alexandre, ne sens-tu pas ici une odeur de fumier ? Il alla chercher un réchaud plein de charbons ardents, sur  
lesquels

lesquels il fit brûler du papier, & qu'il promena dans la chambre, pour dissiper, disoit-il, la mauvaise odeur. Il appela ensuite un domestique, & lui dit de balayer les ordures que Mathurin avoit répandues sur le parquet avec ses fouliers ferrés. Alexandre se tenoit les côtés de rire des impertinences de son frère.

Il n'en étoit pas ainsi de Sophie leur sœur. Au lieu d'imiter la grossièreté de ses frères, elle leur en fit des reproches, chercha à les excuser auprès du Fermier; & s'approchant de lui d'un air plein de bonté, elle lui offrit du vin pour se rafraîchir, le fit asseoir, & prit elle-même son chapeau & son bâton, qu'elle alla porter sur une table.

Sur ces entrefaites, M. Dublanc sortit de son cabinet: il s'avança, d'un air amical, vers Mathurin, lui tendit la main, lui demanda des nouvelles de sa femme & de ses enfans, & quelles affaires l'amenoient à la ville. Monsieur, je vous apporte mon quartier, lui répondit Mathurin; & il tira en même temps de sa poche un sac de cuir plein d'argent. Ne soyez pas fâché, continua-t-il, de ce que j'ai tardé quelques jours à venir. Les chemins étoient si rompus, qu'il ne m'a pas été possible de voiturier plutôt mon grain au marché.

Je ne suis point fâché contre vous, répliqua M. Dublanc: je fais que vous êtes un honnête homme, & qu'on n'a pas besoin de vous faire souvenir de vos engagemens. En même temps il fit avancer une table pour que le Fermier comptât ses espèces.

Roger ouvrit de grands yeux à la vue des écus de Mathurin; & il parut le regarder avec plus de considération.

Lorsque M. Dublanc eut vérifié les comptes du Fermier, & loué leur justesse, celui-ci tira de son panier une boîte de fruits séchés au four. Voici ce que j'ai apporté pour vos enfans, dit-il. Ne voudriez-vous pas, Monsieur, leur faire prendre quelqu'un de ces jours l'air de la campagne? Je tâcherois de les régaler de mon mieux, & de leur donner de l'amusement. J'ai de bons chevaux: je viendrois les prendre moi-même, & je les ramènerois dans ma cariole. M. Dublanc lui promit de l'aller voir, & voulut l'engager à dîner avec lui. Mathurin le remercia de sa gracieuse invitation, & s'excusa de ne pouvoir y répondre, sur ce qu'il avoit quelques emplettes à faire dans la ville, & beaucoup d'empressement à regagner sa ferme.

M. Dublanc lui fit remplir son panier de gâteaux pour  
ses

ses enfans, le remercia du cadeau qu'il avoit fait aux siens ; & après lui avoir souhaité des forces pour ses rudes travaux, & de la santé pour sa famille, il le reconduisit jusque sur l'escalier, & le laissa partir.

A peine fut-il descendu, que Sophie, en présence de ses frères, instruisit son père de la réception grossière qu'ils avoient faite à l'honnête Mathurin.

M. Dublanc marqua son mécontentement à Roger & à Alexandre, & loua en même temps Sophie de sa conduite. Je vois, dit-il, en la baissant au front, que ma Sophie sait comment on doit se comporter envers d'honnêtes gens. Comme c'étoit l'heure du déjeuner, il se fit apporter les fruits secs du Fermier, & en mangea une partie avec sa fille. Ils les trouvèrent l'un & l'autre excellens. Roger & Alexandre assistèrent au déjeuner ; mais ils ne furent point invités à goûter des fruits. Ils les dévorèrent des yeux. M. Dublanc ne fit pas semblant de s'en apercevoir. Il reprit l'éloge de Sophie, & l'exhorta à ne jamais mépriser une personne pour la simplicité de ses habits. Car, disoit-il, si nous n'en agissons poliment qu'avec ceux qui sont d'une parure brillante, nous avons l'air d'adresser nos civilités à l'habit même, plutôt qu'à la personne qui le porte. Les gens le plus grossièrement vêtus, sont quelquefois les plus honnêtes ; nous en avons un exemple dans Mathurin. Non-seulement il trouve dans son travail le moyen de se nourrir lui, sa femme & ses enfans, mais encore, depuis quatre ans qu'il est mon Fermier, il paye si exactement ses termes, que je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire à ce sujet. Oui, ma chère Sophie, si cet homme-là n'étoit pas si honnête, je ne pourrois fournir à la dépense de ton entretien & de celui de tes frères. C'est lui qui vous habille, & qui vous procure une bonne éducation ; car c'est pour vos vêtemens & pour les leçons de vos maîtres, que je réserve la somme qu'il me paye à chaque quartier.

Lorsque le déjeuner fut fini, il ordonna qu'on en ferrât les restes dans le buffet. Roger & Alexandre les suivirent d'un œil affamé ; & ils comprirent bien que ce n'étoit pas pour eux qu'on les gardoit.

Leur père acheva de les confirmer dans cette idée. Ne vous attendez pas, leur dit-il, à goûter aujourd'hui, ni un autre jour, de ces fruits. Lorsque le Fermier qui vous les apportoit, aura lieu d'être content de vous, il n'oubliera pas de vous en envoyer.

*Roger.*

*Roger.* Mais, mon papa, est-ce ma faute s'il sentoit si mauvais ?

*M. Dublanc.* Que sentoit-il donc ?

*Roger.* Une odeur insupportable de fumier.

*M. Dublanc.* D'où peut-il avoir contracté cette odeur ?

*Roger.* C'est qu'il est tous les jours à en voiturier dans les champs.

*M. Dublanc.* Que devoit-il faire pour s'en garantir ?

*Roger.* Il faudroit.... Il faudroit....

*M. Dublanc.* Il faudroit peut-être qu'il ne fumât point ses terres ?

*Roger.* Il n'y a que ce moyen.

*M. Dublanc.* Mais s'il n'engraissoit pas ses champs, comment pourroit-il y recueillir une abondante moisson ? Et s'il n'en faisoit que de mauvaises, comment viendrait-il à bout de me payer le prix de sa ferme ?

Roger vouloit répliquer ; mais son père lui lança un regard où Alexandre & lui lurent aisément son indignation.

Le dimanche suivant, de grand matin, le bon Mathurin étoit à la porte de M. Dublanc. Il lui fit demander s'il ne seroit pas bien aise de venir faire un tour à sa ferme. M. Dublanc, sensible à cette attention, ne voulut pas le mortifier par un refus. Roger & Alexandre prièrent instamment leur père de les mettre de la partie ; & ils promirent de se conduire plus honnêtement. M. Dublanc se rendit à leurs instances. Ils montèrent d'un air joyeux dans la cariole ; & comme le Fermier avoit d'excellens chevaux, & qu'il faisoit bien les conduire, ils furent arrivés chez lui, avant de s'en douter.

Qui pourroit peindre leur joie lorsque la voiture s'arrêta ! Claudine, femme de Mathurin, se présenta, d'un air riant, à la portière, l'ouvrit en saluant ses hôtes, prit les enfans dans ses bras pour les poser à terre, les embrassa, & les conduisit dans la cour. Tous ses propres enfans y étoient en habits des grandes fêtes. Soyez les bienvenus, dirent-ils aux jeunes Messieurs, en les saluant avec respect. M. Dublanc auroit bien voulu causer un moment avec eux, & les caresser ; mais la Fermière le pressa d'entrer, de peur de laisser refroidir le café.

Il étoit déjà servi sur une table couverte d'un linge éblouissant de blancheur. La cafetière n'étoit ni d'argent, ni de porcelaine ; elle étoit, ainsi que les tasses, d'une faïence grossière, mais fort propre. Roger & Alexandre se regardèrent

dèrent en dessous ; & ils auroient éclaté de rire, s'ils n'avoient craint de fâcher leur père. Claudine avoit cependant remarqué à leur mine sournoise ce qu'ils pensoient. Elle s'excusa, & leur dit qu'ils auroient sans doute été mieux servis chez eux ; mais qu'il falloit se contenter de ce qui étoit offert de bon cœur chez de pauvres gens.

Avec le café on servit des galettes d'un goût si exquis, qu'on vit bien que la Fermière avoit mis tout son art à les pétrir, & à les cuire.

Après le déjeuner, Mathurin engagea M. Dublanc à donner un coup d'œil à son verger & à ses terres. M. Dublanc y consentit. Claudine se donna toutes les peines possibles pour rendre cette promenade agréable aux enfans. Elle leur montra tous ses troupeaux qui couvroient les prairies, & leur donna à caresser les plus jolis agneaux. Elle les conduisit ensuite à son colombier. Tout y étoit propre & vivant. Il y avoit sur le sol deux jeunes colombes qui venoient de quitter leur nid ; mais qui n'osoient pas encore se confier à leurs ailes naissantes. On voyoit des mères qui couvoient leurs œufs dans des paniers, d'autres qui s'occupoient à donner la nourriture aux petits qui venoient d'éclore. Ils allèrent du colombier aux ruches. Claudine eut soin qu'ils n'en approchassent pas de trop près. Elle les mit cependant à portée de pouvoir remarquer le travail des abeilles.

Comme la plupart de ces objets étoient nouveaux pour les enfans, ils en parurent très-satisfaits. Ils alloient même les passer une seconde fois en revue, si Thomas, le plus jeune des fils de Mathurin, ne fût venu les avertir que le dîner les attendoit.

Ils furent servis en vaisselle de terre, & en couverts d'étain & d'acier. Roger & Alexandre étoient encore si pleins du plaisir de leur matinée, qu'ils eurent honte de se livrer à leur humeur railleuse. Ils trouvèrent tout d'un goût exquis. Il est vrai que Claudine s'étoit surpassée pour les bien traiter.

Au dessert, M. Dublanc aperçut deux violons suspendus à la muraille. Qui joue ici de ces instrumens, demanda-t-il ? Mon fils aîné & moi, répondit le Fermier ; & sans en dire davantage, il fit signe à Lubin de décrocher les violons. Ils jouèrent tour à tour des airs champêtres si tendres & si gais, que M. Dublanc leur en exprima sa satisfaction de la manière la plus flatteuse.

Comme ils alloient remettre les instrumens à leur place :

Or

Or ça, Roger, & toi Alexandre, lui dit M. Dublanc, c'est à présent votre tour. Jouez-nous quelques-uns de vos plus jolis airs. En disant ces mots, il leur mit les violons entre les mains : mais ils ne favoient pas même comment tenir leur archet ; & il s'éleva une risée générale à leur confusion.

M. Dublanc pria le Fermier de mettre les chevaux pour les ramener à la ville. Mathurin lui fit les plus vives instances pour l'engager à passer la nuit chez lui : mais enfin il fut obligé de se rendre aux représentations de M. Dublanc.

Eh bien, Roger, dit M. Dublanc à son fils en s'en retournant, comment te trouves-tu de ton petit voyage ?

Roger. Fort bien, mon papa. Ces bonnes gens ont fait de leur mieux pour nous procurer bien du plaisir.

M. Dublanc. Je suis enchanté de te voir satisfait. Mais si Mathurin ne s'étoit pas empressé de te faire les honneurs de sa maison, s'il ne t'avoit pas présenté le moindre rafraîchissement, aurois-tu été aussi content que tu le parois ?

Roger. Non certes.

M. Dublanc. Qu'aurois-tu pensé de lui ?

Roger. Que c'eût été un paysan grossier.

M. Dublanc. Roger ! Roger ! Cet honnête homme est venu chez nous ; & loin de lui offrir aucun rafraîchissement, tu t'es moqué de lui. Qui fait donc le mieux vivre, de toi ou du Fermier ?

Roger (*en rougissant*). Mais c'est son devoir de nous bien accueillir. Il tire du profit de nos terres.

M. Dublanc. Qu'appelles-tu du profit ?

Roger. C'est qu'il trouve son compte à recueillir les moissons de nos champs, & le foin de nos prairies.

M. Dublanc. Tu as raison. Un laboureur a besoin de tout cela. Mais que fait-il du grain ?

Roger. Il s'en nourrit lui, sa femme & ses enfans.

M. Dublanc. Et du foin ?

Roger. Il le donne à manger à ses chevaux.

M. Dublanc. Et que fait-il de ses chevaux ?

Roger. Il les emploie à labourer les terres.

M. Dublanc. Ainsi, tu vois qu'une partie de ce qu'il tire de la terre, y retourne. Mais crois-tu qu'il consomme tout le reste avec sa famille & ses chevaux ?

Roger. Les vaches en prennent aussi leur part.

*Alexandre.*

*Alexandre.* Et ses moutons aussi, ses pigeons & ses poules.

*M. Dublanc.* Cela est vrai. Mais ses récoltes entières se consomment-elles dans sa maison ?

*Roger.* Non. Je me souviens de lui avoir entendu dire qu'il en portoit une partie au marché pour en avoir de l'argent.

*M. Dublanc.* Et cet argent, qu'en fait-il ?

*Roger.* Je vis la semaine dernière qu'il vous en apportoit son sac de cuir tout plein.

*M. Dublanc.* Tu vois maintenant qui tire le plus grand profit de mes terres, du Fermier ou de moi ? Il est vrai qu'il nourrit ses chevaux du foin de mes prairies ; mais aussi ses chevaux servent à labourer les champs, qui, sans ces labours, seroient épuisés par les mauvaises herbes. Il nourrit aussi de mon foin ses moutons & ses vaches ; mais le fumier qu'il en retire, est porté dans les guérets, & sert à les rendre fertiles. Sa femme & ses enfans se nourrissent du grain de mes moissons ; mais aussi ils passent tout l'été à sarcler les blés, ensuite à les scier, & puis à les battre ; & ces travaux tournent encore à mon profit. Le superflu de ses récoltes, il le porte au marché pour le vendre ; mais c'est pour me donner l'argent qu'il reçoit. Supposé qu'il en reste quelque partie pour lui, n'est-il pas juste qu'il trouve une récompense de ses travaux ? Encore un coup, dis-moi qui de nous deux tire le plus grand profit de mes terres ?

*Roger.* Je vois bien à présent que c'est vous.

*M. Dublanc.* Et sans ce Fermier, aurois-je ce profit ?

*Roger.* Oh ! il y a tant de Fermiers dans le monde !

*M. Dublanc.* Tu as raison ; mais il n'y en a point de plus honnête que celui-ci. J'avois autrefois affermé cette métairie à un autre. Il épuisoit les terres, abattoit les arbres, & laissoit dépérir les bâtimens. Lorsque le terme des quartiers arrivoit, il n'avoit jamais d'argent à me donner ; & quand je voulus m'en plaindre, il me fit voir que dans tout ce qu'il possédoit, il n'avoit pas de quoi s'acquitter envers moi.

*Roger.* Ah ! le coquin !

*M. Dublanc.* Si celui-ci l'étoit de même, aurois-je un grand profit de mes biens ?

*Roger.* Vraiment non.

*M. Dublanc.* A qui ai-je donc obligation de ce que j'en retire ?

*Roger.*

*Roger.* Je vois que vous le devez à cet honnête Fermier.

*M. Dublanc.* N'est-il donc pas de notre devoir de bien accueillir un homme qui nous rend de si grands services ?

*Roger.* Ah ! mon papa, vous me faites bien sentir le tort que j'ai eu.

Pendant quelques minutes, il régna entre eux un profond silence. M. Dublanc reprit ainsi l'entretien.

*Roger,* pourquoi n'as-tu pas joué du violon ?

*Roger.* Vous savez, mon papa, que je n'ai jamais appris.

*M. Dublanc.* Le fils de Mathurin fait donc quelque chose que tu ne fais pas ?

*Roger.* Cela est vrai ; mais aussi, entend-il, comme moi, le Latin ?

*M. Dublanc.* Et toi, fais-tu labourer ? fais-tu conduire un attelage ? fais-tu comment on sème le froment, l'orge, l'avoine, & tous les autres grains ? comment on les cultive ? Saurois-tu seulement tailler un pied de vigne, & gouverner un arbre, pour avoir de beaux fruits ?

*Roger.* Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, je ne suis pas Fermier.

*M. Dublanc.* Mais si tous les habitans de la terre ne savoient autre chose que du Latin, comment iroit le monde ?

*Roger.* Fort mal. Où trouverions-nous du pain & des légumes ?

*M. Dublanc.* Et le monde pourroit-il se soutenir, quand bien même personne ne sauroit du Latin ?

*Roger.* Je pense qu'oui.

*M. Dublanc.* Souviens-toi donc toute ta vie de ce que tu viens de voir & d'entendre. Ce Fermier si grossièrement vêtu, qui t'a fait un salut & un compliment si mal tournés, cet homme-là est plus poli que toi, fait beaucoup plus de choses, & des choses bien plus utiles. Ainsi, tu vois combien il est injuste de mépriser quelqu'un pour la simplicité de ses habits, ou le peu de grâces de ses manières.



Les Pères  
réconciliés par leurs Enfants.

V. J. p. 117.



*Book 1.*  
Les Enfants bien nés peuvent  
donner d'utiles leçons à leurs  
Parens.

## LES PÈRES.

RÉCONCILIÉS PAR LEURS ENFANS.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE CLERMONT.

CONSTANTIN, son fils.

ADÉLAÏDE, sa fille.

THOMAS, fils du Médecin du village.

GENEVIÈVE, sa sœur.

*La Scène est dans un jardin, sous les fenêtres du château de M. de Clermont. On voit sur le côté un berceau de treillage, & dans l'enfoncement, un bosquet.*

### SCENE I.

*M. de Clermont, Adélaïde, Constantin.*

*Adélaïde.*

**M**AIS, mon papa....

*M. de Clermont.* Je vous le répète. Qu'aucun de vous deux ne s'avise, sous peine d'encourir ma disgrâce, d'entretenir désormais la moindre liaison avec les enfans du Médecin.

*Adélaïde.* Qui vous a donc mis si fort en colère contre Monsieur Genest ?

*M. de Clermont.* Suis-je obligé de t'en rendre compte ?

*Constantin.* Non certainement. Il ne nous convient pas de vous interroger. (*A Adélaïde*) Lorsque mon papa donne ses ordres, c'est à nous d'obéir sans réplique.

*M. de Clermont.* C'est comme je l'entends. Monsieur Genest est un homme contrariant & opiniâtre. L'ingrat ! me refuser cela à moi qui suis son Seigneur, à moi de qui il tient son état & sa fortune !

*Constantin.* Cela est indigne, mon papa : & je ne fais pourquoi nous avons été liés si long-temps avec des enfans de  
cette

cette espèce. S'il y avoit eu le plus petit Gentilhomme dans notre voisinage, je n'aurois jamais adressé une parole à Thomas.

*Adélaïde.* O mon papa! pouvez-vous entendre parler ainsi mon frère? Thomas & Geneviève sont de si braves enfans! nous serions bien heureux de les valoir.

*M. de Clermont.* Que m'importe qu'ils soient bons ou méchans? Encore une fois, je vous défends d'avoir un mot d'entretien avec eux, ou je vous tiens renfermés au château.

*Constantin.* Que Thomas s'avise de venir seulement roder autour du jardin! je vous le...

*M. de Clermont.* Que veux-tu dire? Je n'entends pas qu'on les maltraite, ou qu'on leur fasse la plus légère insulte.

*Constantin (embarrassé).* Ce n'est pas ce que j'entends non plus. Je veux dire que je ne les laisserai pas approcher de cent pas. Oh, je ferai ma ronde.

*Adélaïde.* Vous aviez tant d'amitié pour Monsieur Genest! vous le regardiez comme un si honnête homme! comme un homme si raisonnable & si savant! Vous vous souvenez bien que c'est lui qui apprenoit le Latin à mon frère, & qui me donnoit, à moi, des leçons d'orthographe, avant que nous eussions un Précepteur?

*M. de Clermont.* Tout cela peut être: mais je te défends d'ajouter un mot. Je ne veux plus avoir rien de commun avec lui, comme vous n'aurez plus rien de commun avec ses enfans....Eh bien? je crois que tu pleures? Séchez ces pleurs, Mademoiselle. Avez-vous donc si peu de respect pour les volontés de votre père, qu'il vous en coûte des larmes pour lui obéir?

*Adélaïde.* Non, mon papa, Pardonnez-moi ces derniers sentimens d'amitié qui parlent encore pour eux dans mon cœur. Je ne ferai pas moins obéissante que mon frère.

*Constantin.* Nous verrons qui sera plus soumis.

*Adélaïde.* Vous n'exigez pas au moins que je les haïsse. Il ne dépendroit plus de moi de vous obéir.

*M. de Clermont.* Ni les haïr, ni les maltraiter: rompre seulement toute liaison avec eux, voilà ce que je vous ordonne.

*Adélaïde.* Je m'y soumettrai pour vous plaire. Mais j'ai une grâce à vous demander.

*M. de Clermont.* Quelle est-elle?

*Adélaïde.* C'est de leur parler encore une fois pour les instruire de vos ordres.

*Constantin.* A quoi bon ? tout est rompu.

*M. de Clermont.* Je trouve ta demande raisonnable, & je te l'accorde. Tu peux leur dire en même temps que leur père ait à me payer sous trois jours, ou qu'il aura sujet de s'en repentir.

*Adélaïde.* O, mon papa, que dites-vous ? Est-ce que Monsieur Geneff vous doit quelque chose ?

*M. de Clermont.* Penses-tu que je lui demanderois ce qu'il ne me devoit pas ? Mais cela ne te regarde point. Songe seulement à m'obéir. (*Il sort.*)

## SCENE II.

*Adélaïde, Constantin.*

*Adélaïde.* Comment, mon frère, e-st-ce là ton amitié pour Thomas & pour Geneviève ?

*Constantin.* Comment, ma sœur, est-ce là ta soumission à notre papa ?

*Adélaïde.* Parle-moi de la tienne ! C'est de l'hypocrisie, & rien de plus. Tu ne le flattes que pour lui esfroquer de l'argent. Tu n'aimes rien au monde que toi.

*Constantin.* Parce que je ne me fais pas un plaisir de le contrarier sans cesse ? Voudrois-tu que j'allasse courir après ces enfans, lorsqu'il me l'a défendu ?

*Adélaïde.* Tu ne méritois guère leur amitié, s'il ne t'en coûte pas davantage pour y renoncer. Mais lorsque tu n'as plus rien à attendre de quelqu'un, tes sentimens sont bientôt évanouis.

*Constantin.* Comme si j'avois eu jamais quelque chose à attendre d'enfans de cette espèce !

*Adélaïde.* Qu'est-ce donc que cet étui de nacre que tu te fis donner, il n'y a pas encore huit jours, par Geneviève ? & ces tablettes que tu fus tirer si adroitement avant-hier de Thomas ? Tu as fait mille fois des bassesses auprès d'eux pour un bouquet, ou pour une orange ; & aujourd'hui...

*Constantin.* Aujourd'hui il faut que j'obéisse. Vraiment la belle société à regretter que celle des enfans de Monsieur le Médecin !

*Adélaïde.* Oüï, & je te verrai peut-être ce soir au milieu des plus sales polissons du village !

*Constantin.*

*Constantin.* Je ne perdrai pas beaucoup au change.

*Adélaïde.* Et eux encore moins.

*Constantin.* A la bonne heure. Mais voici Monsieur Thomas. Conseille-lui, en tendre amie, de ne pas m'approcher de trop près.

*Adélaïde.* Tu peux t'en aller, si sa vue te déplaît.

*Constantin.* Sa vue me déplaît, & je reste.

## SCENE III.

*Adélaïde, Constantin, Thomas (qui porte une petite cabane de bois peinte en bleu).*

*Thomas (à Adélaïde).* Ah, que je suis aise de vous trouver !

*Constantin.* Mon cher Thomas, que portes-tu là dans cette petite cabane ?

*Thomas.* C'est un présent que m'a fait le garde-chasse de M. de Boismiran.

*Constantin.* Et tu viens me le donner, mon cher ami ?

*Adélaïde (à part).* L'hypocrite !

*Thomas.* C'est pour Mamselle Adélaïde.

*Adélaïde.* Pour moi ? non, non, mon ami. Puisque c'est un présent qu'on t'a fait, je ne veux pas t'en priver.... Mais qu'est-ce donc, je te prie ?

*Constantin (d'un ton impérieux).* Allons, je veux voir ce que c'est.

*(Il veut arracher la cabane des mains de Thomas ; mais Thomas la retient avec force.)*

Quelque vilain oiseau sans doute ?

*Thomas.* Un vilain oiseau ? Oh pour cela non. Devinez, *Mamselle.* Mais je ne veux pas vous laisser en peine. C'est un écureuil. O la drôle de petite bête ! Il cherche toujours à se fourrer dans vos poches : puis il vient manger dans votre main, & il court après vous comme un petit barbet *(Il le tire de la cabane, & présente sa chaîne à Adélaïde).* Ne le lâchez pas au moins. Il faut d'abord qu'il s'apprivoise avec vous ; autrement il iroit faire un tour dans la forêt.

*Constantin (avec un regard d'envie).* Le joli cadeau qu'un écureuil ! cela sent comme une fouine.

*Adélaïde.* O le charmant petit animal ! comme il a un air d'esprit !

*Thomas.* J'aurois voulu, Monsieur Constantin, en avoir un autre à vous offrir ; mais je vous apporterai le premier qu'on me donnera. Lorsqu'il sera un peu familiarisé avec vous, *Mamselle*, il fera des espiègleries à vous faire mourir de rire. C'est pis qu'un finge.

*Adélaïde.* C'est pour cela, mon cher Thomas, que je ne veux pas t'en priver. (à l'écureuil.) Allons, ma petite bête, rentre dans ta maison. Il faut que tu le remportes, mon ami.

*Constantin.* Oui, entends-tu ! il faut le remporter.

*Thomas.* Comment ? il n'est plus à moi. Vous voudriez donc me faire de la peine, *Mamselle* Adélaïde ? Oh ! non, furement, vous ne le voudriez pas.

(Il court sous le berceau qui est à côté.)

Là. Je vais le mettre ici sur le banc.

*Constantin* (à Adélaïde). Avise-toi de le prendre, pour voir. Mon papa te le fera payer cher.

*Adélaïde.* J'aurois presque envie de le prendre à cause de ta menace. Mon papa ne m'a pas défendu de recevoir des écureuils. Je suis fâchée pour le pauvre Thomas de n'avoir à lui donner en récompense qu'un triste adieu.

*Constantin.* Eh bien, laisse-moi faire, je vais le congédier lui & son écureuil.

*Adélaïde.* Non, non, ne te charge pas de ce soin. (à Thomas qui revient.) Encore une fois, mon ami, je ne puis recevoir ton présent. La nouvelle que j'ai à t'annoncer est si fâcheuse, que je ne saurois....

*Constantin.* Oûï, oûï, Monsieur Thomas, qu'il vous arrive de vous présenter devant notre jardin, ou de regarder seulement les murs du château !

*Thomas.* Est-ce que vous auriez le cœur de me chasser, Monsieur ? je vous croyois plus d'amitié pour moi.

*Constantin.* Notre amitié est rompue, afin que vous le sachiez ; & ne nous avisez pas...

*Adélaïde.* Je te prie d'excuser sa grossièreté, mon ami. Tu ne fais peut-être pas que ton père a eu une querelle avec le nôtre ?

*Thomas.* Pardonnez-moi, je le fais ; & cela m'a donné assez de chagrin. Je ne croyois pas cependant que la chose allât jusqu'à rompre notre amitié. Et je l'aurois encore moins attendu de la part de Monsieur Constantin.

*Constantin.* Ma sœur, veux-tu bien me le renvoyer à l'instant ? ou je vais avertir mon papa.

*Thomas.* Si vous devez avoir de la peine par rapport à moi, *Mamselle Adélaïde*....

*Adélaïde.* Rassure-toi, mon ami, tu peux rester encore. Mon papa ne le trouvera pas mauvais.

*Constantin.* C'est ce que nous allons voir. Je vais lui commencer ta justification.

*(Il sort, mais il revient un moment après, & se glisse dans le berceau sans être aperçu.)*

## SCENE IV.

*Adélaïde, Thomas.*

*Thomas.* Au nom de Dieu, *Mamselle Adélaïde*, dites-moi donc ce que j'ai fait à Monsieur votre frère.

*Adélaïde.* D'abord, c'est qu'il est un peu jaloux de l'écureuil que tu m'as donné. Et puis il croit faire sa cour à mon papa, en paroissant entrer dans sa querelle contre le tien : car mon papa est bien en colère ; & je ne fais pas pourquoi.

*Thomas.* Je ne le fais pas non plus. J'ai seulement entendu mon père qui disoit en se promenant seul à grands pas : Je ne peux croire cela de Monsieur de Clermont. Il est allé trouver ma mère ; & comme ma sœur étoit auprès d'elle en ce moment, elle saura de quoi il s'agit.

*Adélaïde.* En attendant, mon papa nous a défendu de vous voir & de vous parler.

*Thomas.* Quoi ! je ne vous verrois plus ! je ne pourrois plus vous parler ! Eh comment ferois-je pour me passer de vous ? Comment fera ma pauvre sœur qui vous aime tant ? Hélas ! mon Dieu, qu'avons-nous donc fait ?

*Adélaïde.* Console-toi, mon enfant, nous serons toujours aussi bons amis. Et s'il nous est défendu de nous voir, qui nous empêche de penser l'un à l'autre ? Moi, par exemple, en caressant ton écureuil, je songerai à toi. Je ne l'appellerai que de ton nom. Oh comme je vais l'aimer !

*Thomas.* Que vous me faites de plaisir de me dire cela ! Je ne fais plus si je dois avoir encore du chagrin : mais voici ma sœur ; elle est bien triste.

## SCENE V.

*Adélaïde, Thomas, Geneviève.*

*Adélaïde (courant au-devant de Geneviève, & l'embrassant).*

Ma chère Geneviève!

*Geneviève.* Ma bonne Mamselle Adélaïde!

*(On voit dans l'éloignement M. de Clermont, que Constantin conduit secrètement derrière le berceau).*

*Thomas (à Geneviève).* Ah! tu vas apprendre une bien fâcheuse nouvelle.

*Geneviève.* Je n'en ai pas de meilleures à vous donner. Mon père & ma mère sont dans un chagrin....

*Thomas.* Ne vous l'avois-je pas dit? Eh que s'est-il passé?

*Geneviève.* Monsieur votre père peut bien être mécontent du nôtre; mais furement sa demande est un peu injuste....

*Adélaïde.* Injuste? cela ne peut pas être. Ah si elle l'étoit, je pourrois encore espérer de le faire revenir. Dis-moi toujours ce que c'est.

*Geneviève.* Vous savez bien ce joli bosquet qui est derrière votre jardin?

*Adélaïde.* Oh oui. Où nous allions entendre chanter le rossignol dans les soirées du printemps. Le charmant petit bocage!

*Geneviève.* Vous savez aussi que ce bosquet a été donné à mon père par le vieux Monsieur Drouillet, en récompense des services qu'il lui avoit rendus pendant sa vie?

*Adélaïde.* Eh bien?

*Geneviève.* Eh bien, Monsieur de Clermont veut l'avoir.

*Adélaïde.* Mon papa?

*Thomas.* Notre joli bosquet?

*Geneviève.* Mon père lui a répondu qu'il auroit beaucoup de plaisir de le satisfaire, qu'il n'oublieroit jamais combien lui & sa famille lui avoient d'obligations, mais que son bienfaiteur lui avoit recommandé, au lit de la mort, de ne jamais se défaire de ce bosquet, pour qu'il lui rappelât sans cesse son bon souvenir.

*Adélaïde.* Avec tout le respect que je dois à mon papa, je ne puis disconvenir qu'il a tort en cette occasion. Mais

cependant il ne voudroit pas l'avoir pour rien. Ce n'est pas là sa manière de penser.

*Geneviève.* Eh mon Dieu non ! il veut le payer à mon père, & le payer même peut-être plus qu'il ne vaut.

*Thomas.* Eh qu'en veut-il donc faire ? n'est-il pas à lui comme à nous ?

*Geneviève.* Il veut jeter à bas tous ces beaux arbres.

*Adélaïde & Thomas.* Les jeter à bas ?

*Geneviève.* Vous savez le côteau qui est derrière le bosquet ? Il dit qu'il veut en faire un point de vue. Le bosquet est au pied du côteau, ainsi pour avoir le point de vue, il faudroit abattre le bosquet.

*Adélaïde.* Ah voilà donc pourquoi il a fait venir un Architecte de la ville, qui lui parle de grottes, de ponts, de temples Chinois ! Mon papa ne rêve que de jardins Anglois. Il en a toujours le plan dans les mains. Cent fois le jour il m'en faisoit le détail à moi-même. Et moi qui me réjouissois de voir bientôt toutes ces jolies choses ! Ah je n'en veux plus, & que votre père garde son petit bosquet !

*Thomas.* Que deviendroient les oiseaux qui gazouilloient si joliment sur ces vieux arbres, & qui venoient y faire leurs nids, parce que personne ne les troubloit, & que nous leur y apportions leur nourriture ?

*Geneviève.* Et la fraîcheur que nous allions y respirer dans les jours brûlans de l'été !

*Adélaïde.* Et l'écho qui nous y renvoyoit de la colline le bout de nos chansons !

*Geneviève.* La vue d'un bosquet en verdure vaut bien, je crois, celle d'un côteau.

*Adélaïde.* Et puis quel besoin a mon papa d'un nouveau point de vue ? Il y en a tant d'autres de tous les côtés !

*Thomas.* Il me sembleroit voir tomber un de mes membres à chaque coup de cognée.

*Adélaïde.* Non, non, il ne faut pas que votre père se prive de son petit bosquet.

*Geneviève.* Il ne le faut pas ? Ah ! il ne le gardera pas long-temps.

*Adélaïde.* Pourquoi donc ? Mon papa n'ira pas vous l'arracher de force, peut-être. Il n'en a pas le pouvoir.

*Thomas.* Mais s'il est si fâché contre nous, qu'il vous ait défendu de nous voir & de nous parler ! je donnerois plutôt dix bosquets comme celui-là.

*Geneviève.* Et moi donc ? qu'irois-je y faire sans vous,

*Mamselle*

*Mamselle Adélaïde?* Je ne me sentirois plus d'envie d'y entrer.

*Adélaïde.* Ma chère Geneviève, nous y étions si heureuses ! Te souviens-tu lorsque nous y allions le soir, & que nous nous disions tout ce qui nous étoit arrivé dans la journée ?

*Geneviève.* Chacune y apportoit son ouvrage : je tricois, vous faisiez du filet ; & puis lorsque Thomas nous avoit apporté des fleurs, nous laissions nos travaux pour faire des bouquets. Vous me donniez le vôtre, je vous donnois le mien. C'en étoit assez pour penser l'une à l'autre toute la journée du lendemain.

*Thomas.* Et tout cela est passé ! tout cela ne reviendra plus !

*Adélaïde.* Non, non, je n'aurois plus un moment de plaisir. J'en tomberois malade. Alors mon papa auroit du regret, & je lui dirois que, s'il veut me rendre la santé, il faut qu'il me permette encore de revoir mes petits amis.

*(Ils s'embrassent tous les trois en pleurant.)*

*Geneviève.* Mais en attendant, le petit bosquet fera abattu. Il faut qu'il le soit.

*Adélaïde.* Et pourquoi donc ?

*Geneviève.* Hélas ! *Mamselle Adélaïde*, je ne vous ai pas tout dit. Il y a dix ans que M. de Clermont a prêté à mon père cent écus pour s'établir. Et vous savez bien que mon père n'a pas encore été en état de les lui rendre ?

*Adélaïde (à part).* Ah voilà donc la dette dont il étoit question tout à l'heure !

*Geneviève.* Si nous voulons garder le bosquet, M. de Clermont voudra ravoir les cent écus ; & mon père ne fait où les prendre. Parmi tous ses amis, il n'y a que votre papa lui-même qui pût lui fournir une si grosse somme, & c'est précisément à lui qu'on la doit.

*Adélaïde (les prenant tous deux par la main).* Oh bien s'il ne tient qu'à cela, je peux vous tirer de peine.

*Geneviève.* Nous tirer de peine ?

*Thomas.* Vous, *Mamselle* ?

*Adélaïde (les regardant avec un air de joie).* Me promettez-vous bien de ne pas me trahir ?

*Geneviève.* Moi vous trahir !

*Thomas.* Ah, si je vous le promets !

*Adélaïde.* Eh bien, écoutez moi. Vous savez.... je ne puis y penser sans être encore émue,.... vous savez quelle

tendresse avoit pour moi maman. Pendant sa dernière maladie, un jour que j'étois seule avec elle, elle me fit approcher de son lit, m'embrassa tout en larmes, & tirant une bourse de dessous son chevet : " Tiens, ma chère Adélaïde, me dit-elle, prends ceci. Je te défends de dire à personne que je te l'ai donné. Garde cet argent pour de grandes occasions. Tu as un bon cœur, & beaucoup de raison pour ton âge (c'est maman qui disoit cela au moins), tu sauras t'en servir pour faire de bonnes œuvres. Ton père a une ame noble & généreuse, mais il est un peu colère & vindicatif. Tu pourras lui épargner des chagrins ou des regrets. Dans une terre aussi étendue que la nôtre, il doit se trouver des malheureux qui essuient des pertes qu'ils n'auront point méritées, tu pourras les aider en secret. Tu pourras aussi récompenser quelques services qu'on t'aura rendus, sans avoir besoin de recourir toujours à ton père. C'est par tes mains que je distribue, depuis deux ans, mes grâces & mes secours : j'espère que tu as acquis assez de discernement pour savoir distinguer ceux qui méritent qu'on s'intéresse à leur sort. Enfin je ne doute pas que tu ne fasses le meilleur usage de cette petite somme que je laisse en dépôt dans tes mains pour d'honnêtes gens. Je croirai avoir fait moi-même le bien que tu feras ; & c'est pour moi le moyen le plus doux de me rappeler à ta mémoire." Il lui prit une foiblesse qui l'empêcha de m'en dire davantage ; mais rien ne pourra m'empêcher de me souvenir toute ma vie de ce discours.

*Geneviève (essuyant ses yeux).* O l'excellente Dame !

*Thomas.* Mon père & ma mère ne parlent jamais d'elle que les larmes aux yeux.

*Adélaïde.* Maman avoit aussi pour eux beaucoup d'amitié. Elle m'a recommandé à sa mort de regarder toujours M. Genest comme mon meilleur ami, & de suivre en tout ses sages conseils. Vous voyez donc que c'est moi qui vous ai des obligations. Que je suis heureuse ! J'honore la mémoire de maman, je satisfais ma reconnoissance, je sauve une injustice à mon papa, je lui épargne des regrets ; je conserve tout, le charmant petit bocage, notre amitié, le plaisir de nous voir comme auparavant....

*Geneviève (saute à son cou en pleurant).* O ma chère Mamselle Adélaïde !

*Thomas (lui baisant la main).* Mon père va vous bénir dans son cœur ; mais il ne prendra jamais votre argent.

*Adélaïde.*

*Adélaïde.* Il le prenda furement, si je l'en prie. Personne au monde n'en saura rien. Attendez, mes chers amis, je vais vous l'apporter.

*Thomas.* Ce n'est pas moi qui m'en charge au moins.

*Adélaïde.* Ce sera toi, ma chère Geneviève. Et toi, Thomas, si tu l'en empêches, prends-y garde, je ne reçois pas ton écureuil ; j'obéis à la rigueur à mon papa, je ne vous regarde plus, je ne vais plus chez vous, & je ne rentre jamais dans le bosquet.

*Geneviève.* Eh bien, *Mamselle*, puisque vous parlez de la forte....

*Adélaïde* (lui mettant la main sur la bouche). Tu ne fais ce que tu dis. Je ne veux pas seulement t'écouter. Attendez-moi, je vais revenir. Si je ne suis pas interrompue, j'écrirai quelques lignes à votre père. En cas que je ne puisse vous rejoindre, je mettrai la bourse près du berceau, là, sous cette grosse pierre. Remarquez bien la place ; entendez-vous ?

*Geneviève.* Je suis fure que mon père me renverra avec votre argent.

*Adélaïde.* Qu'il s'en garde bien. Et puis vous ne sauriez où me trouver ; car, hélas ! c'est peut-être la dernière fois qu'il nous est permis de nous entretenir.

*Geneviève.* Ah ! *Mamselle* Adélaïde, que dites-vous ?

*Adélaïde.* Il faut bien que j'obéisse à mon papa. Mais nous sommes voisins, il ne nous est pas défendu de nous regarder ; & lorsque nos yeux pourront se rencontrer à la dérobee.....

*Geneviève.* Oh ! les miens sauront bien chercher les vôtres, & leur dire que je n'oublierai jamais de vous aimer.

*Thomas.* Qui nous empêche de nous trouver sur votre chemin, lorsque vous irez à la promenade ? Et alors....

*Adélaïde.* Tu as raison. Un sourire, une petite mine, un regard de côté, c'est fait avant qu'on le voie. Allons, consolez-vous, tout ira bien. Mais où est l'écureuil ? puisque je vais dans ma chambre, je veux l'emporter.

*Thomas.* Attendez un peu, je vais chercher sa cabane, & je vous le porterai jusqu'au château. (Il court vers le berceau).

*Adélaïde.* Adieu, ma chère Geneviève.

*Geneviève.* Ah ! *Mamselle* Adélaïde, je ne puis croire que ce soit pour toujours.

*Thomas* (revenant tout consterné avec la petite cabane). O Dieu! l'écureuil n'y est plus.

*Adélaïde*. Que dis-tu? Mon écureuil! O mon cher Thomas!

*Thomas*. Il faut qu'on lui ait ouvert la porte; car je me souviens bien de l'avoir fermée.

*Adélaïde*. Ce ne peut être que mon frère. Il étoit jaloux du présent que tu m'as fait; & tandis que nous parlions ici, il s'est glissé dans le berceau, & a ouvert la cabane.

*Thomas*. S'il n'avoit fait qu'emporter l'écureuil avec lui pour jouer un moment!

*Adélaïde*. Je le connois mieux que toi. Il l'aura fait échapper.

*Thomas*. Eh bien, attendez, il ne doit pas être fort loin. Si je puis le découvrir sur quelque arbre, je n'aurai qu'à lui montrer une noix pour l'en faire bien vite descendre. Je vais fureter de tous les côtés.

(*Il sort*).

*Adélaïde* (à *Thomas*). Je te souhaite une heureuse chasse, mon cher ami. (à *Geneviève*.) Le pauvre Thomas! Je le plains; il avoit tant de plaisir de me faire ce cadeau!

*Geneviève*. Oh! cela est vrai. Il n'a pas eu de repos qu'il ne vous l'ait apporté.

*Adélaïde*. Allons, je te laisse, ma chère Geneviève. Je vais gagner le château par la terrasse; & toi, fors par la petite porte du jardin, & fais le tour, en te glissant le long du mur. Tu n'auras qu'à te tenir sous ma fenêtre, sans faire semblant de rien; je te jetterai ma bourse avec une lettre. Si mon papa n'est pas sur mon chemin, je viendrai te les apporter moi-même.

*Geneviève*. O ma chère & généreuse amie, quelle bonté!

(*Elles sortent chacune de son côté*).

## SCENE VI.

*M. de Clermont, Constantin.*

*Constantin*. Eh bien, mon papa, avois-je tort? Vous voyez comme ma sœur s'empresse de vous obéir!

*M. de Clermont*. Et quelle est cette histoire d'un écureuil?

*Constantin*.

*Constantin.* Je ne vous l'ai pas contée dans notre cachette, parce qu'on auroit pu nous entendre. Mais voici ce que c'est. Le cher ami Thomas a fait cadeau d'un écureuil à la chère amie Adélaïde. La chère amie Adélaïde a reçu avec tant de plaisir cette vilaine petite bête, qu'elle l'appelle son cher ami Thomas. Mais j'ai si bien fait, qu'elle n'a pas eu long-temps à s'en réjouir.

*M. de Clermont.* Et comment donc cela ?

*Constantin.* Ils avoient mis la cabane de l'écureuil sous le berceau. Je m'y suis glissé, tandis qu'ils se faisoient leurs tendres adieux ; j'ai ouvert la cabane ; j'en ai tiré l'écureuil, & je l'ai lâché dans le bois. Je l'ai vu aussitôt grimper sur un arbre, & sauter de branche en branche. Ils seront bien fins, s'ils le rattrappent jamais.

*M. de Clermont.* Vous avez fait là, Monsieur, une fort vilaine action. Ne vous avois-je pas défendu d'affliger ces pauvres enfans ? Et vous sentiez le chagrin que vous alliez causer à votre sœur.

*Constantin.* Puisqu'elle vous défobéissoit, ne méritoit-elle pas d'être punie ?

*M. de Clermont.* Est-ce à vous qu'appartenoit le droit de la punir ? Courez dire au Jardinier & à ses garçons de chercher l'écureuil, & de me l'apporter.

*Constantin.* Mais, mon papa, vous avez défendu à ma sœur toute société avec les enfans de M. Genest ; & vous souffrirez qu'elle en reçoive un cadeau ?

*M. de Clermont.* Thomas étoit-il instruit de mes volontés, lorsqu'il a apporté l'écureuil ?

*Constantin.* Du moins Adélaïde les savoit. N'étoit-ce pas vous défobéir ?

*M. de Clermont.* C'étoit à moi de le décider. Elle n'auroit pas manqué de me montrer le présent qu'elle avoit reçu, & je lui aurois ordonné de le rendre, si je l'avois jugé à propos. Encore une fois, courez, & que cet écureuil se retrouve, ou vous m'en répondrez.

*Constantin.* Mais, mon papa, vous allez entendre de fort belles choses. Ma sœur a de l'argent dont vous ne savez rien, & elle le donne à M. Genest pour vous payer. Ne ferois-je pas mieux d'aller guetter Geneviève, de la surprendre lorsqu'elle aura reçu la bourse, & de vous l'apporter ?

*M. de Clermont.* Avisez-vous de cela. Vous savez mes ordres. Obéissez.

*Constantin (en murmurant).* Moi qui croyois avoir fait merveilles.

## SCENE VII.

*M. de Clermont (pensif un moment).*

Où, je le vois, je me suis laissé emporter trop loin. Quel exemple d'amitié, de reconnoissance & de générosité me donnent ces enfans ! Il est vrai que j'avois défendu à Adélaïde... Mais devois-je le lui défendre ? Devois-je étouffer les sentimens que j'avois moi-même fait naître dans son cœur ? Pouvois-je lui dérober l'unique bonheur dont elle jouisse dans cette solitude ? le plus grand bonheur de la vie humaine ? une société aimable & vertueuse avec des enfans de son âge ? un bien dont je ne saurois lui racheter la perte avec toutes mes richesses ? Et pourquoi ? pour satisfaire un vain caprice. Ma chère Adélaïde, ces grottes, ces ponts, ces temples Chinois, tous ces ornemens dont je voulois embellir mon jardin, rien n'auroit pu te faire oublier le bosquet sauvage où l'amitié trouvoit un si doux asile. Quelle leçon pour moi ! Sans toi, j'allois perdre aussi cette douce amitié. Tu me conserves un bien si précieux. Tu me sauves une injustice & des remords ! Que ta noble conduite me fait sentir l'indignité de ton frère ! Le méchant ! sous quels traits affreux il vient de se montrer. Bannissons de mon cœur cette image accablante. Je brûle de savoir si M. Geneft pense avec autant de noblesse que ses enfans. Le parti qu'il va prendre, va décider de mon propre bonheur. Je n'avois qu'un ami indigne de mes sentimens, ou je vais le retrouver digne de moi.

*(Adélaïde traverse sur la pointe du pied le fond du théâtre, M. de Clermont l'aperçoit, & l'appelle.)*

Adélaïde ! *(Elle veut continuer sa marche, M. de Clermont l'appelle une seconde fois.)*

Adélaïde ! Approchez.

## SCENE VIII.

*M. de Clermont, Adélaïde.*

*M. de Clermont.* Où allois-tu donc ? Pourquoi cherchois-tu à m'éviter ?

*Adélaïde*

*Adélaïde (embarrassée).* C'est que je craignois de vous troubler, mon papa.

*M. de Clermont.* Tu allois peut-être chercher l'écureuil dont Thomas t'a fait cadeau ?

*Adélaïde.* Oui, mon papa. Il est vrai qu'il m'en a donné un. C'est apparemment Constantin qui vous l'a dit ?

*M. de Clermont.* J'imagine que tu ne l'as pas reçu.

*Adélaïde.* Moi ? Non... Mais, oui. Comment aurois-je pu m'en empêcher ? Le pauvre Thomas ! Il s'étoit fait une si grande joie de me l'offrir !

*M. de Clermont.* Il faut le lui rendre.

*Adélaïde.* Oui, mon papa, si je l'avois. Mais il s'est échappé.

*M. de Clermont.* Cela est-il bien vrai, Adélaïde ?

*Adélaïde.* Oui, je vous assure. Je puis vous montrer sa cabane. Elle est déserte.

*M. de Clermont.* Qui peut donc l'avoir fait échapper ? C'est une malice de Constantin ?

*Adélaïde.* Non, mon papa. N'en accusez point mon frère. C'est que la porte a été mal fermée, & le prisonnier s'est sauvé. Mais Thomas est à sa poursuite ; & s'il le rattrappe, il me le rapportera.

*M. de Clermont.* Tu veux donc avoir un second entretien avec lui ? Qu'as-tu à lui dire ? Ne lui as-tu pas déclaré mes volontés ? Et ne lui as-tu pas fait tes adieux ?

*Adélaïde.* Oui, mon papa ; mais... Oh ! comme j'ai souffert ! J'aurai bien de la peine à m'en consoler.

*M. de Clermont.* Tu sens donc bien de la répugnance à m'obéir ?

*Adélaïde.* Oh ! ce n'est pas cela, ne le croyez jamais. Mais pourriez-vous m'aimer encore, pourriez-vous me reconnoître pour votre enfant, si je vous disois que cette brouillerie ne m'a pas affligée ? Que penseriez-vous de moi, qu'en penseroient mes amis, si je pouvois leur retirer tout de suite mon cœur, sans qu'il m'en coûte des regrets ?

*M. de Clermont.* Mais l'offense que me fait leur père, est-elle si indifférente pour toi, que tu n'y prennes aucune part ?

*Adélaïde.* Oh ! j'y prends part aussi ; & je donnerois tout au monde pour que vous en eussiez une entière satisfaction.

*M. de Clermont.* Tu fais donc ce que je lui demande, & ce qu'il me refuse ?

*Adélaïde.* Je fais.... Je fais.... Ah! mon papa, pourquoi me le demandez-vous?

*M. de Clermont.* Parce que je voudrois favoir si les enfans de M. Genest en font instruits, & s'ils t'en ont fait confidence.

*Adélaïde.* Oui; ils m'ont....ils m'ont tout dit. Mon papa, n'en foyez point fâché.

*M. de Clermont.* Eh bien, que penfes-tu de ma demande? Te paroît-elle déraisonnable? Ne fais-je pas en droit d'exiger de M. Genest, pour tous mes bienfaits, une légère déférence, dont je le payerois au centuple?

*Adélaïde.* Mon cher papa, je ne suis qu'un enfant, comment pourrois-je décider entre de grandes personnes?

*M. de Clermont.* Consulte ton cœur. Je veux favoir ce qu'il te dira.

*Adélaïde.* Dispensez-m'en, de grâce. Mon cœur diroit peut-être quelque chose qui pourroit vous fâcher.

*M. de Clermont.* Je comprends. Il jugeroit sans doute que j'ai tort.

*Adélaïde.* Ah! vous allez vous mettre en colère.

*M. de Clermont.* Parle seulement. Tu le verras.

*Adélaïde.* Je ne voudrois pour rien au monde vous faire de la peine.

*M. de Clermont.* Tu ne m'en feras point. Dis-moi librement ce que tu penfes.

*Adélaïde.* Eh bien, je pense que vous avez raison, & M. Genest aussi.

*M. de Clermont.* Nous avons raison tous deux! Ah! la petite flatteuse! Cela ne se peut pas. Il faut que l'un de nous ait raison, & que l'autre ait tort.

*Adélaïde.* Pardonnez-moi, je vous ai parlé comme je le sens. Vous avez rendu de grands services à M. Genest; & vous avez raison d'exiger, en reconnoissance, qu'il vous cède une chose qui vous tient si fort à cœur. Et lui, il a raison de vous la refuser, parce qu'il a aussi des motifs pour ne pas s'en défaire.

*M. de Clermont.* Et ses motifs, sont-ils justes, ou mal fondés?

*Adélaïde.* Ce n'est pas à moi d'en être le juge. Vous regardez comme un devoir de reconnoissance qu'il vous cède son petit bosquet: & il regarde aussi comme un devoir de reconnoissance de le garder. Vous voudriez l'abattre pour y trouver un beau point de vue; il y trouve un ombrage agréable

agréable pour ses enfans. Vous êtes son Seigneur, & vous avez la puissance : il est votre vassal, & il n'a que ses prières & les larmes de sa famille.

*M. de Clermont.* C'est en assez ; tu es un Avocat trop dangereux. Eh bien ! qu'il me rende les cent écus que je lui ai prêtés, & qu'il garde son bosquet.

*Adélaïde.* Ainsi donc ce sera la force...

*M. de Clermont.* Qui aura raison, n'est-ce pas ?

*Adélaïde.* Non, mon papa. Je voulois dire seulement... Oh ! je n'en fais plus rien. Mais les cent écus, où les prendre ?

*M. de Clermont.* Si tu ne le fais pas, je n'en fais rien non plus. Cependant, s'il avoit recours à toi...

*Adélaïde* (*jetant ses bras autour de son père*). Oh ! je ne puis vous le cacher plus long-temps. Et quand vous devriez m'en punir... J'ai mérité votre colère. J'ai....

*M. de Clermont.* Allons, allons, laisse-moi. Que veut dire cela, Mademoiselle ?

## SCENE IX.

*M. de Clermont, Adélaïde, Constantin* (*traînant de force Geneviève*), *Geneviève.*

*Constantin.* Ah ! mon papa, je la tiens, je la tiens. Elle a une lettre, apparemment pour ma sœur. Allons, donne-la-moi, ou je te fouille de la tête aux pieds. Ouï, ouï, elle l'avoit à la main, en se glissant ici derrière la charmille.

*M. de Clermont.* Point de violence, Constantin. (*à Geneviève.*) Cherchez-vous ici quelqu'un, mon enfant.

*Geneviève* (*déconcertée*). Non... Ouï, Monsieur. Je cherche....

*M. de Clermont.* Pourquoi s'effrayer ? Eh bien, qui cherchez-vous ?

*Geneviève.* C'est Mamselle Adélaïde.

*Constantin.* Vous savez cependant, Geneviève, que mon papa lui a défendu de vous parler.

*M. de Clermont* (*à Constantin*). Je te prie, toi, de te taire. (*à Geneviève.*) Qu'est-ce donc que cette lettre dont il est question ?

*Geneviève.* Ce n'est rien, rien.... (*Elle regarde tristement Adélaïde.*) Ah ! Mamselle Adélaïde, me pardonnerez-vous....

*Adélaïde*

*Adélaïde.* Ma chère amie, il ne faut plus rien cacher à mon papa.

*Constantin* (à *M. de Clermont*). Comment? elles osent se parler jusque sous vos yeux? Est-ce là l'obéissance?....

*M. de Clermont* (à *Constantin*). Te tairas-tu? (à *Geneviève*.) Eh bien, Geneviève, ne pourrai-je savoir....

*Geneviève.* Monsieur, puisqu'il faut vous le dire, c'est que mon père a écrit une lettre à *Mamselle* votre fille, pour la remercier de ses bontés. (Elle donne, en tremblant, la lettre à *Adélaïde*. *Constantin* s'en saisit.)

*Constantin.* Mon papa, elle est pleine d'argent. (à *Adélaïde*.) Ah! tu vas être payée.

*Adélaïde.* J'allois tout vous avouer, mon papa, lorsque Geneviève & mon frère nous ont interrompus. Je me foudrains avec résignation à mon châtiment.

*M. de Clermont* (ouvre la lettre & la lit.)

“ Noble & généreuse Demoiselle,

Je ne serois pas digne de vos sentimens envers moi, si j'avois la bassesse de vous induire à la plus légère tromperie, & d'accepter l'argent que vous m'offrez, pour le rendre à votre papa. Non, ma chère Demoiselle, je suis son débiteur, & j'aurai le malheur de l'être encore, jusqu'à ce que je puisse acquitter ma dette par mes propres moyens. Je suis au désespoir de ne pouvoir, en cette occasion, répondre aux desirs de Monsieur votre père, avec la joie que j'aurois de remplir tous ses autres souhaits. Si *M. de Clermont*, sans m'en parler, avoit employé la voie que son pouvoir lui permet, je ne lui en aurois demandé aucun compte; & il peut être sûr que je n'aurois pas même formé dans mon cœur une seule plainte contre lui. Du moins je n'aurois pas à me reprocher d'avoir violé la parole sacrée que j'ai donnée. Faites-lui bien entendre cela, ma digne & jeune amie. Son amitié & la vôtre me sont plus précieuses que tous les biens de l'univers. Conservez-moi toujours vos généreuses dispositions, ainsi qu'à mes enfans.

J'ai l'honneur d'être,” &c.

(*M. de Clermont*, sans fermer la lettre, regarde *Adélaïde*.)

*Adélaïde* (courant à lui). Maintenant, mon papa, apprenez comment cet argent se trouve dans mes mains, & daignez me pardonner si je ne vous ai pas plutôt avoué....

*M. de*

*M. de Clermont (l'embrassant.)* Je fais tout, ma chère Adélaïde. J'ai entendu ton entretien. Je suis transporté de la noblesse & de la générosité de tes sentimens. Je ne rougis point d'avouer que, sans toi peut-être, j'allois commettre une action qui auroit fait le désespoir du reste de ma vie. Voici ton argent, fais-en le digne usage que ton excellente mère t'a prescrit. Ne crains pas que je le laisse jamais épuiser entre tes mains. Votre petit bosquet restera sur pied, mes chers enfans, & l'amitié vous unira toujours.

*Adélaïde (prenant une de ses mains, & la baisant).* O mon papa! Vous me donnez une seconde fois la vie.

*Geneviève (lui baisant l'autre main).* O Monsieur! quelle bonté! Ah! comme mon père....

*M. de Clermont.* Dis-lui, ma chère Geneviève, que je le prie de vouloir bien reprendre son billet; que j'ai un petit changement à y faire, dont je lui parlerai.

*Constantin.* Comment, mon papa, vous....

*M. de Clermont.* Tais-toi, méchant: tu m'as donné aujourd'hui des preuves d'un bien mauvais cœur.

*Constantin.* Je n'ai fait que vous obéir. Ne faut-il pas que les enfans obéissent à leurs parens?

*M. de Clermont.* Sans doute, il le faut. Mais lorsque les ordres de leur parens sont injustes, c'est à leur devoir, c'est à Dieu qu'ils doivent d'abord obéir. Si ton cœur ne t'a pas dit que le mien se laissoit emporter par la passion, je n'ai plus rien à espérer de toi. Vois ce qu'a fait Adélaïde.

*Constantin.* Mais maman ne m'a pas laissé à moi d'argent pour en disposer.

*M. de Clermont.* C'est qu'elle prévoyoit l'indigne usage que tu en aurois pu faire. Et n'avois-tu pas des paroles consolantes pour tes petits amis, & pour un homme qui a donné des soins à ton éducation? Mais qu'est devenu l'écurueil? As-tu dit qu'on se mît à le chercher?

*Constantin.* Je n'ai trouvé personne dans le jardin.

## SCENE X.

*M. de Clermont, Constantin, Adélaïde, Geneviève, Thomas.*

*(Thomas arrive, en courant à perte d'haleine. Il tient l'écurueil*

*reuil d'une main; l'autre est enveloppée dans un mouchoir taché de quelques gouttes de sang.)*

*Thomas.* De la joie ! de la joie ! le voilà ! il est pris ! le voilà !

*(Il aperçoit M. de Clermont, & s'arrête tout court.)*

*Adélaïde (courant à lui).* O mon ami ! *(Elle prend l'écureuil.)* Mon cher petit Thomas ! Je te tiens donc. Oh ! tu ne m'échapperas plus. Allons, Monsieur, rentrez dans votre maison. *(Elle le renferme dans sa cabane, & le porte sous le berceau.)*

*M. de Clermont.* Qu'est-ce donc que tu as à la main ? Il me semble que je vois du sang à ton mouchoir, mon cher Thomas.

*Thomas (avec une surprise de joie).* Mon cher Thomas ! Mamselle, entendez-vous ?

*Adélaïde.* Oui, mon enfant, tout est raccommodé.

*Geneviève.* Nous sommes amis pour toujours.

*(Thomas saute de joie, & court baiser les mains & l'habit de*

*M. de Clermont. Geneviève prend la main de son frère, & la regarde avec attendrissement).*

Tu t'es blessé ? Voyons.

*Adélaïde.* Et c'est pour moi !

*Thomas.* Ce n'est rien. C'est une branche qui a cassé du bond que j'ai fait pour sauter sur le fuyard. Je m'y suis un peu déchiré la main ; mais j'y aurois laissé mon bras, plutôt que de ne pas rapporter l'écureuil à Mamselle Adélaïde.

*Adélaïde.* O mon cher ami ! Mon papa, il faut le faire panser ; ma Bonne a un baume excellent.

*M. de Clermont.* Je te charge de ce soin. Allons, mes enfans, suivez-moi. Je vais faire préparer aujourd'hui une petite fête pour vous au château. J'irai moi-même inviter vos parens à venir la partager. Je me suis instruit aujourd'hui à votre école. Et je vois, par votre exemple, que les enfans bien nés peuvent donner d'utiles leçons à leurs parens.

## LE VIEUX CHAMPAGNE.

*M. Dorval, Paulin son fils.**Paulin.*

**M**ON papa, je fais où vous trouver un très-bon domestique, lorsque vous renverrez le vieux Champagne.

*M. Dorval.* Qui t'a chargé de ce soin ? Est-ce que je pense à le renvoyer ?

*Paulin.* Vous voulez donc toujours garder ce vieux garçon ? Un jeune domestique feroit, je crois, bien mieux notre affaire.

*M. Dorval.* Comment, Paulin ? Voilà une bien mauvaise raison pour se dégoûter d'un ancien serviteur. Tu l'appelles vieux garçon ? Tu devrois en rougir, mon fils. C'est à mon service qu'il a vieilli. Ce sont peut-être les soins qu'il a pris de ton enfance, & les inquiétudes que lui ont causées tes maladies, qui ont avancé son âge. Tu vois donc combien il feroit ingrat & déraisonnable de prendre de l'aversion pour lui à cause de sa vieillesse. Et crois-tu avoir plus de raison de me dire qu'un jeune domestique feroit bien mieux notre affaire ? Ce discernement est au-dessus de ton âge. Il demande plus d'expérience que tu ne peux en avoir acquis. Je te ferai sentir, dans un autre moment, l'avantage qu'un vieux domestique a sur un jeune pour l'exacritude & la sureté du service.

*Paulin.* Je le crois, puisque vous le dites, mon papa. Mais il porte perruque : & cela fait une drôle de figure de voir un homme en perruque planté debout derrière votre chaise pour vous servir. Je ne puis tourner les yeux sur lui, sans me sentir l'envie d'éclater de rire.

*M. Dorval.* C'est d'un bien mauvais caractère, mon fils ; je ne t'en aurois jamais soupçonné. Tu fais qu'il a perdu ses cheveux dans une maladie longue & dangereuse ? Te moquer de lui, n'est-ce pas insulter à Dieu, qui lui a envoyé cette maladie ?

*Paulin.* Mais il est grognon, & il n'est pas si éveillé que les autres.

*M. Dorval.* Champagne peut être sérieux ; il n'est pas grognon. Il est vrai qu'il n'est pas aussi ingambe qu'un  
jeune

jeune drôle de dix-huit à vingt ans. Mais a-t-il mérité pour cela ton aversion ? O mon fils ! cette pensée me fait frémir ! Tu auras donc aussi de l'aversion pour moi, si Dieu me fait la grâce de m'accorder une longue vieillesse ?

*Paulin.* Oh ! non, mon papa, je ne suis pas si méchant.

*M. Dorval.* Et crois-tu ne pas l'être de haïr Champagne, parce que ses années l'empêchent d'être aussi alerte qu'autrefois ?

*Paulin.* J'ai tort, mon papa, j'en conviens ; & je vous assure que j'ai bien du regret d'avoir...

*M. Dorval.* Pourquoi t'interrompre ? Quel est ton regret, dis-tu ?

*Paulin.* Si je vais vous révéler mes fautes, vous vous fâcherez contre moi, & je n'y gagnerai qu'une punition.

*M. Dorval.* Tu fais, mon fils, que je n'aime pas à punir, & que je n'emploie ce moyen que bien rarement. C'est par la raison & par la tendresse que je cherche à vous corriger ta sœur & toi. Je ne connois point la faute que tu as commise ; ainsi je ne puis te promettre une exemption absolue de châtement. Est-ce une condition que tu aurois prétendu mettre à ton aveu ? Tu fais quelle est ma tendresse pour toi. C'est la seule caution que je veux te donner. Tu peux t'y reposer avec autant de confiance que sur mes promesses.

*Paulin.* Eh bien, mon papa, je vous avouerai que... j'ai appelé Champagne... vieux coquin.

*M. Dorval.* Comment ? Cela est-il possible ? As-tu pu oublier ainsi ce que tu dois à un brave homme ? Et Champagne t'a-t-il entendu ?

*Paulin.* Oui, mon papa ; c'est ce qui me fâche.

*M. Dorval.* C'est très-bien d'en être fâché ; mais il ne suffit pas de sentir du regret d'avoir outragé personnellement un de nos semblables, on doit sentir le même remords de l'avoir outragé hors de sa présence.

*Paulin.* Oui, je me repens d'avoir injurié Champagne : mais ce qui m'afflige le plus, c'est de l'avoir traité ainsi en face ; car....

*M. Dorval.* Tu as commencé de m'ouvrir ton cœur, achève.

*Paulin.* Oui, mon papa.... car Champagne, lorsque je l'ai eu ainsi maltraité, s'est mis à pleurer, & a dit : Ce n'est pas assez des incommodités de mon âge, il faut encore que je sois la risée de l'enfance !

*M. Dorval.*

*M. Dorval.* Le pauvre Champagne! je le connois. Cette injure lui aura déchiré le cœur. Il est dur, à son âge, d'être le jouet d'un enfant; mais combien l'on doit souffrir, lorsque l'on reçoit cette injure d'un enfant qu'on a vu naître, & à qui l'on a rendu des services que rien ne peut acquitter?

*Paulin.* Ah! mon papa, combien je suis coupable! Je veux lui en demander pardon; & foyez sûr que de ma vie il n'aura à se plaindre de moi.

*M. Dorval.* Très-bien, mon fils. C'est à cette condition seulement que Dieu & moi nous pouvons te pardonner. Nous sommes tous foibles, & nous pouvons nous laisser emporter un moment à nos passions. Mais, revenus à nous-mêmes, il faut nous bien pénétrer du repentir de nos fautes, forcer notre orgueil à les réparer, & travailler de toutes nos forces à nous en garantir dans la suite. Mais je voudrois bien savoir ce qui a pu te porter à cette indignité contre Champagne. T'avoit-il offensé?

*Paulin.* Oûi, mon papa...du moins je me le figurois. Je jouois de ma sarbacane, & je visois à lui tirer mes pois au visage. Finissez donc, Monsieur Paulin, m'a-t-il dit, ou je vais me plaindre à votre papa. Je me suis fâché de sa menace; & c'est alors que je l'ai injurié.

*M. Dorval.* C'est donc de propos délibéré que tu as cherché à le mortifier?

*Paulin.* Je ne puis en disconvenir.

*M. Dorval.* C'est ce qui aggrave ta faute, & ce qui lui a arraché des larmes.

*Paulin.* Ah! mon papa, si vous me le permettez, je cours le chercher de ce pas, & lui faire mes excuses. Je ne serai pas tranquille qu'il ne m'ait pardonné.

*M. Dorval.* Oûi, mon fils, il ne faut jamais différer d'un instant de remplir son devoir. Je t'attends ici.

(*Paulin sort, & revient quelques momens après d'un air satisfait.*)

*Paulin.* Mon papa, je suis content de moi: Champagne m'a pardonné de bon cœur. Oh! je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de commettre pareille faute.

*M. Dorval.* Dieu veuille t'en préserver. Sans lui, tu ne peux te répondre de la plus ferme résolution.

*Paulin.* Et que dois-je faire pour que Dieu m'en préserve?

*M. Dorval.*

*M. Dorval.* Lui demander son secours. Il ne te le refusera pas.

*Paulin.* Je le lui demanderai du fond de mon cœur. Mais, mon papa, il y a encore une autre chose que je viens de faire sans votre permission, & qui vous fâchera peut-être.

*M. Dorval.* Qu'est-ce donc, mon fils ?

*Paulin.* L'écu de six francs dont vous m'aviez fait cadeau le jour de ma fête, je l'ai donné à Champagne.

*M. Dorval.* Pourquoi en serois-je fâché ? Je trouve fort bien que tu fasses de bonnes actions de toi-même, & sans m'en avoir prévenu. Tu peux disposer de tout l'argent que je te donne. C'est ton bien. Tu ne pouvois en faire un meilleur usage. Il faut s'accoutumer, de bonne heure, à une prudente générosité. Champagne en a-t-il paru bien content ?

*Paulin.* Il pleuroit de joie ; & je me réjouissois de le voir pleurer.

*M. Dorval.* Je te fais gré de ce sentiment, mon cher fils. Un bon cœur se réjouit toujours d'avoir adouci la misère de ses semblables. Toutes les vertus font naître la joie dans notre ame ; mais aucune n'y laisse un souvenir plus long & plus satisfaisant que la bienfaisance.

*Paulin.* Ah ! si jamais je possède quelques biens, je veux soulager tous ceux qui souffriront autour de moi.

*M. Dorval.* La dernière prière que j'adresserai à Dieu sera de fortifier cette vertu dans ton cœur, & de te mettre en état de l'exercer.

*Paulin.* Serai-je toutes les fois aussi content qu'aujourd'hui ?

*M. Dorval.* C'est le seul plaisir qui ne s'affoiblit jamais. Cherche sur-tout à le goûter dans l'intérieur de ta maison. Si tes domestiques sont gens de bien, tu dois gagner leur attachement encore plus par de bons procédés que par de l'argent. Il ne faut cependant pas négliger de leur faire de temps en temps de petits cadeaux. Si tu fais les faire à propos & avec grâce, tu feras de tes gens tes plus sûrs amis.

*Paulin.* Mais, mon papa, n'ont-ils pas leurs gages ?

*M. Dorval.* Ils les ont pour faire leur service & rien de plus. Mais de petits présens feront naître leur affection ; & ils iront au-delà de leur devoir.

*Paulin.*

*Paulin.* Je ne vous comprends pas trop bien, mon papa.

*M. Dorval.* Je vais t'éclaircir ma pensée, par l'exemple de Champagne. Je lui donne ses gages, son vêtement & sa nourriture pour me servir. Lorsqu'il m'a servi, ne sommes-nous pas quittes? & me doit-il quelque chose de plus? Cependant, tu fais qu'il prend soin de tout dans la maison; qu'il s'est rendu de lui-même le surveillant de tous les autres domestiques, & qu'il m'a souvent épargné bien des pertes. Il fait tout cela par attachement, & sans aucun ordre particulier, parce que j'ai su mériter sa reconnaissance par quelques dons légers que je lui ai faits dans certaines occasions. Lorsque ton âge te permettra de te répandre dans la société, tu n'entendras, dans toutes les maisons, que des plaintes sur la négligence & l'ingratitude des domestiques. Sois persuadé, mon fils, que c'est le plus souvent la faute des maîtres, pour avoir voulu leur inspirer plus de crainte que d'attachement.

*Paulin.* Maintenant, je vous comprends à merveille; & je me servirai un jour de vos leçons & de votre exemple.

*M. Dorval.* Tu n'auras jamais lieu de te repentir de les avoir suivis. Je les ai hérités de mon père, je me souviendrai toujours de ce qu'il avoit coutume de nous raconter à ce sujet.

*Paulin.* Ah! mon papa, si cela ne vous importune pas, je serai bien aise d'entendre cette histoire.

*M. Dorval.* Je me fais un plaisir de t'accorder cette récompense de ton repentir, & de ta bienfaisance envers l'honnête Champagne.

“ M. de Floré, brave militaire retiré du service, vivoit sur ses terres avec une épouse respectable, & cinq enfans dignes d'être nés de si honnêtes parens. Les habitans des villages voisins étoient pénétrés pour eux de vénération; & cette famille réunie, formoit le spectacle le plus touchant qu'on puisse imaginer. La douceur du caractère de M. de Floré, & l'ordre qui régnoit dans sa maison, lui concilioient la bienveillance & l'admiration de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Tous les jeunes gens du canton s'empressoient d'entrer à son service: & lorsqu'il venoit à y vaquer une place, soit par la mort, soit par la retraite d'un domestique, cette place étoit recherchée comme un emploi honorable. Le contentement se peignoit sur le visage de tous ses gens. On auroit cru voir des enfans respectueux autour de leur père. Ses ordres étoient si justes & si modérés,

dérés, que jamais un seul n'avoit eu la pensée de lui désober. La concorde régnoit entre eux, comme parmi des frères: ils ne dispuoient que de zèle pour le service de leur maître, & d'attachement à ses intérêts. Un ancien camarade de M. de Floré, qu'on nommoit M. de Furcy, retiré, comme lui, sur ses terres, mais dans une province assez éloignée, vint un jour lui rendre visite, en passant près de son château pour se rendre à la capitale. Après divers propos, la conversation tomba sur les défagrémens attachés aux soins d'un ménage. M. de Furcy soutenoit que la vigilance sur ses domestiques étoit l'occupation la plus fatigante pour lui; qu'il n'en avoit jamais trouvé que d'insolens, de paresseux, d'inattentifs aux besoins de leur maître. Oh! pour cela, dit M. de Floré, je n'ai pas à me plaindre des miens. Depuis dix ans, je n'en ai reçu aucun sujet grave de plainte. Je suis très-content d'eux: & ils le sont de moi. C'est, dit M. de Furcy, un bonheur bien peu ordinaire. Il faut que vous ayez quelque secret particulier pour former de bons domestiques, & pour les maintenir dans leur perfection. Ce secret est très-simple, répondit M. de Floré; & le voici, continua-t-il, en allant chercher une grande cassette. Je ne vous comprends pas, reprit M. de Furcy. M. de Floré, sans lui répliquer, ouvrit la cassette. M. de Furcy y vit six tiroirs avec ces étiquettes: *Dépenses extraordinaires.—Pour moi.—Pour ma femme.—Pour mes enfans.—Gages de mes domestiques.—Gratifications.*—Comme j'ai toujours en avance un an de mon revenu, reprit alors M. de Floré, j'en fais six portions au commencement de chaque année. Dans le premier tiroir, je mets une certaine somme, inviolablement réservée aux besoins imprévus. Dans le second, est celle que je destine à mon entretien. Le troisième renferme l'argent nécessaire pour les dépenses intérieures du ménage, & les épingles de ma femme. Le quatrième, tout ce qu'il doit m'en coûter pour l'éducation soignée que je donne à mes enfans. Les gages de mes gens sont dans le cinquième. Dans le sixième enfin, sont les gratifications que je leur accorde. C'est à ce dernier tiroir que je dois le bonheur de n'avoir jamais eu de mauvais domestiques. L'argent de leurs gages est pour ce que leur devoir exige d'eux. Mais les gratifications que je leur distribue en certaines occasions sont pour ce qui n'est pas rigoureusement compris dans leur devoir, & que leur seule affection pour moi les engage à faire au-delà de mes ordres & de mes vœux."



Denise et Antonin.

V.I. p. 143.



*Un Père goûte bien du plaisir, en voyant fleurir dans ses Enfants l'amitié fraternelle, la candeur et la prudence.*

## DENISE ET ANTONIN.

C'ÉTOIT un beau jour d'été. M. de Valbonne devoit aller se promener dans un joli jardin, aux portes de la ville, avec ses deux enfans, Denise & Antonin. Il passa dans sa garde-robe pour s'habiller, & les deux enfans restèrent dans le salon.

Antonin, transporté du plaisir qu'il se promettoit de sa promenade, en courant étourdiment çà & là, heurta du pan de son habit une fleur rare & précieuse, que son père cultivoit avec des soins infinis, & qu'il avoit malheureusement ôtée de dessus la fenêtre, pour la préserver de l'ardeur du soleil.

O mon frère! qu'as-tu fait, lui dit Denise, en ramassant la fleur, qui s'étoit séparée de sa tige?

Elle la tenoit encore à la main, lorsque son père, ayant fini de s'habiller, rentra dans le salon.

Comment, Denise, lui dit M. de Valbonne, avec un mouvement de colère, tu cueilles une fleur que tu m'as vu prendre tant de peine à cultiver, pour en avoir de la graine?

Mon cher papa, lui répondit Denise toute tremblante, ne vous fâchez pas, je vous prie.

Je ne me fâche point, répliqua M. de Valbonne, en se calmant. Mais comme tu pourrois avoir aussi fantaisie de cueillir des fleurs dans le jardin où je vais, & qui ne m'appartient pas, tu ne trouveras pas mauvais que je te laisse à la maison.

Denise baissa les yeux, & se tut. Antonin ne put garder plus long-temps le silence. Il s'approcha de son père les yeux mouillés de larmes, & lui dit.

Ce n'est pas ma sœur, mon papa, c'est moi qui ai arraché cette fleur. Ainsi c'est à moi de rester à la maison. Menez ma sœur avec vous.

M. de Valbonne, touché de l'ingénuité de ses enfans, & de la tendresse qu'ils montroient l'un pour l'autre, les embrassa, & leur dit: Vous êtes tous deux mes bien-aimés, & vous viendrez tous deux avec moi.

Denise & Antonin firent un bond de joie. Ils allèrent se promener dans le jardin, où on leur montra les plantes

plus curieuses. M. de Valbonne vit, avec plaisir, Denise presser de ses mains les deux côtés de ses jupons, & Antonin relever les pans de son habit sous chacun de ses bras de peur de causer quelque dommage, en se promenant entre les plate-bandes.

La fleur qu'il avoit perdue, lui auroit causé sans doute beaucoup de plaisir; mais il en goûta bien davantage en voyant fleurir dans ses enfans l'amitié fraternelle, la candeur & la prudence.

## LA PETITE FILLE GROGNON.

**O** VOUS, enfans, qui avez eu le malheur de contracter une habitude vicieuse! c'est pour votre consolation & pour votre encouragement que je vais raconter l'histoire suivante. Vous y verrez qu'il est possible de se corriger, lorsqu'on en prend au fond de son cœur la courageuse résolution.

Rosalie, jusqu'à sa septième année, avoit été la joie de ses parens. A cet âge, où la lumière naissante de la raison commence à nous découvrir la laideur de nos défauts, elle en avoit pris un au contraire, qu'on ne peut mieux vous peindre, qu'en vous rappelant ces petits chiens hargneux qui grognent sans cesse, & qui semblent toujours prêts à se jeter sur vos jambes pour les déchirer.

Si vous touchiez, par mégarde, à quelqu'un de ses joujoux, elle vous regardoit de travers, & murmuroit un quart d'heure entre ses dents.

Lui faisoit-on quelque léger reproche? Elle se levoit, trépignoit des pieds, renversoit les chaises & les fauteuils.

Son père, sa mère, personne dans la maison, ne pouvoient plus la souffrir.

Il est bien vrai qu'elle se repentoit quelquefois de ses fautes. Elle répandoit même souvent des larmes secrètes, en se voyant devenue un objet d'aversion pour tout le monde, jusques à ses parens: mais l'habitude l'emportoit bientôt; & son humeur devenoit de jour en jour plus acariâtre.

Un soir (c'étoit la veille du jour des étrennes) elle vit sa mère

La petite Fille grognon.

V.I.p.144.



*Ah! ne ressemblez point à ces petits chiens hargneux qui grognent sans cesse et qui semblent toujours prêts à se jeter sur vos jambes pour les déchirer.*



qui passoit dans son appartement, en portant une corbeille sous sa pelisse.

Rosalie vouloit la suivre ; Madame de Fougères lui ordonna de rentrer dans le salon. Elle prit, à ce sujet, la mine la plus grogneuse qu'elle eût jamais eue, & ferma la porte si rudement, qu'on entendit craquer tous les vitrages des croisées.

Une demi-heure après, sa mère lui fit dire de passer chez elle. Quelle fut sa surprise de voir la chambre éclairée de vingt bougies, & la table couverte des joujoux les plus brillans ! Elle ne put proférer une parole, transportée, comme elle l'étoit, de joie & d'admiration.

Approche, Rosalie, lui dit sa mère, & lis sur ce papier pour qui toutes ces choses sont destinées.

Rosalie s'approcha, & vit au milieu de ces joujoux un billet ouvert. Elle le prit, & y lut, en grosses lettres, les mots suivans :

POUR UNE AIMABLE PETITE FILLE, EN RÉCOMPENSE DE SA DOUCEUR.

Elle baissa les yeux, & ne dit mot.

Eh bien, Rosalie, à qui cela est-il destiné, lui dit sa mère ? Ce n'est pas à moi, répondit Rosalie, & les larmes lui vinrent aux yeux.

Voici encore un autre billet, reprit Madame de Fougères, vois s'il ne seroit pas question de toi dans celui-ci.

Rosalie prit le billet, & lut.

POUR UNE PETITE FILLE GROGNON QUI CONNOÎT SES DÉFAUTS, ET QUI, EN COMMENÇANT UNE NOUVELLE ANNÉE, VA TRAVAILLER A S'EN CORRIGER.

Oh ! c'est moi, c'est moi, s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de sa mère, & en pleurant amèrement.

Madame de Fougères versa aussi des larmes, moitié de chagrin sur les défauts de sa fille, & moitié de joie sur le repentir qu'elle en témoignoit.

Allons, lui dit-elle, après un moment de silence, prends donc ce qui t'appartient ; & que Dieu, qui a entendu ta résolution, te donne la force de l'exécuter.

Non, ma chère maman, répondit Rosalie. Tout cela n'appartient qu'à la personne du premier billet. Gardez-le-moi jusqu'à ce que je sois cette personne. C'est vous qui me direz quand je la serai devenue.

Cette réponse fit beaucoup de plaisir à Madame de Fougères. Elle rassembla aussitôt les joujoux, les mit dans une commode, & en présenta la clef à Rosalie, en lui disant :

Tens, ma chère fille, tu ouvriras la commode quand tu jugeras toi-même qu'il en fera temps.

Il s'étoit déjà écoulé près de six semaines, sans que Rosalie eût eu le moindre accès d'humeur.

Elle se jeta un jour au cou de sa mère, & lui dit d'une voix étouffée : Ouvrirai-je la commode, maman ? Oui, ma fille, tu peux l'ouvrir, lui répondit Madame de Fougères, en la ferrant tendrement dans ses bras. Mais, dis-moi donc, comment as-tu fait pour vaincre ainsi ton caractère ? Je m'en suis occupée sans cesse, lui répliqua Rosalie. Il m'en a bien coûté ; mais tous les matins & tous les soirs, cent fois dans la journée, je priois Dieu de soutenir mon courage.

Madame de Fougères répandit les plus douces larmes. Rosalie se mit en possession des joujoux, & bientôt après, des cœurs de tous ses amis.

Sa mère raconta cet heureux changement, en présence d'une petite fille qui avoit le même défaut. Celle-ci en fut si frappée, qu'elle prit sur le champ, la résolution d'imiter Rosalie, pour devenir aimable comme elle.

Ce projet eut le même succès. Ainsi, Rosalie ne fut pas seulement plus heureuse pour elle-même ; elle rendit encore heureux tous ceux qui voulurent profiter de son exemple.

Quel enfant bien né ne voudroit pas jouir de cette gloire & de ce bonheur ?

## LE CONTRETEMPS UTILE.

DANS une belle matinée du mois de Juin, Alexis se dispoit à partir avec son père pour une partie de plaisir, qui, depuis quinze jours, étoit l'objet de toutes ses pensées. Il s'étoit levé de très-bonne heure, contre son ordinaire, pour hâter les préparatifs de l'expédition. Enfin au moment où il croyoit avoir atteint le terme de ses espérances, le ciel s'obscurcit tout à coup ; les nuages s'entassèrent ; un vent orageux courboit les arbres, & soulevoit la poussière en tourbillons. Alexis descendoit à chaque instant dans le jardin, pour observer l'état du ciel, puis il remontoit les degrés trois-à trois pour consulter le baromètre.

Le

Le ciel & le baromètre s'accordoient à parler contre lui. Cependant il ne craignit point de rassurer son père, & de lui protester que toutes ces apparences fâcheuses alloient se dissiper en un clin d'œil, qu'il feroit même bientôt le plus beau temps du monde; & il conclut, qu'il falloit partir tout de suite pour en profiter.

M. de Ponval, qui n'avoit pas une confiance aveugle dans les pronostics de son fils, crut qu'il étoit plus sage d'attendre encore. Au même instant les nues crevèrent, & une pluie impétueuse fondit sur la terre. Alexis, doublement confondu, se mit à pleurer, & refusa obstinément toute consolation.

La pluie continua jusques à trois heures de l'après-midi. Enfin les nuages se dispersèrent, le soleil reprit son éclat, le ciel sa sérénité, & toute la nature respiroit la fraîcheur du printemps. L'humeur d'Alexis s'étoit, par degrés, éclaircie comme l'horizon. Son père le mena dans les champs; & le calme des airs, le ramage des oiseaux, la verdure des prairies, les doux parfums qui s'exhaloient autour de lui, achevèrent de ramener la paix & la joie dans son cœur.

Ne remarques-tu pas, lui dit son père, la révolution délicate qui vient de s'opérer dans toute la création? Rappelle-toi les tristes images qui affligeoient hier nos regards: la terre crevassée par une longue sécheresse, les fleurs décolorées & penchant leurs têtes languissantes, toute la végétation qui sembloit décroître. A quoi devons-nous attribuer le rajeunissement soudain de la nature? A la pluie qui vient de tomber aujourd'hui, répondit Alexis. L'injustice de ses plaintes, & la folie de sa conduite, le frappèrent vivement en prononçant ces mots. Il rougit; & son père jugea qu'il suffisoit de ses propres réflexions, pour lui apprendre une autrefois à sacrifier, sans regret, un plaisir personnel au bien général de l'humanité.

## AVERTISSEMENT

*Sur la Pièce suivante.*

CETTE Pièce doit entrer dans le *Nouveau Théâtre Allemand*, collection destinée à nous faire connoître les Ouvrages Dramatiques d'une nation pleine de génie, & qui a déjà répandu tant de richesses dans notre littérature. M. Friedel, auteur de cet estimable recueil, auquel on ne sauroit donner trop d'encouragemens, a bien voulu me communiquer sa traduction, pour l'insérer dans mon Journal. Je ne m'y suis permis que de légères altérations, pour en rendre la lecture plus propre aux enfans.

## LE PAGE.

DRAME EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

LE PRINCE de \*\*\*

MADAME DE DETMOND.

DETMOND l'aîné, Enseigne } Ses fils.

DETMOND le cadet, Page }

LE CAPITAINE DORNONVILLE, son frère.

LE DIRECTEUR d'une Ecole Royale.

UN VALET-DE-CHAMBRE.

*Le Théâtre représente une antichambre du Palais. Une porte, ouverte à deux battans, laisse voir un cabinet, dans lequel est un lit de camp. On voit au pied du lit, sur un guéridon, une lampe allumée & une montre.*

## SCENE I.

*Le Prince (à demi-habillé, couché sur un lit de camp, & couvert d'un grand manteau). Le Page (dormant sur un fauteuil dans l'antichambre).*

*Le*

Le Page.

V.I.p.148.



*L'aimable Enfant! — Comme il dort  
sans inquiétude. C'est l'innocence  
dans les bras du sommeil. — mais,  
qu'aperçois-je. Je crois que c'est  
une lettre. —*



*Le Prince (se réveillant).*

**V**OILÀ ce qu'on appelle dormir !... Heureusement la paix est faite... On peut se livrer au sommeil, sans craindre d'être réveillé par le bruit des armes (*Il regarde à sa montre*). Deux heures ? Il doit être plus tard ! J'ai dormi plus que cela (*Il appelle*). Page ! Page !

*Le Page (se réveille en sursaut, se lève & retombe dans le fauteuil)*. Eh bien ? qui m'appelle ? Tout à l'heure, un moment.

*Le Prince*. Y a-t-il quelqu'un ? Personne ne répond !

*Le Page (se tournant de côté & d'autre, & se parlant à lui même)*. Mon Dieu ! je dormois si bien !

*Le Prince*. J'entends parler. Qui est là ?

*(Il tourne le garde-vue de la lampe & regarde.)*

Est-il possible ! Quoi ! c'est cet enfant ? Devoit-il veiller près de moi ? ou moi près de lui ? A quoi a-t-on pensé ?

*Le Page (se lève tout endormi & se frotte les yeux)*. Monseigneur !

*Le Prince*. Viens, viens, mon petit ami, réveille-toi. Vois l'heure qu'il est à ta montre ! la mienne est arrêtée.

*Le Page (s'appuyant sur les bras du fauteuil, & toujours endormi)*. Comment ? comment, Monseigneur ?

*Le Prince (souriant)*. Tu tombes de sommeil. La drôle de petite figure ! Qu'il feroit bon à peindre dans cet état ! Je t'ai dit de voir à ta montre l'heure qu'il est.

*Le Page (s'approchant à pas lents)*. Ma montre, Monseigneur ? Ah ! excusez-moi, je n'en ai point.

*Le Prince*. Tu rêves encore ! Mais en effet n'aurois-tu pas de montre.

*Le Page*. Je n'en ai jamais eu.

*Le Prince*. Jamais ? Comment ! Ton père t'a envoyé ici sans te donner une des choses les plus nécessaires, & même la seule dont tu ayes besoin pour faire ton service ?

*Le Page*. Mon père ? Ah ! si je l'avois encore !

*Le Prince*. Tu ne l'as plus ?

*Le Page*. Il est mort même avant que je fusse né. Je ne l'ai jamais connu.

*Le Prince*. Pauvre enfant ! mais ton tuteur, ta mère, auroient bien dû songer....

*Le Page*. Ma mère, Monseigneur ? Hélas ! vous ne le savez donc pas ? Elle est si malheureuse ! si pauvre ! Tout

ce qu'elle avoit d'argent, elle l'a employé pour moi ; mais elle n'en avoit pas assez pour m'acheter une montre. Mon tuteur a bien dit qu'il m'en falloit une ; (*il bâille*) cependant il ne me l'a pas encore donnée.

*Le Prince.* Qui est ton tuteur ?

*Le Page.* Monseigneur, c'est mon oncle.

*Le Prince* (*souriant*). A merveille ; mais il y a bien des oncles dans le monde, comment s'appelle le tien ?

*Le Page.* C'est un des Capitaines de vos Gardes. Il est de service aujourd'hui.

*Le Prince.* Tu as raison ; je m'en souviens, c'est lui qui t'a présenté. Mon petit ami, prends cette bougie (*Il lui met une bougie dans les mains*). Tiens-la bien. Dans ce cabinet (*il le lui montre*), là, à côté, tu trouveras deux montres pendues à la glace. Apporte celle qui se trouvera à ta droite ; & sur-tout prends garde de mettre le feu avec la bougie. Va.

*Le Page* (*en sortant*). Oui, Monseigneur.

## SCENE II.

*Le Prince* (*seul*). L'aimable enfant ! Quelle naïveté ! quelle franchise ! Ah ! s'il y avoit un homme comme cet enfant, & que cet homme fût mon ami ! C'est dommage qu'il soit si petit : je ne pourrai pas m'en servir ; il faudra le renvoyer à sa mère.

## SCENE III.

*Le Prince, Le Page.*

*Le Page* (*tenant la lumière d'une main & la montre de l'autre*). Il est cinq heures, Monseigneur.

*Le Prince.* Je ne me trompois pas. Le jour va bientôt paroître (*Il prend sa montre*). Mais est-ce là celle que j'ai demandée ? celle qui étoit à droite ?

*Le Page.* N'est-ce pas elle, Monseigneur ? Je le croyois pourtant.

*Le Prince.* Eh ! mon petit ami, quand ce seroit elle ! si tu avois bien entendu tes intérêts, tu aurois pris l'autre ; car celle-ci tout enrichie de brillans, ne peut convenir à un enfant. N'aurois-tu consulté que ta cupidité ? Aurois-tu le  
fort

fort de ceux qui perdent tout pour vouloir trop gagner ? Réponds-moi.

*Le Page.* Comment cela ? Monseigneur, je ne vous entends pas.

*Le Prince.* Il faut que je m'explique plus clairement. Sais-tu distinguer la droite de la gauche ?

*Le Page* (*regardant alternativement ses deux mains*). La droite & la gauche, Monseigneur ?

*Le Prince* (*lui mettant la main sur l'épaule*). Va, mon enfant, tu les distingues peut-être aussi peu que le bien & le mal. Que ne peux-tu conserver cette heureuse ignorance ! Va, cours chercher ton oncle le Capitaine ; qu'il vienne me parler.  
(*Le Page sort.*)

## SCENE IV.

*Le Prince* (*seul*). Il est plein d'ingénuité, tout-à-fait aimable !.....Raison de plus pour le rendre à sa famille. La Cour est le séjour de la séduction. Je ne souffrirai pas qu'il en soit la victime. Je veux le renvoyer. Mais où ira-t-il ? Si sa mère est aussi indigente qu'il le dit ? Si elle est hors d'état de l'élever ? Il faut que je m'en informe. Dornonville pourra me donner là-dessus tous les éclaircissemens que je désire.

## SCENE V.

*Le Prince, Le Page.*

*Le Page.* Monseigneur, mon oncle, le Capitaine, va se rendre ici.

*Le Prince.* Eh bien ! qu'est-ce donc ? tu as l'air bien accablé ! Est-ce que tu aurois encore envie de dormir ?

*Le Page.* Hélas, oui, Monseigneur. Un peu.

*Le Prince.* Si ce n'est que cela, va, remets-toi dans ton fauteuil. J'ai été enfant comme toi. Je fais combien le sommeil est doux à ton âge. Remets-toi, te dis-je-je te le permets.

(*Le Page se remet dans le fauteuil & s'arrange pour dormir.*)  
Je me doutois bien qu'il ne se le feroit pas dire deux fois.

## SCENE VI.

*Le Prince, Dornonville, Le Page (endormi).*

*Dornonville.* Monseigneur.....

*Le Prince.* Approchez, Monsieur. Que pensez-vous du petit messager que je vous ai envoyé? A quoi l'emploierai-je? à me servir dans la chambre?

*Dornonville (haussant les épaules).* Il est, je l'avoue, bien petit.

*Le Prince.* Ou à courir à cheval pour des commissions?

*Dornonville.* Je craindrois qu'il ne revînt pas.

*Le Prince.* Ou à veiller ici la nuit?

*Dornonville (souriant).* Oui, pourvu que votre Altesse dorme elle-même.

*Le Prince.* Quel parti puis-je donc tirer de cet enfant? Aucun, cela est clair. Aussi en me le donnant, n'avez-vous vraisemblablement pas prétendu qu'il fût utile à mon service, mais que je le devinssé à sa fortune. Vous m'aviez bien dit que sa mère n'étoit pas en état de l'élever. Mais est-il vrai qu'elle soit réduite à la dernière misère?

*Dornonville (mettant la main sur son cœur).* Oui, Monseigneur, c'est l'exacte vérité.

*Le Prince.* Et par quels malheurs?

*Dornonville.* Par cette guerre même qui en a enrichi tant d'autres. A la vérité, sa terre n'étoit pas absolument libre. Mais la voilà passée tout-à-fait en des mains étrangères. Tout est pillé, brûlé, détruit de fond en comble. Par-dessus cela des procès; ils succèdent à la guerre, comme la peste à la famine. Heureusement pour elle ses fils sont placés. Le plus jeune est votre Page, l'aîné est Enseigne dans vos Gardes: quant à la mère, elle vivra comme elle pourra.

*Le Prince.* Bien misérablement sans doute.

*Dornonville.* Cela est vrai, Monseigneur (*froidement*). Elle s'est réfugiée dans une cabane, où elle vit seule & délaissée. Je ne vais jamais la voir. Je suis son frère, & je ne pourrois supporter le spectacle affreux de sa misère.

*Le Prince.* Vous êtes son frère?

*Dornonville.* Oui, malheureusement, Monseigneur.

*Le Prince (avec mépris).* Malheureusement? Et vous n'allez

n'allez pas la voir ? Je vous entends, Monsieur. Sa misère vous feroit rougir ; ou si elle vous touchoit, il vous en coûteroit pour la soulager.

(*Dornonville paroît embarrassé.*)

Comment nommez-vous votre sœur ?

*Dornonville.* Detmond.

*Le Prince (réfléchissant).* Detmond ? Mais n'avois-je pas dans mes troupes un Major de ce nom ?

*Dornonville.* Il est vrai, Monseigneur.

*Le Prince.* Qui fut tué à l'ouverture de la première campagne ?

*Dornonville.* Oûi, Monseigneur. C'étoit le père de l'Enseigne & de cet enfant. Homme d'honneur & plein de courage ; il montoit à l'assaut, de l'air dont on va à une fête ; il avoit le cœur d'un lion.

*Le Prince.* D'un homme, M. le Capitaine, c'est en dire davantage. Je me souviens très-bien de lui, & je désirerois.....

*Dornonville (s'approchant).* Que désireroit votre Altesse ?

*Le Prince.* De parler à sa veuve.

*Dornonville.* Vous le pouvez à l'instant même. Elle est ici.

*Le Prince.* Elle est ici ? Envoyez chez elle ; qu'elle vienne dès qu'elle fera levée. Je veux la voir & lui rendre son enfant.

*Dornonville.* Monseigneur....

*Le Prince.* Je vous défends de l'en prévenir ; allez.

(*Le Capitaine sort.*)

## SCENE VII.

*Le Prince, Le Page (endormi).*

*Le Prince.* Quoi ! réduite à un état si misérable, par la guerre ? Quel horrible fléau ! Que de familles il a plongées dans la misère ! Il vaut mieux encore qu'elles soient malheureuses par la guerre que par moi ! C'est la nécessité, & non mon goût, qui m'a fait prendre les armes.

(*Il se lève, & après avoir fait quelques tours, il s'arrête devant le fauteuil du Page.*)

L'aimable enfant !.....comme il dort sans inquiétude ! C'est l'innocence dans les bras du sommeil ! Il se croit dans

la maison d'un ami, où il ne doit point se gêner. Voilà bien la nature !

*(Il se promène encore.)*

Sa mère ? mais en vérité, je ne ferois pas beaucoup pour elle, si elle ressembloit au Capitaine. Je veux la mettre à l'épreuve, pour la bien connoître, et ensuite.....ensuite il sera toujours temps de prendre un parti.

*(Il s'appuie sur le dos du fauteuil, & en regardant le Page d'un air d'amitié, il aperçoit une lettre qui sort de sa poche.)*

Mais qu'aperçois-je ? Je crois que c'est une lettre.

*(Il l'ouvre & en lit la signature.)*

"Ta tendre mère, de Detmond"....

Ah ! c'est de sa mère ! La lirai-je ? Je veux connoître son caractère. Elle n'aura point dissimulé avec son enfant. Lisons.

*(Il lit.)*

"MON CHER FILS,

"La peine que tu as à écrire, ne t'a point empêché de satisfaire à la demande que je t'avois faite ; & ta lettre est même plus longue que je ne l'espérois. Cette bonne volonté me confirme ta tendresse : j'y suis bien sensible, & je t'embrasse de tout mon cœur. Tu me marques que tu as été présenté au Prince ; qu'il a eu la bonté de t'agréer ; que c'est le meilleur & le plus doux des maîtres, & que tu l'aimes déjà beaucoup."

*(Il regarde le Page.)*

Quoi ! mon ami, c'est là ce que tu as écrit à ta mère ? Je ne fais donc que mon devoir en te payant de retour, & en cherchant à te donner des preuves de mon amitié.

"Tu as raison de l'aimer, mon enfant, car sans sa généreuse assistance, quel seroit ton sort dans le monde ? Tu as perdu ton père ; & quoique ta mère vive encore, tu n'en es pas moins à plaindre : la fortune l'a mise hors d'état de remplir ses devoirs envers toi ; c'est le plus grand de mes chagrins, le plus cruel de mes tourmens. Tant que je n'ai eu à penser qu'à moi, le malheur m'a trouvée inébranlable ; mais quand ton image vient se présenter à mon esprit, mon cœur se brise, & mes larmes ne peuvent tarir."

Beaucoup de tendresse, beaucoup de sensibilité à ce qu'il paroît ! Et si elle est aussi excellente femme que tendre mère... Et pourquoi ne le seroit-elle pas ? Elle l'est ; Je n'en puis douter.

Je,

“ Je ne faurois, mon ami, te conduire moi-même sur le chemin de la fortune, comme je le voudrois ; je suis forcée de rester ici dans la solitude & l'éloignement ; mais avec toute la force que la tendresse m'inspire, je ne cesserai de te donner des conseils ; & ma voix, tant qu'elle pourra se faire entendre, te répétera toujours de suivre les sentiers de l'honneur & de la vertu. Mon ami, donne-moi une preuve nouvelle de cette obéissance que tu as eue pour moi jusqu'à présent, porte toujours cette lettre sur toi.”

*(Il regarde le Page.)*

Eh bien ! il étoit obéissant.

“ Quand tu seras en danger de manquer à ton devoir, & de négliger les avis que je t'ai donnés en t'embrassant la dernière fois, & en t'arrosant de mes larmes, ô mon fils ! ressouvrens-toi de cette lettre, ouvre la : pense à ta mère, à ta mère infortunée, que l'espérance seule qu'elle fonde sur toi, soutient dans la solitude.”

Comment ? n'a-t-il pas un frère ?

“ Pense que tu la ferois mourir de douleur, & que tu perdrois toi-même le cœur qui t'aime le plus sur la terre.”

Elle sent son danger. Elle a raison ; car il est exposé. Devoit-elle se résoudre à l'envoyer ici ?

“ Ce n'est point le soupçon & la défiance qui parlent par ma bouche ; ta conduite ne les a pas fait naître. Non, mon enfant, non. Ton frère a fait couler mes larmes ; tu ménageras plus que lui l'ame sensible de ta mère.”

Ainsi l'aîné ? l'Enseigne.... Il faut que je m'éclaircisse davantage.

“ Tu as toujours été soumis, respectueux : je te rends ce témoignage avec des larmes de joie. Continue, mon fils, deviens un honnête homme : & ta mère si pauvre, si malheureuse qu'elle soit, oubliera bientôt ses malheurs & sa misère.”

Fort bien ; elle me plaît ; le malheur ajoute à l'élévation de son ame au lieu de la flétrir.

“ Tu me marques à la fin de ta lettre, que tous tes camarades ont une montre. Je vois qu'il t'en faudroit une aussi ; cependant tu brises là-dessus, & tu me caches le désir que tu en as. Cette retenue me charme ; je suis désespérée de ne pouvoir la récompenser. Tu le fais, mon ami, je ne le peux pas, & tu me le pardonneras. Des affaires pressantes m'appellent dans la capitale : je vais m'y rendre & ce voyage m'enlèvera le peu qui me reste. Cette dépense

est nécessaire, & je ne puis l'éviter. Mais sois persuadé que dans la suite, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour contenter ton désir. Et dussé-je me refuser tout, je ne veux pas que l'ami de mon cœur manque jamais d'encouragement à la vertu. J'espère bientôt te revoir, & je suis...."

O femme bien digne d'un meilleur sort ! Je veux montrer cette lettre à mon épouse, & la garder. Mais, non, c'est le trésor de cet enfant, pourquoi le lui ravir ?

*(Il remet la lettre dans la poche du Page.)*

Avec quelle tranquillité il dort encore ! Le ciel, dit-on, prépare le bonheur de ses enfans pendant leur sommeil. Cela se vérifiera sur lui. Sa fortune est faite.

*(Il le prend par la main.)*

Mon ami ! mon ami !

*(Le Page se réveille & regarde le Prince pendant quelques momens avec de grands yeux.)*

Il est charmant, d'honneur ! Viens, mon petit ami, réveille-toi. Il fait grand jour, & tu ne peux pas dormir ici plus long-temps. Lève-toi.

*Le Page (se levant lentement).* Oüï, Monseigneur.

*Le Prince.* Tu es encore tout endormi. Tiens, va dans mon cabinet. *(Il y va.)* Eteins la lumière & ferme les portes.

*(Il éteint la lumière & ferme les portes.)*

Maintenant va dans celui où tu as pris la montre. Va vite. Non, non, par ici ; tiens, en face, vite. Reviens de ce côté-là. Eh bien es-tu éveillé à présent ?

*Le Page.* Ah ! oüï, Monseigneur.

*Le Prince.* Dis-moi un peu, car je te regarde comme un enfant appliqué, habile même, fais-tu déjà écrire des lettres ?

*Le Page.* Oh ! quand je veux. J'en ai déjà écrit deux grandes.

*Le Prince.* Et ces deux, à ta mère sans doute ?

*Le Page (d'un air gai & familier).* Oüï, Monseigneur, à ma mère.

*Le Prince.* La joie brille dans tes yeux, quand je te parle d'elle. *(A part.)* Comme ils s'aiment dans leur misère ! *(Haut.)* Mais est-elle donc bien bonne, ta mère ?

*Le Page (prenant une main du Prince avec les siennes).* Ah ! si vous la connoissiez !

*Le Prince.* Je la connoîtrai, mon ami.

*Le Page.* Ell est si douce, ell m'aime tant....

*Le Prince.* Je souhai terois qu'elle eût des fils qui lui ressemblassent. Ton frère, l'Enseigne; on dit qu'il ne se conduit pas bien. Mais toi?

*Le Page (remuant la tête).* Ah! mon frère, l'Enseigne!

*Le Prince.* Oûi, il lui cause, dit-on, beaucoup de chagrin. Cela est-il vrai?

*Le Page.* Ah! Monseigneur.....Mais on m'a défendu d'en ouvrir la bouche. Si son Colonel le favoit.....(*D'un air de confidence*). Oh! c'est un homme dur & méchant que ce Colonel.

*Le Prince.* Il n'en saura rien, je te le promets. Parle, qu'est-il donc arrivé? Qu'est-ce que ton frère a fait?

*Le Page.* Bien des choses. Je ne fais pas moi-même au juste ce que c'est. Tout ce que j'ai vu, c'est que ma mère en a été très en colère; & que, pour couvrir la faute de mon frère, elle a donné tout ce qu'elle possédoit.

(*Il s'approche du Prince & lui dit à voix basse.*)

Il auroit pu sans cela, disoit-elle, être renvoyé du service.

*Le Prince.* Renvoyé du service? Et pourquoi donc?

*Le Page.* Ah! Monseigneur, voilà ce que je ne peux dire.

*Le Prince.* Quoi, pas même à moi?

*Le Page.* On ne me l'a pas dit à moi-même.

*Le Prince (riant).* On a très-bien fait, à ce qu'il me semble. Mais pour en revenir à toi, comme tu n'as point de montre, n'en aurois-tu pas demandé une à ta mère dans tes lettres?

*Le Page.* Une seule fois, pas davantage.

*Le Prince.* Fort bien. Elle t'en a donc fait un reproche?

*Le Page.* Oh! non, Monseigneur. Au contraire, elle m'a écrit qu'elle économiseroit sur le peu qu'elle a pour m'en donner une. Je suis fâché de lui en avoir parlé. Elle a déjà tant de peine à vivre! Cela me donne bien du chagrin.

*Le Prince.* Cela doit t'en donner aussi. Un bon fils ne doit pas être à charge à sa mère; il est au contraire de son devoir de chercher tous les moyens de la soulager. Quant à la montre, s'il ne s'agissoit que de cela, on pourroit te contenter. (*Il tire sa bourse.*)

Tiens, mon petit ami! voilà douze louis dont je peux disposer. Je veux t'en faire cadeau; donne-moi ta main.

*Le Page (tendant la main, pendant que le Prince compte).* Sont-ils pour moi, Monseigneur?

*Le Prince.* Oüi, fans doute ; mais dis-moi, que comptes-tu faire de cet argent ?

*Le Page.* N'en pourrois-je pas acheter une montre ?

*Le Prince.* Oüi, & même une très-belle ! Mais à bien examiner les choses, tu n'as pas absolument besoin de montre, il y en a assez ici.

*(Pendant que le Page le regarde attentivement.)*

Si j'étois à ta place, je fais bien ce que je ferois. J'emploirois mieux cet argent. Cependant comme tu voudras. Je vais m'habiller. Reste ici jusqu'à mon retour.

*Le Page (l'appelant).* Monseigneur....

*Le Prince.* Eh bien, que veux-tu ?

*Le Page.* Ma mère est ici. Elle part ce matin, & je voudrois bien lui dire adieu *(D'un air caressant)*. Me le permettez-vous ?

*Le Prince.* Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire pour cette fois ; ta mère viendra ici. Tu la verras ; un peu de patience. *(Il sort.)*

### SCENE VIII.

*Le Page (seul).*

Elle viendra ici ? Je la verrai ? Et pourquoi cela ? Que m'importe ? Il suffit qu'elle vienne, & que je l'embrasse. ....

Un, deux, trois.... *(Il compte jusqu'à douze.)*

Douze louis pour une montre ! Ah que je suis content ! il me semble déjà l'avoir dans mes mains, l'entendre aller, la monter moi-même. Mais quand le Prince a dit, qu'il fauroit bien ce qu'il feroit, s'il étoit à ma place, qu'entendoit-il par-là ? Que feroit-il donc ? Oh ! lui ! qui a des montres dans toutes ses chambres, il ne fait pas ce que l'on souffre de n'en pas avoir. Mais il m'a dit aussi, qu'un bon fils doit soulager sa mère. Sans doute il pensoit alors à la mienne. Douze louis ! *(Il les regarde)*. C'est à la vérité bien de l'argent ! bien de l'argent ! Si ma mère les avoit, ils lui feroient d'un grand secours. *(Il presse l'argent avec ses deux mains contre son cœur.)*

Ah ! une montre ! une montre !

*(Laisant tomber ses mains.)*

Mais aussi une mère ! une mère si tendre ! Hier encore, elle étoit si abattue ! Elle avoit un air si pâle, si malade ! Je crois qu'en lui donnant cet argent, elle feroit tout d'un coup soulagée.

soulagée....Feraï-je ce sacrifice pour elle ?.....(*D'un air décidé*).

Oùï, sans doute, oùï ! Mais qu'elle vienne promptement, car je pourrois bien en avoir du regret. La montre me tient trop au cœur.

(*Il met son doigt sur sa bouche*).

Paix ! écoutons ! on vient.

## SCENE IX.

*Madame de Detmond, Dornonville, Le Page.*

*Le Page (courant au-devant de sa mère)*. Ah ! ma mère !

*Madame de Detmond (regarde de tous côtés d'un air inquiet, sans faire attention à l'enfant)*. Je ne fais, mon frère ; mais je suis inquiète. Que me veut donc le Prince ?

*Dornonville*. Tiens, regarde cet enfant ! Eh bien, il veut te le rendre.

(*Elle regarde avec effroi son enfant, qui ne cesse de la caresser d'un air satisfait*.)

Mais aussi, il y avoit de la folie à l'amener ici. A quoi le Prince peut-il l'employer ? Les autres Pages deviennent grands, se forment, & entrent au service : mais lui..... (*Avec un geste de mépris*). Il est trop chétif, il ne sera jamais bon à rien. Le lait dont tu l'as nourri, étoit empoisonné par tes chagrins ; c'est une plante dont le germe est altéré. Jamais il ne deviendra plus fort.

*Mde. de Detmond (avec douleur)*. Mon frère !...

*Dornonville*. En un mot, quand tu verras le Prince, garde-toi bien de lui parler de cet enfant. Ce seroit inutile. Sollicite plutôt sa faveur pour l'Enseigne. Il se forme au moins celui-là : c'est un homme !

*Mde. de Detmond*. Que dis-tu ? Pour l'Enseigne ?

*Dornonville*. Oûï. Il l'a envoyé chercher.

*Mde. de Detmond*. Tu m'effraies. Auroit-il appris ?....

*Dornonville (d'un air froid)*. Cela pourroit bien être : c'est même probable.

(*S'appuyant sur sa canne & branlant la tête*.)

Qué penfes-tu qu'il en arrivât, s'il favoit que le drôle a voulu décamper ? qu'il a pris de l'argent ? & que ce n'est que parce que j'ai arrangé les choses....(*avec emportement*).

Eh bien ! vous verrez que je ferai la victime de mon bon cœur,

cœur, & que l'on m'enverra moi-même aux arrêts. Je voudrois ne m'être jamais embarrassé du soin de tes enfans. Mais aussi je ne m'en mêlerai plus.

*(Il part en grondant, & se retournant encore.)*

Non! je ne m'en mêlerai jamais de la vie *(Il sort).*

## SCENE X.

*Madame de Detmond, Le Page.*

*Le Page (voyant son inquiétude).*

Mon oncle est toujours de mauvaise humeur. Mais laissez-le dire, maman, & ne craignez rien.

*Madame de Detmond.* Tais-toi, mon enfant. Tu ne fais pas....

*Le Page.* Oh! j'en fais plus que lui. Il s'en faut que le Prince soit comme il le dit. Il ne fait de mal à personne. Au contraire, voyez, voyez!

*(Il lui montre les douze louis qu'il a dans sa main.)*

Tout cela... Eh bien! c'est lui qui me l'a donné.

*Mde. de Detmond (surprise).* Est-il possible? Le Prince?

*Le Page.* Il l'a tiré d'une grande, grande bourse remplie d'or, un instant avant que vous vinssiez. Ah! si le Prince vouloit, maman, s'il vouloit!... Oh! il est riche, lui!

*Mde. de Detmond.* Mais pourquoi? Je n'y comprends rien. Il faut pourtant qu'il ait eu un motif.

*Le Page.* Certainement. Sa montre s'étoit arrêtée. Il chassa hier toute la journée, il avoit oublié de la monter, & ce matin....

*(Il court au cabinet & en ouvre la porte).*

Tenez, c'est là qu'il étoit couché. Il m'appelle, me dit de regarder à ma montre: & comme je n'en avois pas...

*Mde. de Detmond.* Il t'a donné cet argent?

*Le Page.* Oui, il me l'a donné pour en acheter une.

*(Il lui montre l'argent de nouveau.)*

Douze louis, ma chère maman!

*Mde. de Detmond.* Regarde-moi. Dois-je te croire?

*Le Page.* Affurément! mais je ne suis pas pressé d'avoir une montre. Il s'en trouvera toujours une pour moi.

*(Il prend la main de sa mère.)*

Prenez cet argent, maman! mettez-le dans votre bourse.

*Mde.*

*Mde. de Detmond (émue).* Comment, mon fils, comment?...

*Le Page.* Je souffre tant de vous voir toujours dans les larmes! Ah! ma mère, je voudrais avoir bien de l'argent, & vous ne pleureriez plus. Tout, oui, tout ce que j'aurois, je vous le donnerois de bon cœur.

*Mde. de Detmond (se baissant sur lui).* Quoi? tu voudrois, mon fils?...

*Le Page.* Que j'aurois de plaisir à vous voir heureuse & contente!

*Mde. de Detmond (l'embrassant).* Je le suis, mon ami. Je ne donnerois pas le bonheur que je goûte en ce moment pour tout l'or de ton Prince.

*(Elle l'embrasse une seconde fois.)*

Ah! tu ne sens pas l'impression que fait la tendresse compatissante d'un fils sur le cœur d'une mère infortunée!

*Le Page (repréend la main de sa mère).* Vous prendrez cet argent au moins? je vous en prie, ma chère maman, ne me refusez pas.

*Mde. de Detmond.* Oui, mon ami, je le prends. Comme on pourroit te tromper, c'est moi qui me charge...

*Le Page.* De quoi? de m'avoir une montre?

*Mde. de Detmond.* Si tu restes avec le Prince, il t'en faut une.

*Le Page.* Eh non, non! Le Prince a des montres partout, & il m'a dit lui-même que je n'en avois pas besoin.

*Mde. de Detmond.* Cependant, ce qu'il t'a donné, c'est pour en avoir une?

*Le Page.* N'importe: il me l'a dit.

*Mde. de Detmond.* Tu me trompes, mon enfant; & tu ne devrois pas faire un mensonge, même par amour pour ta mère.

*Le Page.* Un mensonge? Vous ne me croyez-vous donc pas? Eh! bien, je voudrois que le Prince fût présent. Je voudrois qu'il vînt *(Il se retourne)*. Ah! le voilà lui-même.

## SCENE XI.

*Le Prince, Madame de Detmond, Le Page.*

*Le Page (courant au-devant de lui).* N'est-il pas vrai, Monseigneur, que vous m'avez d'abord donné douze louis pour avoir une montre?

*Le*

*Le Prince (souriant).* Ouï, mon ami.

*Le Page.* Et ne m'avez-vous pas dit ensuite que je n'en avois pas besoin ?

*Le Prince.* C'est encore vrai.

*Le Page (se tournant aussitôt vers sa mère).* Eh bien, maman ? Eh bien ?

*Mde. de Detmond (embarrassée).* Votre Altesse voudra bien excuser la simplicité d'un enfant, qui oublie le respect...

*Le Prince.* Excuser, Madame ? Cette simplicité me ravit ; & je voudrois pouvoir la trouver dans tout le monde. Elle est si naturelle ! Parle, mon ami ! Ta mère ne vouloit donc pas te croire ?

*Le Page (un peu fâché).* Non, Monseigneur. D'abord elle ne vouloit pas me croire, & ensuite elle ne vouloit pas accepter l'argent.

*Le Prince.* Que dis-tu ? accepter ! As-tu fait assez peu de cas de mon présent, pour avoir voulu en disposer ? Je ne le pense pas.

*Le Page (embarrassé).* Monseigneur...

*Le Prince.* Si je le savois, cela ne m'engageroit pas beaucoup à t'en faire davantage. Eh bien ! avoue-le-moi, est-il vrai ?

*Le Page (en montrant sa mère).* Ah ! Monseigneur, elle est si pauvre !

*Le Prince (lui prenant le menton).* Bon petit cœur ! Tu as donc sacrifié l'unique objet de tes désirs, pour secourir ta mère ? En vérité, il seroit affreux que cela te fit perdre une montre *(Il tire la sienne)*.

Tiens ! quand je ne possèderois que celle-là, pour récompenser ta tendresse, je te la donnerois.

*Le Page (la prenant avec joie).* Ah, Monseigneur ! Vaut-elle ?

*Le Prince.* Sois tranquille ! elle va bien.

*(Le Page court à sa mère pour lui faire voir la montre.)*

*Le Prince.* Viens, mon ami, mets la montre dans ta poche. Et puisque tu as si bien employé le peu que je t'ai donné *(il lui donne une bourse)*, tiens, prends, voilà cent louis en place des douze premiers.

*Le Page (le regardant avec étonnement).* Quoi, Monseigneur !

*Le Prince.* Tu hésites ! Allons, prends.

*Le Page.* La bourse, & tout ce qu'il y a ?.... *(Il veut la rendre)*. En vérité, c'est trop.

*Le Prince.* Oui, si c'étoit pour toi. Mais je te les donne pour en disposer. Et qui penses-tu qui en ait besoin ?

*Le Page.* Qui en ait besoin ?

(*Il regarde le Prince, puis sa mère, & le Prince encore.*)

Tenez, ma chère maman !

*Mde. de Detmond* (*s'approchant du Prince*). Votre Altesse....

*Le Prince.* Point de remerciemens, Madame. Vous trouverez que c'est très-peu, & je crains de vous faire beaucoup plus de mal que je ne vous ai fait de bien. Mais (*montrant le Page*), vous le voyez sans que je vous le dise, cet enfant est trop foible, trop petit pour être avec moi. Il est dans un âge où l'on n'est pas en état de rendre service aux autres. En un mot, j'espère que vous le reprendrez sans difficulté. Vous gardez le silence ?

*Mde. de Detmond.* Pardonnez, Monseigneur...

*Le Prince.* Et quoi ?

*Mde. de Detmond.* Pardonnez, j'ai tort de rougir d'une pauvreté dont je ne suis pas la cause ; & je peux sans honte en faire l'aveu sincère à mon Prince.

(*S'approchant de lui & le fixant.*)

Oui, Monseigneur ; je suis trop pauvre, pour élever mon enfant. Déjà depuis long-temps je portois sur l'avenir un œil inquiet. Je vais donc être en proie à la douleur. Ah ! s'il faut que je remène dans le triste asile de la misère, l'unique objet de toutes mes alarmes, cet enfant que vous voulez me rendre, cet enfant trop jeune encore.... (*Elle veut retenir ses larmes*)...pour...sentir la perte qu'il a faite dans son père....Ah ! pardonnez à la foiblesse d'une mère !

*Le Page* (*prenant la main du Prince & d'un ton pénétré*). Elle pleure, Monseigneur !

*Le Prince.* Eh bien ! quand tu vivrois auprès de ta mère ?

*Le Page* (*d'un air suppliant*). Vous n'allez pas me renvoyer ?

*Le Prince.* Non ? Tu ne le crois donc pas ? Cette confiance, mon petit ami, me fait plaisir. Madame, il peut rester. (*Voulant l'éprouver.*) Ce seroit cependant bien dommage, si ses mœurs, son innocence....Mais, non, il n'y a encore rien à craindre.

*Mde. de Detmond* (*le regardant attentivement*). Son innocence, Monseigneur ?

*Le Prince* (*continuant sur le même ton*). Ce n'est rien, Madame.

Madame. Vous vous imagineriez peut-être, que je cherche à retirer ma parole. Soyez tranquille.

*Mde. de Detmond (avec timidité).* Mais cependant, sans manquer au respect que je vous dois, oserois-je vous prier de vous expliquer, Monseigneur ?

*Le Prince.* Madame, ce que je voulois dire, c'est que depuis long-temps je suis très-mécontent de mes Pages. Leur société & leur exemple pourroient bien....Mais après tout ce n'est qu'un peut-être, & on peut tenter....

*Mde. de Detmond (prenant vivement la main de son fils).* Non, Monseigneur.

*Le Prince (seignant de se trouver offensé).* Non?...Comme vous voudrez, Madame.

*Mde. de Detmond.* L'innocence de mon fils m'est trop précieuse. Je frémis des dangers où j'allois l'exposer.

*Le Prince.* Mais considérez....

*Mde. de Detmond.* Je ne considère rien. Je vois mon enfant dans le feu : pourvu que je le sauve, que m'importe qu'il soit nu ?

*Le Prince.* Mais sans biens, sans éducation, que deviendra-t-il, Madame ?

*Mde. de Detmond.* Ce qu'il plaira au ciel. Je me sou mets à sa volonté. S'il ne peut pas soutenir sa naissance, qu'il aille cultiver les champs, qu'il meure, mais innocent, dans le sein de l'indigence.

*Le Prince (reprenant son ton naturel).* C'est penser noblement. Oui, Madame, je le vois ; vous méritez tout ce que je suis en état de faire pour vous.

*(S'approchant d'elle & avec intérêt.)*

En quoi puis-je vous être utile ? Quel secours puis-je vous donner ? Parlez, demandez ; c'est un ami que vous voyez devant vous.

*Mde. de Detmond (avec émotion).* Ah ! Monseigneur....

*Le Prince.* Dites-moi avant tout quelle est votre situation. Où en êtes-vous pour votre terre ?

*Mde. de Detmond.* Il m'est absolument impossible de la sauver.

*Le Prince.* Vos dettes sont donc bien considérables ? Vous avez, m'a-t-on dit, des procès. Ne vous donnent-ils aucune espérance ?

*Mde. de Detmond.* Aucune, Monseigneur. Un seul, où il s'agit d'une petite succession, auroit depuis long-temps dû être jugé en ma faveur. Mon droit est incontestable ; mais

le

Le crédit & les richesses le combattent. La nécessité m'avoit amenée à la ville pour tenter un accommodement ; je n'ai pu y réussir.

*Le Prince.* C'est un bonheur pour vous. La justice vous fera rendue sans que vous fassiez de sacrifice, je vous en donne ma parole. Acceptez de plus une pension de cent louis. Je souhaite qu'elle puisse vous mettre au-dessus de tous les besoins.

*Mde. de Detmond (se jetant à ses pieds).* Tant de bonté, Monseigneur ! comment pourrai-je...

*Le Prince (la relevant).* Que faites-vous ? Levez-vous, Madame, levez-vous. Je m'acquitte de ce que je dois à la mémoire d'un homme dont vous êtes la veuve. Je fais pour vous ce que je ferois pour tous ceux dont les vertus toucheroient mon cœur. Dites-moi : hésiteriez-vous encore à reprendre votre enfant ?

*Mde. de Detmond.* Monseigneur, pourrois-je oublier ?...

*Le Prince.* Et toi, mon ami, retournerois-tu volontiers avec ta mère ?

*Le Page (la montre à la main).* Avec ma mère ? Oui, Monseigneur ?

*Le Prince.* Mais cependant, je fais que tu m'aimes. Tu voudrois bien aussi rester avec moi ?

*Le Page.* Très-volontiers, Monseigneur.

*Le Prince.* Eh bien ! si cela est ainsi, en te rendant à ta mère, je te renverrois : & tu m'as prié si instamment de te garder près de moi ! Ta mère d'ailleurs t'a jeté dans mes bras. Il faut donc que je prenne d'autres mesures pour concilier les choses. Restez ici, Madame ; je suis à vous dans le moment.

(Il sort.)

## SCENE XII.

*Mde. de Detmond, Le Page.*

*Mde. de Detmond (se jetant dans un fauteuil).* O jour heureux ! ô bonheur inattendu !

*Le Page.* Eh bien, maman ? Eh bien ? Etes-vous contente ?

*Mde. de Detmond (le tirant à elle avec tendresse).* O mon fils, mon cher fils !

*Le Page.* Mais vous ne vous réjouissez pas ? Il faut être plus gaie, ma chère maman !

*Mde. de Detmond.* Mon bonheur même me fait rougir. Il me reproche le peu de confiance que j'ai eu dans la Providence, le chagrin mortel que je ressentis quand tu vins au monde. C'étoit un moment après que l'on m'eut annoncé la perte de ton père. Je jetai sur toi un regard de compassion. Je pleurai le jour que je t'avois donné. (*Elle le prend dans ses bras & l'embrasse.*) Et c'étoit toi qui devois soulager ta malheureuse mère ! Tes jeunes mains devoient essuyer ses larmes ! Dieu ! que puis-je désirer à présent ? Rien, rien que d'être rassurée sur le sort de ton frère ; & mon bonheur fera parfait.

*Le Page.* De mon frère ? Comment cela, ma chère maman ?

*Mde. de Detmond.* Si le Prince favoit ce qu'il a fait....

*Le Page.* Quand il le sauroit, il n'en feroit rien. Vous avez vu comme il est bon & généreux.

*Mde. de Detmond.* Pour nous, mon fils, qui ne sommes coupables d'aucun crime.

*Le Page.* D'ailleurs il m'a promis qu'il garderoit le secret, que le Colonel n'en sauroit rien.

*Mde. de Detmond (effrayée).* Quoi, il te l'a promis ?

*Le Page.* Assurément. Ainsi il ne faut pas vous alarmer.

*Mde. de Detmond.* Je suis consternée. Tu as donc dit ?....

*Le Page.* Ah ! presque rien. Ce que je savois. Et puis il m'a interrogé sur la conduite de mon frère, & je ne pouvois pas mentir. Vous me l'avez défendu vous-même.

*Mde. de Detmond.* Mais, mon ami, mon cher fils....

*Le Page.* Comment ? vous êtes inquiète ?

*Mde. de Detmond.* Si je suis inquiète ! Dieu ! si je le suis ! Ah ! si le Prince en demande davantage ! S'il apprend !.... Tu peux perdre ta mère, ton frère. Tu peux nous plonger tous dans un abyme de malheurs.

*Le Page (prêt à pleurer).* Dans un abyme de malheurs ?...

*Mde. de Detmond.* On vient.... (*Elle l'embrasse & l'encourage.*) Ne dis rien. Sèche tes larmes ; elles ne serviroient qu'à rendre peut-être le mal plus grave. Sois tranquille.

## SCENE XIII.

*Madame de Detmond, Le Page, Le Prince, derrière lui Dornonville & L'Enseigne.*

*Le Prince.* Entrez, Messieurs, suivez-moi. (*A l'Enseigne.*) C'est donc vous qui êtes Detmond ? le fils de ce brave Major ?

*L'Enseigne* (*s'inclinant profondément*). Oui, Monseigneur.

*Le Prince.* C'est une bonne recommandation auprès de moi. Vous aviez pour père un homme plein d'honneur, un brave guerrier. Sans doute que son exemple excite votre émulation, & que vous cherchez à vous rendre digne de lui ?

*L'Enseigne.* Monseigneur, je ne fais que mon devoir.

*Le Prince.* C'est tout faire. Le plus brave homme n'en fait pas davantage. Tenez, Monsieur, voilà votre mère : ses vertus, & les espérances que donne cet aimable enfant, m'ont fait concevoir de la famille l'idée la plus avantageuse. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir tous rassemblés ici.

*L'Enseigne* (*s'inclinant toujours*). Monseigneur, vous me faites beaucoup de grâce.

*Le Prince.* Je ne vous en fais pas plus sans doute que vous en méritez.

*L'Enseigne.* Votre Altesse juge bien favorablement.

*Le Prince.* En effet, Monsieur, il ne me manque que la conviction, dans le jugement que je suis tenté de porter de vous, pour faire votre fortune. Cependant cet air libre, & assuré, qui vous sied si bien...

*L'Enseigne.* Ah, Monseigneur....

*Le Prince.* Annonce (*souffrez que je le dise*) une ame noble ou très-corrompue. On ne sauroit soupçonner un fils né de tels parens. Non sans doute. Ainsi, Monsieur, que pourroit-on faire pour vous ? Un grade de plus ne vous avanceroit pas beaucoup. Qu'en pensez-vous ?

*L'Enseigne* (*se frottant les mains*). Non assurément, Monseigneur....

*Le Prince.* Mais si nous fautions ce grade ? Le rang de Capitaine,

Capitaine, une compagnie : c'est là le premier but de tous ces Messieurs. Mais auparavant... (*Il se tourne rapidement vers le Capitaine.*) Monsieur, que pensez-vous de votre neveu ?

*Dornonville (un peu embarrassé).* Moi, Monseigneur ? Ce que j'en pense ?...

*Le Prince.* On diroit, beaucoup de mal.

*Dornonville.* Non, Monseigneur, plutôt du bien. Je crois qu'il a du cœur, qu'il sera brave...

*Le Prince (regardant l'Enseigne avec un air de satisfaction).* Oui ? Cela est-il vrai ?

*Dornonville.* D'ailleurs il est d'une taille avantageuse.

*Le Prince.* C'est un bel homme, j'en conviens. Mais sa conduite, ses mœurs ? Je rougis de vous questionner sur de pareilles bagatelles. Enfin, quel est son caractère ?

*Dornonville (souriant).* Ah ! un peu trop de gaieté, de pétulance quelquefois. Au reste, Monseigneur, comme vous savez, cela ne messied pas à un soldat.

*Le Prince.* Comme je fais ? C'est en vérité quelque chose de nouveau pour moi. Il ne me manque plus que votre témoignage, Madame. Que me direz-vous de votre fils ? (*Après une pause.*) Rien ?

*Mde. de Detmond.* Que pourrois-je en dire ?

*Le Prince.* Ce que vous en pensez. La vérité.

*Mde. de Detmond.* Et le puis-je, Monseigneur ? Si j'avois à le louer, voudriez-vous que je le fisse en sa présence ? ou si j'avois à le blâmer, seroit-ce devant celui qui tient son fort entre ses mains ?

*Le Prince (souriant).* Fort bien, Madame. Au bon cœur d'une mère vous joignez toute la finesse d'une femme. Je ne puis m'empêcher de vous admirer. (*Reprenant un ton sérieux.*) Monsieur, chacun a ses principes. J'ai les miens. Quand je veux avancer un Officier, je commence par l'envoyer aux arrêts. Que vous en semble ?

*L'Enseigne (effrayé).* Monseigneur...

*Le Prince.* Oui, c'est ma manière. Remettez votre épée au Capitaine. Un air plus modeste auroit tout excusé. Mais ce ton assuré, cette hardiesse !... Avec une conscience comme la vôtre, qu'attendre d'un homme aussi effronté ? qui devrait sentir qu'il a mérité ma disgrâce ; qui fait avec quelle indignité il en agi envers la meilleure des mères ; & qui cependant... Monsieur, qu'il soit aux arrêts pour un mois. Je ne veux point d'éclaircissements sur ce qui s'est passé.

passé. C'est à votre considération, Madame, & à cause de la manière dont je m'en suis instruit; & sur-tout parce que les circonstances me font présumer que sa faute est très-grave....

*(D'un ton ferme & sévère.)*

Monsieur le Capitaine, si dans la suite il se passoit quelque chose, je veux en être informé sur le champ, vous m'entendez? sur le champ. J'ai dessein d'avancer ce jeune homme: & ni vous *(au Capitaine)*, ni *(d'un ton plus doux)* vous, Madame, ne dérangerez mon plan....

*(S'adressant particulièrement à elle.)*

Ne lui donnez jamais rien, jamais: ne fût-ce qu'une bagatelle, à titre de présent. Ses appointemens peuvent lui suffire. Qu'il apprenne à borner sa dépense.

*(Il lui fait signe avec la main.)*

Allez, Monsieur, rendez-vous aux arrêts.

*(Les deux Officiers sortent.)*

## SCENE XIV.

*Le Prince, Madame de Detmond, Le Page.*

*Le Prince (la regardant).* Eh bien, Madame? Vous êtes bien triste?

*Mde. de Detmond (respectueusement).* Monseigneur, je suis mère.

*Le Prince.* Mais vous n'êtes pas une de ces mères foibles, qui, pour épargner à leurs enfans quelques mortifications, aiment mieux ne les pas corriger?

*Mde. de Detmond.* Ce seroit une tendresse mal entendue. Non: je crains seulement qu'il n'ait perdu à jamais les bonnes grâces de son Prince.

*Le Prince.* Rassurez-vous. Mon intention n'a été que de le rendre digne des grâces que je veux répandre sur lui. Indulgent pour la jeunesse, je lui pardonne volontiers son inconséquence & ses étourderies; mais je ne le puis pas toujours. Ce qui dans l'un ramène, avec le repentir, l'amour de la vertu, fortifie dans l'autre son penchant pour le vice. Au demeurant, soyez sans inquiétude. Ce jeune homme deviendra raisonnable; & je mesurerai mes bontés sur son changement.

(*Se tournant vers le Page.*)

Quant à cet enfant, savez-vous quelles sont mes vues ?

*Mde. de Detmond.* Non, Monseigneur. Quelles qu'elles soient, elles ne tendront qu'à assurer son bonheur. O mon Prince ! je n'ai jamais laissé passer un jour sans payer à vos vertus le tribut de mon hommage ; mais je sens bien aujourd'hui combien il étoit peu digne de vous.

*Le Prince.* Que voulez-vous dire, Madame ? Vous ne me connoissez point. Mon but est de donner un brave homme à l'état, à moi-même un serviteur fidèle, & d'élever pour mon fils un ami qui soit disposé à sacrifier un jour sa vie pour lui, comme son père l'a fait pour moi.

SCENE XV.

*Le Prince, Madame de Detmond, Le Page, un Valet-de-Chambre.*

*Le Valet-de-Chambre.* Monseigneur ! le Directeur.

*Le Prince.* Qu'il entre. J'espère, Madame, qu'il suffira que vous soyez instruite de mes intentions pour les approuver.

SCENE XVI.

*Le Prince, Madame de Detmond, Le Page, Le Directeur.*

*Le Directeur (s'inclinant).* Je me rends à vos ordres, Monseigneur.

*Le Prince.* Bon jour, Monsieur. Je suis charmé de vous voir. De combien est la pension des enfans de la première qualité ?

*Le Directeur.* De la première qualité ? C'est selon, Monseigneur.

*Le Prince.* Mais encore ?

*Le Directeur.* De douze cents livres.

*Le Prince.* Bon. J'ai ici un enfant que je veux vous envoyer. Je prétends, en lui servant de père, faire autant pour lui, que les meilleurs Gentilshommes pour leurs fils. Mais dites-moi, qui est chargé de veiller sur ces jeunes gens ? car c'est le point essentiel !

*Le Directeur.* Monseigneur, ce sont des maîtres.

*Le Prince.* Dignes sans doute de l'emploi qu'on leur donne ? Mais je ne les connois pas. C'est à vous seul, Monsieur

fieur, que je veux m'en rapporter. Vous avez gagné ma confiance. Voudriez-vous bien vous charger vous-même du soin particulier d'élever cet enfant.

*Le Directeur.* C'est mon devoir, Monseigneur.

*Le Prince.* Je ne prétends pas vous en faire un devoir. Y consentirez-vous avec plaisir ?

*Le Directeur.* Je trouve mon plaisir dans mon devoir.

*Le Prince.* Fort bien ! Vous pouvez compter sur ma reconnaissance. (*Au Page, en le prenant par la main.*) Viens, mon ami, tu vois bien, Monsieur ? Il est bon & doux. Voudrais-tu aller vivre avec lui ?

*Le Page (après avoir regardé un moment le Directeur).* Oui, Monseigneur.

*Le Prince.* Mais aussi apprends comment il faut regarder Monsieur : comme ton maître, comme ton bienfaiteur. Tu auras pour lui la plus grande obéissance, le respect le plus tendre. Et si jamais il avoit à se plaindre de toi...

*Le Page.* Ah ! Monseigneur, jamais.

*Le Prince.* Tu as vu que je fais être aussi sévère que je suis bon. Ainsi à la moindre plainte ...

*Le Page (au Directeur, en lui baisant respectueusement la main).* Non, Monsieur, non, jamais vous n'aurez à vous plaindre de moi.

*Le Prince.* Comment trouvez-vous cet enfant ?

*Le Directeur.* Il suffit, Monseigneur, que je le reçoive de vos mains, pour qu'il me soit déjà cher comme mon propre fils.

*Le Prince.* Il peut donc aller avec vous. Y consentez-vous, Madame ?

*Mde. de Detmond.* Dieu ! Si j'y consens ?

*Le Prince.* Va donc, ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur & de la vertu. Pour ce qui est du reste, sois sans inquiétude, tu ne manqueras jamais de rien... (*Le regardant.*) Mais pourquoi cet air triste ?

*Le Page (prenant la main du Prince).* Vivez heureux, Monseigneur.

*Le Prince (ému).* Et toi aussi, mon petit ami. Mon fils, sois heureux. Comme son cœur est déjà reconnaissant ! Je vous laisse, Monsieur. Et vous, Madame, suivez-le, & voyez où va votre enfant.

*Mde. de Detmond (se jetant à ses genoux).* Monseigneur, puis-je me retirer, sans que mon cœur ?....

*Le Prince.* Que faites-vous ? Je n'aime point cela.

*Mde de Detmond.* Permettez que....

*Le Prince (la relevant).* Non, vous dis-je, Levez-vous, Madame. Je ne puis souffrir que l'on se mette à mes genoux.

*Mde. de Detmond.* Eh bien ! je vous obéis, & je me retire....

*(Levant les mains au Ciel.)*

C'est devant Dieu que je me prosternerai, pour le prier de conserver à jamais un Prince aussi généreux.

*Le Prince (l'accompagnant quelques pas avec bonté).* Adieu, Madame, soyez heureuse.

## SCENE XVII.

*Le Prince (seul, regardant de tous côtés).* La belle matinée ! A quelle partie de plaisir l'emploierai-je ? Du plaisir ! Ne viens-je pas de goûter le plus grand ? Je vais travailler, oui, travailler. J'y suis disposé à merveille, car je suis content de moi.

---

## ROMANCE.

*Faite auprès du berceau d'un Enfant.*

**H**EUREUX enfant ! que je t'envie  
 Ton innocence & ton bonheur !  
 Ah ! garde bien toute la vie  
 La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors ; mille songes volages,  
 Amis paisibles du sommeil ;  
 Te peignent de douces images  
 Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre ; tu vois ton père,  
 Joyeux, accourir à grands pas ;  
 Il t'emporte au sein de ta mère,  
 Tous deux te bercent dans leurs bras.

Espoir naissant de ta famille,  
 Tu fais son destin d'un souris.  
 Que sur ton front la gaieté brille,  
 Tous les fronts sont épanouis.

Heureux enfant ! que je t'envie  
 Ton innocence & ton bonheur !  
 Ah ! garde bien toute la vie  
 La paix qui règne dans ton cœur.

Tout plaît à ton ame ingénue,  
 Sans regrets, comme sans désirs,  
 Chaque objet qui s'offre à ta vue,  
 T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,  
 Tu n'as point de longues douleurs ;  
 Et l'on voit ta bouche sourire  
 A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la foiblesse  
 Tu nous attaches à ta loi ;  
 Et, jusqu'à la froide vieillesse,  
 Tout s'attendrit autour de toi.

Heureux enfant ! que je t'envie  
 Ton innocence & ton bonheur !  
 Ah ! garde bien toute la vie  
 La paix qui règne dans ton cœur.

Mais hélas ! que d'un vol rapide  
 Ils viennent ces jours orageux,  
 Où le fort, un Dieu plus perfide,  
 Vont porter le trouble en tes jeux !

Moi, qui des goûts de la nature  
 Garde encor la simplicité,  
 Avec une ame douce & pure,  
 Quels soins ne m'ont pas agité !

Amitiés fausses ou légères,  
 Parens ravis à mon amour,  
 Mille espérances mensongères  
 Détruites, hélas ! sans retour.

Heureux enfant ! que je t'envie  
 Ton innocence & ton bonheur !  
 Ah ! garde bien toute la vie  
 La paix qui règne dans ton cœur.

Si du fort l'aveugle caprice  
 Me garde quelque trait nouveau,  
 Je viendrai, de son injustice,  
 Me consoler à ton berceau.

Et tes caresses, & tes charmes,  
 Et ta douce sécurité,  
 A mon cœur sombre & plein de larmes  
 Rendent quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante  
 Du seul âge heureux parmi nous !  
 Ce jour peut-être où je le chante,  
 De mes jours, est-il le plus doux !

Heureux enfant ! que je t'envie  
 Ton innocence & ton bonheur !  
 Ah ! garde bien tout la vie  
 La paix qui règne dans ton cœur.

---

## LA PETITE FILLE.

*Trompée par sa Servante.*

*Madame de Blamont, Amélie.*

*Amélie.*

**M**AMAN, voulez-vous me permettre d'aller trouver  
 ce soir mon petit cousin Henri ?

*Mde. de Blamont.* Non, je ne le veux pas, Amélie.

*Amélie.* Et pourquoi donc, Maman ?

*Mde. de Blamont.* Je n'ai pas besoin, je crois, de te dire  
 mes raisons. Une petite fille doit toujours obéir à ses pa-  
 rens, sans se permettre de les questionner. Cependant, afin  
 que tu sois bien persuadée que j'ai toujours un motif raison-  
 nable, lorsque je te prescris, ou que je te défends quelque  
 chose, je vais te le dire. Ton cousin Henri n'a que de  
 mauvais

mauvais exemples à te donner ; & je craindrois, si tu le voyois trop souvent, de te voir prendre sa légéreté & son indiscretion.

*Amélie.* Mais, maman....,

*Mde. de Blamont.* Point de réplique, je te prie. Tu fais qu'il faut suivre exactement mes ordres.

Amélie se retira un peu à l'écart pour cacher les larmes qui rouloient dans ses yeux. Puis, sa mère étant partie, elle alla s'asseoir dans un coin, & s'abandonna à sa tristesse.

Dans cet intervalle, Nanette, nouvellement au service de Madame de Blamont, entra dans la chambre. Comment, Mademoiselle Amélie, lui dit-elle, je crois que vous pleurez ? Qu'avez-vous donc ? Ne pourrois-je savoir ce qui vous afflige ?

*Amélie.* Laissez-moi, Nanette, vous ne pouvez rien pour me consoler

*Nanette.* Et pourquoi ne le pourrois-je pas ? Mademoiselle Sophie, dont je servois les parens, venoit toujours me chercher, lorsqu'elle avoit quelque peine. Ma chère Nanette, me disoit-elle, tu vois ce qui m'arrive. Dis-moi ce que je dois faire ; & j'avois toujours un bon conseil à lui donner.

*Amélie.* Moi, je n'ai pas besoin de vos conseils. Je vous dis encore un coup que vous n'avez rien à faire pour moi.

*Nanette.* Accordez-moi au moins la permission d'aller chercher Madame votre mère. Elle fera peut-être plus heureuse à vous consoler. Je n'aime pas à voir une aussi jolie Demoiselle que vous dans le chagrin.

*Amélie.* Oh, oui, maman, maman !

*Nanette.* Je n'ose croire que ce soit elle qui vous ait affligée.

*Amélie.* Et qui seroit-ce donc ?

*Nanette.* Je ne l'aurois jamais imaginé. Il me semble que vous êtes assez raisonnable pour que votre maman n'ait rien à vous refuser. Ah ! si j'avois une fille aussi bien née que vous, je voudrois la laisser se conduire elle-même. Mais votre maman aime à commander ; & pour un caprice, elle s'opposeroit à vos desirs les plus innocens. Comment peut-on avoir une enfant si aimable, & se faire un jeu de la contrarier ? Je ne puis vous dire ce que je souffre de vous voir dans cet état.

*Amélie (recommençant à pleurer).* Ah ! je crois que j'en mourrai de chagrin.

*Nanette.* En vérité, je le crains aussi. Comme vos yeux

font rouges & enflés ! C'est être bien cruelle pour vous-même, de ne pas vouloir que les personnes qui vous sont sincèrement attachées, cherchent à vous donner quelque foulagement. Ah ! si Mademoiselle Sophie avoit eu la moitié de vos peines, elle n'auroit pas manqué de m'ouvrir son cœur.

*Amélie.* Je n'oserois jamais vous dire les miennes.

*Nanette.* Ce n'est pas que, par rapport à moi, je me soucie beaucoup de les savoir.... Oh ! c'est peut-être que votre maman vous fait rester à la maison, tandis qu'elle va à la foire ?

*Amélie.* Non ; elle m'a bien promis de ne pas y aller sans moi.

*Nanette.* Mais qu'est-ce donc ? votre tristesse semble augmenter. Voulez-vous que j'aille chercher votre petit cousin ? Vous jouerez avec lui pour vous distraire.

*Amélie (en soupirant).* Ah ! je n'aurai plus ce plaisir !

*Nanette.* Il n'est pas bien difficile de vous le procurer. Une jeune Demoiselle doit avoir quelque société. Votre maman n'a pas envie de faire de vous une Religieuse.

*Amélie.* Il m'est défendu de le voir.

*Nanette.* De le voir ? Je ne fais pas à quoi pense votre maman ? Celle de Mademoiselle Sophie faisoit tout de même. Elle ne vouloit pas qu'elle eût la moindre liaison avec le petit Sergy. Mais, comme nous savions l'attraper !

*Amélie.* Et comment donc ?

*Nanette.* Nous attendions le moment où elle alloit rendre des visites. Alors Mademoiselle Sophie alloit trouver le petit Sergy, ou le petit Sergy venoit la trouver.

*Amélie.* Et sa maman ne s'en apercevoit pas ?

*Nanette.* C'étoit moi qui étois chargée d'y veiller.

*Amélie.* Mais, si j'allois chez mon petit cousin, & que maman vînt à demander : Où est Amélie ?

*Nanette.* Je lui dirois que vous êtes toute seule au bout du jardin, ou bien, s'il étoit un peu tard, je lui dirois que vous êtes allée vous mettre au lit, que vous dormez d'un bon sommeil ; & tout de suite je courrois vous chercher.

*Amélie.* Ah ! si je croyois que maman n'en sût rien.

*Nanette.* Fiez-vous-en à moi. Elle ne s'en doutera jamais. Voulez-vous m'en croire ? Allez passer la soirée chez votre petit cousin ; ne vous inquiétez pas du reste.

*Amélie.*

*Amélie.* J'aurois envie de l'essayer une fois. Mais vous m'assurez au moins que maman...

*Nanette.* Allez, n'ayez pas peur.

Amélie alla affectivement trouver son petit cousin. Sa maman rentra quelque temps après, & demanda où elle étoit. Nanette répondit qu'elle s'étoit ennuyée d'être seule, qu'elle avoit soupé de bon appétit, & qu'elle étoit allée se coucher. Amélie trompa plusieurs fois, de cette manière, sa crédule maman. Ah! c'étoit bien plutôt elle-même qu'elle trompoit, en agissant ainsi! Auparavant elle étoit toujours gaie: elle avoit du plaisir à rester auprès de sa mère; & elle courroit avec joie à sa rencontre, lorsqu'elle en avoit été séparée un moment. Qu'étoit devenue sa gaieté? Elle se disoit sans cesse: Mon Dieu! si maman savoit où je suis allée! Elle trembloit, lorsqu'elle entendoit sa voix. Si elle lui voyoit un peu de tristesse: Je suis perdue, s'écrioit-elle; maman a découvert que je lui ai défobéi. Ce n'étoit pas encore là tout son malheur. L'artificieuse Nanette lui disoit souvent combien Mademoiselle Sophie avoit été généreuse envers elle, combien de fois elle lui avoit donné du sucre & du café, avec quelle confiance elle lui abandonnoit les clefs de la cave & du buffet! Amélie se piqua de mériter, de la part de Nanette, les mêmes éloges de confiance & de générosité. Elle déroboit à sa maman du sucre & du café pour Nanette, & trouvoit le moyen de lui procurer les clefs de la cave & du buffet.

Quelquefois cependant elle entendoit les reproches de sa conscience. Je fais mal, se disoit-elle, & mes tromperies feront tôt ou tard découvertes. Je perdrai l'amitié de maman. Elle alloit trouver Nanette, & lui protestoit qu'elle ne lui donneroit plus rien. Vous en êtes bien la maîtresse, Mademoiselle, lui répondoit Nanette; mais, prenez-y garde, vous aurez peut-être sujet de vous en repentir. Laissez revenir votre maman, je lui dirai avec quelle obéissance vous avez suivi ses ordres.

Amélie pleuroit, & puis elle faisoit tout ce qu'il plaisoit à Nanette de lui commander. Auparavant, c'étoit Nanette qui obéissoit à Amélie; c'étoit aujourd'hui Amélie qui obéissoit à Nanette. Elle en essuyoit toute espèce de malhonnêtetés, & elle n'avoit personne à qui elle pût s'en plaindre.

Cette méchante fille vint un jour lui dire: Il faut que vous sachiez que j'ai envie de goûter du pâté qu'on serra hier dans le buffet. Outre cela, il me faut une bouteille de

vin. C'est à vous d'aller chercher les clefs dans le tiroir de votre maman.

*Amélie.* Mais, ma chère Nanette...

*Nanette.* Il est bien question de ma chère Nanette! Songez plutôt à ce que je vous demande.

*Amélie.* Mais maman nous verra; & si elle ne nous voit pas, Dieu nous voit, & il nous punira.

*Nanette.* Et ne vous a-t-il pas vue toutes les fois que vous êtes allée chez votre cousin? Je ne me suis cependant pas aperçue qu'il vous ait punie.

Amélie avoit reçu de sa mère de bons principes de religion: Elle étoit fortement persuadée que Dieu a toujours l'œil ouvert sur nous; qu'il récompense nos bonnes actions, & qu'il ne nous a interdit le mal, que parce qu'il nous est préjudiciable. C'étoit par pure légèreté qu'elle étoit allée chez son cousin, malgré les défenses de sa maman. Mais il arrive toujours, lorsqu'on s'est laissé aller à une faute, de tomber tout de suite dans une autre. Elle se voyoit alors dans la nécessité de faire tout le mal que sa servante lui ordonnoit, dans la crainte d'en être trahie. On se figure aisément combien elle avoit à souffrir de sa part.

Elle se retira un jour dans sa chambre pour avoir la liberté de pleurer tout à son aise. Mon Dieu! s'écrioit-elle en sanglotant, combien est-on à plaindre, lorsqu'on t'a dé-sobéi! Malheureuse enfant que je suis! me voilà l'esclave de ma servante! Je ne peux plus faire ce que tu me demandes, & je suis forcée de faire ce qu'une méchante fille ordonne de moi. Il faut que je sois une menteuse, une voleuse, une hypocrite. Prends pitié de moi, grand Dieu! & délivre-moi!

Elle cacha dans ses deux mains son visage inondé de larmes; & elle se mit à réfléchir sur le parti qu'elle avoit à prendre. Enfin, elle se leva tout d'un coup en s'écriant: Oui, j'y suis résolue. Et quand maman devoit me chasser un mois entier d'auprès d'elle; quand elle devoit... Mais non, elle se laissera enfin attendrir, elle m'appellera encore sa chère Amélie. J'ai confiance en sa bonté. Mais comme il va m'en coûter! Comment soutenir ses regards & ses reproches? N'importe; je vais lui tout avouer.

Elle s'élança aussitôt hors de sa chambre; & apercevant sa mère qui se promenoit toute seule dans le jardin, elle vole vers elle, se jette dans ses bras, l'embrasse étroitement, &

couvre

couvre de larmes ses joues & son sein. La confusion & le trouble l'empêchoient de parler.

*Mde. de Blamont.* Qu'as-tu donc, ma chère Amélie?

*Amélie.* Ah! maman.

*Mde. de Blamont.* Que veulent dire ces larmes?

*Amélie.* Ma chère maman!

*Mde. de Blamont.* Parle-moi donc, ma fille. D'où vient cette agitation?

*Amélie.* Ah! si je croyois que vous pussiez me pardonner!

*Mde. de Blamont.* Je te pardonne, puisque ton repentir paroît si vif & si sincère.

*Amélie.* Ma chère maman, j'ai été une fille défobéissante. Je suis allée plusieurs fois, malgré vos défenses, chez mon cousin Henri.

*Mde. de Blamont.* Est-il possible, mon Amélie? toi qui craignois tant autrefois de me déplaire!

*Amélie.* Ah! je ne suis plus votre Amélie! Si vous saviez tout!

*Mde. de Blamont.* Tu m'inquiètes. Achève ta confidence. Il faut que tu ayes été trompée. Tu ne m'avois pas donné, jusqu'à présent, de mécontentement.

*Amélie.* Oui, maman, j'ai été trompée. C'est Nanette, Nanette....

*Mde. de Blamont.* Quoi, c'est elle?

*Amélie.* Oui, maman. Et pour qu'elle ne vous en dit rien, je vous ai souvent dérobé les clefs de la cave & du buffet. Je vous ai volé pour elle je ne fais combien de sucre & de café.

*Mde. de Blamont.* Malheureuse mère que je suis! C'est de la part de ma fille que j'ai essuyé ces horreurs! Laissez-moi, indigne enfant. J'ai besoin d'aller consulter votre père pour concerter avec lui la conduite que nous devons tenir envers vous.

*Amélie.* Non, maman, je ne veux pas vous quitter. Il faut d'abord me punir; mais promettez-moi de me rendre un jour votre amitié.

*Mde. de Blamont.* Ah! malheureuse enfant, tu feras assez punie!

Madame de Blamont s'éloigna à ces mots, & elle laissa Amélie toute désolée sur un banc de gazon. Elle alla trouver M. de Blamont; & ils cherchèrent ensemble les moyens de sauver leur enfant de sa perte.

On fit bientôt après appeler Nanette. Après l'avoir accablée des plus sévères reproches, M. de Blamont lui ordonna de fortir sur le champ de sa maison. Elle eut beau pleurer, & prier qu'on la traitât avec moins de rigueur ; elle eut beau promettre qu'il ne lui arriveroit plus rien de semblable à l'avenir. M. de Blamont fut inexorable. Vous savez, lui répondit-il, avec quelle douceur je vous ai traitée, & quelle indulgence j'ai eue pour vos défauts. Je croyois vous engager, par mes bontés, à répondre aux soins que je prends de l'éducation de mon enfant ; & c'est vous qui l'avez portée à la désobéissance & au vol ! Vous êtes un monstre à mes yeux. Sortez de ma présence, & songez à vous corriger, si vous ne voulez pas tomber entre les mains d'un Juge plus terrible.

Ce fut ensuite le tour d'Amélie. Elle comparut devant ses parens dans un état digne de compassion. Ses yeux étoient enflés de larmes ; tous les traits de son visage étoient bouleversés. Une pâleur effrayante couvroit ses joues ; & tout son corps frissonnoit d'un tremblement pareil aux convulsions de la fièvre. Hors d'état de proférer une parole, elle attendoit, dans un morne silence, la sentence de son père.

Vous avez, lui dit-il d'une voix sévère, vous avez trompé, vous avez offensé vos parens. Qui vous a porté à en croire une fille scélérate plutôt que votre mère, qui vous aime si tendrement, & qui ne désire rien tant au monde que de vous rendre heureuse ? Si je vous punissois avec l'indignation que vous m'inspirez, si je vous chassois pour jamais de ma vue, ainsi que la complice de vos fautes, qui pourroit m'accuser d'injustice ?

*Amélie.* Ah ! mon papa, vous ne pouvez jamais être injuste envers moi. Punissez-moi avec toute la rigueur que vous jugerez nécessaire, je supporterai tout. Mais commencez par me prendre encore dans vos bras ; nommez-moi encore votre Amélie.

*Mde. de Blamont.* Je ne saurois fitôt vous embrasser. Je veux bien ne pas vous châtier, en faveur de l'aveu que vous avez fait de vous-même ; mais je ne vous nommerai mon Amélie que lorsque vous l'aurez mérité par un long repentir. Faites bien attention à votre conduite. Les punitions suivent toujours les fautes ; & c'est vous-même qui vous serez punie.

Amélie ne comprenoit pas bien encore ce que son père avoit

avoit entendu par ces dernières paroles. Elle ne s'étoit pas attendue à un traitement si doux. Elle alla donc vers ses parens avec un cœur brisé. Elle baïsa leurs mains, & leur promit de nouveau la soumission la plus aveugle.

Elle tint en effet la parole qu'elle avoit donnée. Mais hélas ! les punitions suivirent bientôt, comme son père le lui avoit annoncé. La méchante Nanette répandit sur son compte les propos les plus injurieux. Elle racontoit tout ce qui s'étoit passé entre elle & Amélie, & elle y ajoutoit mille horribles mensonges. Elle disoit qu'Amélie, par de basses prières, & à force de dons volés à ses parens, avoit travaillé si long-temps à la corrompre, qu'elle s'étoit enfin laissé engager à lui ménager des entrevues secrètes avec son cousin Henri ; qu'ils se voyoient tous les soirs à l'insçu de leurs parens, & qu'Amélie étoit souvent rentrée fort tard au logis. Elle racontoit cela avec des détails si affreux, que tout le monde prit les idées les plus défavantageuses d'Amélie.

Il lui fallut essuyer, à ce sujet, les plus cruelles mortifications. Lorsqu'elle entroit dans une société de ses petites amies, elle les voyoit toutes se chuchotter quelque chose à l'oreille, la regarder d'un air de mépris, & avec un sourire insultant. Si elle restoit un peu tard dans une société, on disoit : Apparemment qu'elle attend ici l'heure de son rendez-vous. Avoit-elle un ruban à la mode, ou un ajustement de bon goût, on disoit : Lorsqu'on fait se procurer les clefs de sa maman, on est en état d'acheter tout ce qu'on veut. Enfin, au moindre différent qu'elle avoit avec une de ses compagnes : Taisez-vous, Mademoiselle, lui disoit-on, c'est le souvenir de votre cousin Henri qui trouble vos idées.

Ces reproches étoient autant de traits aigus qui déchiroient le cœur d'Amélie. Souvent, lorsqu'elle étoit trop accablée de sa douleur, elle se jetoit dans les bras de sa maman, pour y chercher quelque consolation.

Sa mère lui répondoit ordinairement : Souffre avec patience, ma chère fille, ce que ton imprudence t'a mérité. Prie Dieu d'oublier ta faute, & d'abréger le temps de tes mortifications. Ces épreuves te serviront pour le reste de ta vie, si tu fais en profiter. Dieu a dit aux enfans : Honorez votre père & votre mère ; & soyez soumis en tout à leurs volontés. Ce commandement est pour leur bonheur. Pauvres enfans ! vous ne connoissez pas encore le monde. Vous ne prévoyez pas les suites que vos actions peuvent entraîner.

Dieu

Dieu a remis le soin de vous conduire à vos parens, qui vous chérissent comme eux-mêmes, & qui ont plus d'expérience & de réflexion pour écarter de vous tout ce qui vous seroit dangereux. Tu n'as voulu rien croire de cela. Tu éprouves aujourd'hui avec quelle sagesse Dieu a ordonné aux enfans la soumission envers leurs parens, puisque tu as eu tant à souffrir de ta désobéissance. Ma chère Amélie, que ton malheur serve à ton instruction. Il en est de même de tous les commandemens de Dieu. Dieu ne nous prescrit que ce qui nous est avantageux; il ne nous défend que ce qui nous est nuisible. Nous nous préjudicions donc à nous-mêmes, toutes les fois que nous faisons le mal. Tu te trouveras souvent dans des circonstances où il ne te sera pas possible de prévoir combien le vice te nuira, ou combien la vertu te sera utile. Rappelle-toi alors combien tu as souffert par un seul manquement, & règle toutes les actions de ta vie sur ce principe infallible :

Tout ce qu'on fait contre la vertu, on le fait contre son bonheur.

Amélie suivit religieusement les sages conseils de sa mère. Plus elle eut à souffrir encore des suites de son imprudence, plus elle devint réservée & attentive sur elle-même. Elle profita si bien de cette disgrâce, que, par la sagesse de sa conduite, elle ferma la bouche à tous ses calomniateurs, & s'acquitt le nom glorieux de l'irréprochable Amélie.

---

## LE VIEILLARD MENDIANT.

*M. d'Arcy (à un domestique).*

**Q**UE ne faisiez-vous entrer ce bon Vieillard ?

*Le Vieillard.* Monsieur, on me l'a proposé, c'est moi qui ne l'ai pas voulu.

*M. d'Arcy.* Et pourquoi donc ?

*Le Vieillard.* Je rougis de le dire. Je fais une chose à laquelle je ne suis pas accoutumé ; je viens... pour demander l'aumône.

*M. d'Arcy.* Vous me paraissez honnête : pourquoi rougiriez-vous d'être pauvre ? J'ai des amis qui le font. Soyez de ce nombre.

*Le Vieillard.* Pardonnez-moi, Monsieur, je n'ai pas le temps.

*M. d'Arcy.* Qu'avez-vous donc à faire ?

*Le Vieillard.* Ce qu'il y a de plus important ici-bas : à mourir. Je peux vous le dire, puisque nous voilà seuls. Je n'ai plus que huit jours à vivre.

*M. d'Arcy.* Comment savez-vous cela ?

*Le Vieillard.* Comment je le fais ? Je ne peux guère vous l'expliquer. Mais je le fais, parce que je le sens ; & cela est sûr. Heureusement personne ne perd à ma mort : ma fille & mon gendre me nourrissent depuis deux ans.

*M. d'Arcy.* Ils n'ont fait que leur devoir.

*Le Vieillard.* J'étois assez riche pour n'avoir pas à craindre d'être à charge à personne. Je prêtais mon argent à un Gentilhomme qui se disoit mon ami. Il mena joyeuse vie, jusqu'à ce qu'il m'eût réduit au besoin. Pardonnez-moi, Monsieur : vous êtes aussi Gentilhomme ; mais je dis la vérité.

*M. d'Arcy.* J'ai autant de plaisir à l'entendre, que vous en avez à la dire, même quand elle parleroit contre moi.

*Le Vieillard.* J'aurois été plus sage de travailler jusqu'à la mort. Mais j'étois devenu pâle & blême ; & je regardai ce changement comme un signe que me faisoit Dieu de me reposer. Monsieur, je n'ai jamais fui le travail. Quand j'étois jeune, c'est lui qui soutenoit ma santé : je n'ai pas eu d'autre médecin. Mais ce qui fortifie dans la jeunesse, épuise dans les vieux ans. Je ne pouvois plus travailler. Lorsque j'eus perdu ma fortune, je voulus reprendre mon travail ; je le voulois de tout mon cœur. Je cherchai mes bras, je ne les trouvai plus. Pardonnez-moi ces larmes de souvenir. Je n'ai jamais eu de moment plus triste que celui où je me sentis si foible.

*M. d'Arcy.* Vous eûtes alors recours à vos enfans ?

*Le Vieillard.* Non, Monsieur, ils vinrent au-devant de moi. Je n'avois qu'une fille ; mais je trouvai un fils dans son mari. Tout ce qu'ils avoient sembloit m'appartenir. Ils eurent soin de moi, quoique je n'eusse pas un écu à leur laisser. Que Dieu les fasse asseoir à sa table céleste, comme ils m'ont fait asseoir à leur table en ce monde.

*M. d'Arcy.* Est-ce qu'ils sont devenus aujourd'hui plus froids envers vous ?

*Le Vieillard.* Non, Monsieur ; mais ils sont devenus pauvres eux-mêmes. Le torrent de la montagne a noyé leurs

leurs récoltes & renversé leur maison. Ils ont emprunté pour me faire vivre avec aisance jusqu'à ma mort; c'est la seule chose en laquelle ils m'ayent défobéi. Je veux qu'ils trouvent au moins l'argent de mes funérailles tout prêt, pour ne pas leur être à charge au-delà de ma vie. C'est pour cela que je viens demander l'aumône. Je suis un vieux homme, mais un jeune mendiant.

*M. d'Arcy.* Et où demeurez-vous ;

*Le Vieillard.* Pardonnez, Monsieur; mais je ne le dis pas, soit pour moi, soit pour mes enfans.

*M. d'Arcy.* Excusez mon indiscrete curiosité. Que Dieu me punisse si je cherche à la satisfaire.

*Le Vieillard.* J'y compte, Monsieur. Dans huit jours regardez le ciel; vous y verrez, je l'espère, ma demeure, qui ne sera plus secrète.

*M. d'Arcy* (*lui présentant une poignée d'écus*). Prenez ceci, bon Vieillard, & que Dieu soit avec vous.

*Le Vieillard.* Tout cela, Monsieur; non, ce n'étoit pas ma pensée. Il ne me faut qu'un écu. Le reste m'est inutile: on n'a besoin de rien dans le ciel.

*M. d'Arcy.* Vous donnerez le surplus à vos enfans.

*Le Vieillard.* Que Dieu m'en préserve! Mes enfans peuvent travailler; ils n'ont besoin de rien.

*M. d'Arcy.* Adieu, bon Vieillard; allez vous reposer.

*Le Vieillard* (*lui rendant tout son argent, excepté un écu*). Reprenez ceci, Monsieur.

*M. d'Arcy.* Mon ami, vous me faites rougir.

*Le Vieillard.* Je rougis bien aussi, moi! C'est déjà trop de prendre un écu. Gardez le reste pour ceux qui ont à mendier plus long-temps que moi.

*M. d'Arcy.* Votre situation me touche.

*Le Vieillard.* J'espère qu'elle aura touché Dieu. Votre générosité le touche aussi, Monsieur; & il vous en tiendra compte.

*M. d'Arcy.* Voulez-vous prendre quelque nourriture ?

*Le Vieillard.* J'ai déjà pris du pain & du lait.

*M. d'Arcy.* Emportez du moins quelque chose avec vous.

*Le Vieillard.* Non, Monsieur, je ne ferai pas cet affront à la Providence. Cependant un verre de vin, un seul.

*M. d'Arcy.* Plus, si vous voulez, mon ami.

*Le Vieillard.* Non, Monsieur, un seul: je n'en porte pas davantage. Vous méritez que je boive chez vous la dernière goutte de vin que j'avalerais sur la terre; & je dirai dans

dans le Ciel chez qui je l'ai bue. Grand Dieu ! un verre même d'eau ne demeure pas sans récompense auprès de toi.

*(M. d'Arcy va chercher lui-même une bouteille. Le Vieillard se voyant seul, élève ses mains vers le Ciel).*

Mon dernier coup de vin ! Dieu de justice, je te prie de le rendre un jour toi-même à celui qui me le donne.

*M. d'Arcy (portant une bouteille & deux verres).* Prenez ce verre, bon Vieillard. J'en ai apporté aussi un pour moi. Nous boirons ensemble.

*Le Vieillard (regardant le ciel).* Je te remercie, mon Dieu, pour tout le bien que tu m'as fait dans ce monde *(Il boit un peu, & s'arrête. A M. d'Arcy, en trinquant avec lui).* Que Dieu vous donne une fin aussi heureuse qu'à moi !

*M. d'Arcy.* Bon Vieillard, passez ici cette nuit. Personne ne vous verra, si vous le désirez.

*Le Vieillard.* Non, Monsieur, je ne le peux pas. Mon temps est précieux.

*M. d'Arcy.* Pourrois-je vous être bon encore à quelque chose ?

*Le Vieillard.* Je le voudrois, Monsieur, par rapport à vous ; mais je n'ai plus besoin de rien dans ce monde. *(Il regarde sur lui) ;* rien que d'un gant toutefois : j'ai perdu le mien.

*M. d'Arcy (fouillant dans sa poche & lui en présentant une paire).* Tenez, mon ami.

*Le Vieillard.* Gardez celui-là. Je n'en ai demandé qu'un.

*M. d'Arcy.* Et pourquoi ne prenez-vous pas l'autre ?

*Le Vieillard.* Cette main fait résister à l'air. Il n'y a que la gauche qui ne peut le supporter. Elle est refroidie depuis deux ans *(Il gante sa main gauche, & présente la droite une à M. d'Arcy).* Je penserai à vous, Monsieur.

*M. d'Arcy.* Et moi aussi à vous. O mon ami ! laissez-moi vous suivre. Il m'en coûte de garder la parole que je vous ai donnée.

*Le Vieillard.* Aussi, tant mieux pour vous, Monsieur, si vous la gardez. *(Il dégage sa main, & veut s'en aller.)*

*M. d'Arcy.* Donnez-moi encore votre main, bon Vieillard ; elle est pleine des bénédictions de Dieu.

*Le Vieillard.* Je lui présenterai la vôtre dans le Paradis. *(Il s'en va.)*

## LES DOUCEURS ET LES AVANTAGES DE LA SOCIABILITÉ.

**F**ULBERT avoit reçu de la nature un caractère mélancolique, & un esprit observateur. Dans les promenades qu'il faisoit avec son oncle, rien de ce qui frappoit ses regards, n'échappoit à ses réflexions. Ses cousins se plainquirent de ce que, paroissant goûter tant de jouissances, il cherchoit si peu à contribuer à l'amusement général de la famille. Ils pensèrent d'abord à prier leur père de ne plus le mener avec eux ; mais un moyen plus doux de le corriger se présenta bientôt à leur esprit. Ils convinrent ensemble de tenir, pendant quelques jours, avec lui, la même conduite qu'il tenoit avec eux. L'un alla visiter le jardin & le cabinet du Roi ; l'autre, le garde-meuble de la Couronne ; le troisième, les tableaux du Louvre, & ceux du Luxembourg ; mais lorsqu'ils revinrent à la maison, les récits qu'ils avoient coutume de se faire de leurs observations, furent supprimés. Au lieu de ces confidences mutuelles des plaisirs de la journée, qui leur faisoient passer des soirées si récréatives, il ne régnoit entre eux qu'une grave réserve, & un silence ennuyeux. Fulbert remarqua ce changement, avec autant de surprise que de chagrin. Il sentit le vide de ces épanchemens d'entretiens & de gaieté, qu'il provoquoit rarement lui-même, mais auxquels il cherchoit à s'intéresser. Accoutumé, comme il l'étoit, à la réflexion, il reconnut aisément l'injustice de sa conduite. Il devint bientôt aussi communicatif, qu'il avoit été jusque-là concentré. En se livrant à ces douces effusions que la nature inspire aux hommes, pour rapprocher leurs ames & les réunir, son cœur goûta les douceurs de la bienveillance & de l'amitié ; & l'ardente curiosité de son esprit trouva de nouveaux moyens de se satisfaire, par les faits qu'il recueilloit des autres, en leur faisant part de ceux qu'il avoit observés.



Un bon cœur fait pardonner  
bien des étourderies.

V. I. p. 187.



*Ce seroit à moi de mendier pour  
vous: je suis la cause de votre  
malheur; mais je ne dormirai  
pas sans vous avoir secouru.*

## UN BON CŒUR

FAIT PARDONNER

BIEN DES ÉTOURDERIES.

DRAME EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

M. DE VALCOURT.  
 RODOLPHE, *son fils.*  
 MARIANNE, *sa fille.*  
 FRÉDÉRIC, *son neveu.*  
 DOROTHÉE, *sa nièce.*  
*Un Domestique.*  
 PÉTREL, *ancien Cocher.*

*La Scène est dans un appartement du Château de M. de Valcourt.*

## SCENE I.

*M. de Valcourt.*

VOILÀ ce que l'on gagne à se charger des enfans d'autrui ! Ce Frédéric, comme je l'aimois ! Il m'étoit, je crois, plus cher que mon propre fils ; & le vaurien me joue de ces tours ! Comment a-t-il pu à ce point changer de ce qu'il annonçoit dans l'enfance ! C'étoit une bonté de cœur, un feu, une gaieté ! Le courage d'un lion, & la candeur d'un agneau ! On ne pouvoit se défendre de l'aimer. Ah ! qu'il ne reparoisse plus devant mes yeux ; je ne veux plus entendre parler de lui.

## SCENE II.

*M. de Valcourt, Dorothée.*

*Dorothée.* Vous m'avez fait appeler, mon cher oncle ?  
 Me voici pour recevoir vos ordres.

*M. de*

*M. de Valcourt.* J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frère.

*Dorothée (en pâlisant).* De Frédéric ?

*M. de Valcourt.* Tiens, lis cette lettre de Rodolphe, ou plutôt, je vais te la lire moi-même.

(*Il lit.*)

“ MON CHER PAPA,

J'ai bien du chagrin de n'avoir que des choses si désagréables à vous annoncer ; mais il vaut encore mieux que vous les appreniez de moi que d'un autre. Notre cher Frédéric”....

Oh ! oui, il mérite bien à présent ce nom d'amitié.

“ Notre cher Frédéric mène une mauvaise conduite. Il y a quelques jours qu'il a vendu sa montre, & ce qui est encore pis, la plupart de ses livres de classe & de prières. Je vais vous dire comment je l'ai su. Un vieux Bouquiniste qui nous apporte au Collège des livres de rencontre, vint l'autre jour m'offrir un *Exercice du Chrétien*. Comme j'ai usé le mien à force de le lire, je ne demandois pas mieux que d'en acheter un autre. Il me le présente. Je le reconnois aussitôt pour celui de Frédéric ; & d'autant mieux, que son nom étoit griffonné sur le titre. Je l'achetai six sous ; mais je n'en dis rien, pour que cela ne lui fit pas de tort parmi nos camarades. Je me contentai de le porter au Préfet, qui fit venir le Bouquiniste, & lui demanda de qui il tenoit ce livre. Le Bouquiniste avoua qu'il l'avoit acheté de mon cousin. Frédéric ne put le nier, & il dit qu'il l'avoit vendu, parce qu'il avoit besoin d'argent ; & qu'en attendant qu'il pût en acheter un autre, il avoit emprunté celui d'un de ses amis qui en avoit deux. Le Préfet voulut savoir ce qu'il avoit fait de cet argent. Frédéric le lui déclara ; mais je le soupçonne de n'avoir fait qu'un mensonge. Ha ! ha, dis-je en moi-même, il faut savoir s'il ne s'est pas aussidé fait de quelques-unes de ses nippes. Je pensai d'abord à la montre que vous lui avez donnée pour ses étrennes, afin qu'il fût un peu le compte de son temps, dont il ne s'occupoit guère, comme vous devez vous en souvenir. Je le priai de me dire l'heure qu'il étoit. Il fut embarrassé, & il me répondit que sa montre étoit chez l'horloger. J'y allai sur le champ pour m'en éclaircir. Il n'y avoit pas un mot de vrai. Je lui fis des représentations, en bon cousin. Il me répliqua que cela ne me regardoit point, & que sa montre étoit beaucoup mieux là où il l'avoit mise, que dans son

son.

son gouffet ; qu'il n'avoit plus besoin de savoir l'heure pour ce qu'il avoit à faire. Qui fait encore ce qu'il aura fait de pis ? car on ne peut pas tout deviner."

Eh bien, que dis-tu de cela, Dorothée ?

*Dorothée.* Mon cher oncle, je vous avoue que je suis aussi mécontente que vous de mon frère. Cependant....

*M. de Valcourt.* Un peu de patience. Ce n'est pas tout. Voici le plus beau de l'histoire. (*Il lit.*)

"Écoutez un peu ce qu'il a fait depuis. Avant-hier après-midi, il sortit sans permission ; & le soir il n'étoit pas encore de retour. On sonne le souper, il ne se trouve point au réfectoire. Enfin, il passe toute la nuit dehors, & ne rentre que le lendemain au matin. Vous pouvez imaginer comment il fut reçu. On lui demanda où il étoit allé. Il avoit forgé d'avance toutes ses mençeries. Mais quand même tout ce qu'il a dit seroit vrai..... Au reste, il doit paroître ce soir à l'assemblée générale des Maîtres du Collège ; & si on lui fait justice, il sera chassé honteusement, ou, tout au moins, renvoyé. Ce qui m'afflige le plus, c'est son ingratitude pour vos bontés, la honte dont il nous couvre, & le train de vie libertine qu'il prend. Je ne puis me persuader qu'il n'ait pas menti en disant l'endroit où il a passé la nuit."

Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas ?

"Mais je veux bien qu'il ait dit la vérité. Ce seroit peut-être pis, & il n'en seroit que plus digne de votre colère. Il menace maintenant de s'échapper pour se rendre chez vous...."

Oùï, oùï, qu'il y vienne ! Qu'il mette seulement le pied sur le seuil de ma porte, il verra ce qui lui en arrivera. Qu'il retourne là où il a passé ses nuits. Dorothée, c'est à toi que je parle, ne t'avise pas de me dire un mot en sa faveur. On peut le mettre en prison, le renvoyer, le chasser ignominieusement, tout cela m'est égal. Je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à se rendre dans un port de mer, se faire mouffe, & s'embarquer pour les grandes Indes. Je l'ai regardé trop long-temps comme mon fils.

*Dorothée.* Oùï, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de père ; & nos parens mêmes n'auroient pas eu plus de soins & de bontés pour nous.

*M. de Valcourt.* Je l'ai fait avec plaisir, & je n'en ai aucun mérite ; feu votre mère, pendant mes voyages, en a fait autant pour mes enfans. Ainsi, c'étoit pour moi un de-

voir sacré. Je ne m'en étois jamais repenti jusqu'à ce jour ; mais....

*Dorothée.* Ah ! si mon frère a pu s'oublier un moment, ce n'est que par la fougue de son caractère. Vous l'avez eu long-temps sous vos yeux. Lorsqu'il avoit commis une faute, son repentir, & le regret de vous avoir fâché, étoient plus grands que son offense.

*M. de Valcourt.* Et aussi combien lui ai-je pardonné d'étourderies ! Lorsqu'il s'est brûlé les sourcils & les cheveux avec ses pétards ; lorsqu'il a cassé, par la fenêtre, un grand miroir chez notre voisin ; lorsqu'il s'est laissé tomber dans un borbier avec un habit tout neuf ; lorsqu'il a conduit ma plus belle voiture dans les fossés du château : ne lui ai-je pas fait grâce de tout cela ? J'attribuois ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçoit pas encore de mauvais naturel ; mais vendre sa montre & ses livres, passer la nuit hors de sa pension, se révolter contre ses Maîtres, avoir encore le front de penser à rentrer chez moi !

*Dorothée.* Mon cher oncle, ayez d'abord la bonté d'entendre ce qu'il peut dire pour sa justification.

*M. de Valcourt.* L'entendre ! Dieu me préserve seulement de le voir ! Je vais donner des ordres dans le village pour qu'on le reçoive à grands coups de fourche, s'il ose s'y présenter.

*Dorothée.* Non, vous ne pourrez jamais prendre cette dureté sur votre cœur ; vous ne rejetterez point les prières d'une nièce qui vous chérit & vous honore comme son père.

*M. de Valcourt.* Tu vas voir si cela me fera difficile.

*Dorothée.* Vous voudrez donc me laisser croire que vous n'aimez plus la mémoire de votre sœur, que vous ne m'aimez plus moi-même ?

*M. de Valcourt.* Toi, je n'ai rien à te reprocher. Aussi les fautes de ton frère ne changeront rien de mes sentimens à ton égard. Mais si tu m'aimes, ne me tourmente plus de tes supplications. Ne songe qu'à vivre heureuse de mon amitié.

*Dorothée.* Comment pourrois-je vivre heureuse, en voyant mon frère dans votre disgrâce ?

*M. de Valcourt.* Il l'a trop bien méritée ! Pourquoi ne pas dire ce qu'il a fait de l'argent, & où il est allé courir ?

*Dorothée.* Il paroît, par la lettre même, qu'il en a fait l'aveu. C'est Rodolphe qui ne veut pas y croire.

(*Elle baise, en pleurant, la main de M. de Valcourt.*)

Ah, mon cher oncle !...

*M. de Valcourt* (un peu attendri). Eh bien ! je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du Préfet.

## SCENE III.

*M. de Valcourt, Dorothée, un Domestique.*

*M. de Valcourt.* Que me veux-tu ?

*Le Domestique.* C'est un messager qui demande à vous parler.

*M. de Valcourt.* Qu'est-ce qu'il m'apporte ?

*Le Domestique.* Une lettre du collège.

(*Le Domestique lui remet la lettre.*)

*M. de Valcourt* (regardant la lettre). Bon ! voici ce que j'attendois. C'est du Préfet. Je reconnois sa main. Où est le messager ? Qu'il attende ma réponse.

*Le Domestique.* Voulez-vous que je le fasse monter ?

*M. de Valcourt.* Non, je descends. Je veux m'instruire de sa bouche.

(*Il sort. Dorothée veut le suivre. Le Domestique lui fait signe de rester.*)

## SCENE IV.

*Dorothée, Le Domestique.*

*Le Domestique.* Écoutez, écoutez, *Mamselle* Dorothée.

*Dorothée.* Qu'avez-vous à me dire ?

*Le Domestique.* Monsieur votre frère est ici.

*Dorothée.* Mon frère ?

*Le Domestique.* S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas bien loin.

*Dorothée.* De qui le savez-vous ?

*Le Domestique.* Du messager qui l'a rencontré sur la route. Ah, *Mamselle*, qu'a donc fait M. Frédéric ?

*Dorothée.* Rien qui soit indigne de lui. Ne l'en croyez pas capable.

*Le Domestique.* Oh, c'est aussi ce que je pensois ! Dieu fait que nous l'aimions tous, & que nous aurions tous donné  
pour

pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensoit du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisoit notre paix avec votre oncle, lorsqu'il étoit en colère contre nous. Il étoit le protecteur de tous les malheureux du village. Comment donc son Préfet a-t-il pu se fâcher contre lui? Ah, je le vois, on aura voulu le punir pour quelque gentille, espièglerie, & lui, qui est un brave jeune Seigneur, ne se laisse pas traiter cavalièrement.

*Dorothée.* Où le messager l'a-t-il trouvé?

*Le Domestique.* Près du second village. Il dormoit entre des faules sur le bord d'un ruisseau.

*Dorothée.* Mon pauvre frère!

*Le Domestique.* Le messager a attendu qu'il se réveillât. Vous devez penser combien M. Frédéric a été surpris en le voyant. Il s'est imaginé que cet homme avoit été mis à ses trouffes pour le ramener; & il lui a dit qu'il se feroit mettre en pièces plutôt que de le fuivre.

*Dorothée.* Je le reconnois bien à ce ton ferme & résolu.

*Le Domestique.* Le messager lui a protesté qu'il avoit tant d'amitié pour lui, que dût-il en recevoir des reproches, dût-il même en perdre son emploi, il ne voudroit pas le chagriner. Il lui a dit le sujet de son message, & lui a rapporté le propos qu'on tenoit sur son compte.

*Dorothée.* Et quel parti mon frère a-t-il pris?

*Le Domestique.* Quoiqu'il fût harassé de fatigue, il s'est mis en marche avec le messager; & ils ont fait route ensemble jusqu'à la lisière du bois. M. Frédéric s'y est jeté pour aller se cacher dans l'Hermitage: il y attendra le retour du messager, pour savoir comment votre oncle aura pris les choses.

*Dorothée.* Oh! si je pouvois lui parler!

*Le Domestique.* Il y a apparence qu'il le désire autant que vous.

*Dorothée.* Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il alloit le rencontrer dans son premier feu! O mon ami, courez lui dire qu'il aille se tapir dans la grange derrière les bottes de foin. J'irai le trouver aussitôt que mon oncle sera parti.

*Le Domestique.* Soyez tranquille, Mamselle. Je vais l'y conduire moi-même & l'aider à se cacher.

(Il sort.)

## SCENE V.

*Dorothée (seule).*

Que de chagrins il me cause sans cesse ! Et je ne puis m'empêcher de l'aimer !

## SCENE VI.

*Marianne, Dorothée.*

*Dorothée.* Ah, ma chère cousine, que j'avois d'impatience de t'entretenir ! Hélas ! je n'ai cependant que de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

*Marianne.* Je les fais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frère. Celle du Préfet a redoublé sa colère contre Frédéric.

*Dorothée.* Je ne fais par où m'y prendre pour le justifier.

*Marianne.* Je parierois qu'il est innocent. Tu connois cet hypocrite de Rodolphe ? Il fait toutes les fautes, & fait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frère dans l'esprit de mon papa. Vingt fois, par des accusations secrètes, il l'a fait chasser de la maison ; & puis, lorsque les choses se font éclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avoit que lui seul de coupable. Je vois, par sa lettre même, qu'il est un traître, & que Frédéric est tout au plus un étourdi.

*Dorothée.* Quelle douce consolation me donne ton amitié ! Oui, mon frère est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance ; mais il est pétulant, audacieux, & inconfidéré. Il est opiniâtre dans ses idées, & ne ménage pas assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

*Marianne.* Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite & flatteur. C'est un chat qui fait d'abord patte de velours, & qui donne ensuite son coup de griffe au moment où vous comptez le plus sur son amitié. Que je donnerois mon frère, avec toutes ses fausses vertus, pour le tien, chargé de tous ses défauts ! Le pis est que Frédéric ne soit pas ici.

*Dorothée.* Et s'il y étoit ?

*Marianne.* Oh ! où est-il donc ? J'y cours : je meurs d'envie de le voir.

*Dorothée.* Chut. Je crois entendre mon oncle qui gronde.

*Marianne.* Tu es la sœur de Frédéric, il est juste que tu le voies la première. Je vais rester ici avec mon papa, pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du pauvre fugitif, & porte-lui quelques paroles d'espérance & de consolation.

*Dorothée.* Oui, & une bonne mercuriale aussi, je t'assure ; car il la mérite de toutes façons. (*Elle sort.*)

## SCENE VII.

*M. de Valcourt, Marianne.*

*M. de Valcourt.* Je suis si en colère contre ce drôle, que je n'ai pas été en état d'écrire pour renvoyer le messager. Il peut aussi bien ne partir que demain au matin. Tâchons de me remettre un peu.

*Marianne.* Quoi, mon papa ! vous êtes toujours fâché contre mon pauvre cousin ? est-ce donc un si grand crime qu'il a commis ?

*M. de Valcourt.* Il te sied bien vraiment de l'excuser : je vois que tu n'as pas une meilleure tête que lui ; & que tu aurois peut-être fait pis à sa place. Vous avez cependant l'un & l'autre un bon exemple sous les yeux.

*Marianne.* Et qui donc ?

*M. de Valcourt.* Mon brave Rodolphe.

*Marianne.* Ah, oui ! Mon frère est un garçon bien vrai, bien généreux ! C'est un digne modèle !

*M. de Valcourt.* Je fais que, Dorothée & toi, vous lui en avez toujours voulu. Moi-même, d'après votre façon de penser, j'avois pris des préventions contre lui. Mais le Préfet m'en rend aujourd'hui de si bons témoignages....

*Marianne.* Eh, mon Dieu ! ses précepteurs ne vous accabloient-ils pas ici de louanges ? On fait qu'il est né d'un homme riche ; & on espère toujours attraper des présents d'un père, en le flattant sur son fils.

*M. de Valcourt.* Je veux bien qu'on m'ait un peu flagorné sur son compte ; mais au moins ne m'a-t-il pas joué un seul tour, comme Frédéric m'en a joué mille, depuis son enfance.

*Marianne.*

*Marianne.* Ses tours ne portoient de préjudice à personne ; ils ne faisoient tort qu'à lui-même.

*M. de Valcourt.* Tu me mettrois en fureur. Il ne s'est fait tort qu'à lui-même, n'est-ce pas, en précipitant dans les fossés ma plus belle voiture ? Une voiture dorée toute neuve, qui venoit de me coûter six mille francs !

*Marianne.* Ce n'est qu'un trait d'étourderie, bien excusable à son âge. Pétrél eslayoit cette voiture ; Frédéric le tourmenta si fort pour monter sur le siège, qu'il le prit avec lui. Lorsqu'ils ont fait quelques pas, le fouet tombe. Pétrél descend pour le ramasser. Les chevaux sentent leurs rênes dans une main plus foible, ils s'emportent. Heureusement l'avant-train se détache, & il n'y a que la voiture qui en a souffert.

*M. de Valcourt.* Ce n'est pas assez, peut-être ? Et qui, dans cette aventure, est plus à plaindre que moi ?

*Marianne.* Frédéric qui en a eu la tête toute fracassée, & sur-tout le pauvre Pétrél qui a perdu son service.

*M. de Valcourt.* Ah ! je ne puis y penser sans frémir encore de colère ! Cette belle équipée m'a coûté plus de cent louis.

*Marianne.* Et combien de regrets elle a coûtés au bon Frédéric ! Il ne se consolera jamais d'avoir été cause de la disgrâce du malheureux Pétrél.

*M. de Valcourt.* Deux bons vauriens à mettre ensemble ! J'admire toujours que tu choisisses les plus mauvais garnemens pour plaider leur cause. C'est dommage, en vérité, que tu ne sois pas née garçon, pour être camarade de ton cousin. Vous auriez fait, je crois, tous deux, de belles manœuvres.

*Marianne.* Mais au moins....

*M. de Valcourt.* Tais-toi. Tu n'importunes de tes fornettes. Je veux sortir pour aller prendre le frais. Va chercher Dorothée, & vous viendrez me trouver.

(*Il sort, & laisse son chapeau.*)

## SCENE VIII.

*Marianne,*

J'aurai bien de la peine encore à le faire revenir. Ne désespérons de rien cependant. Il n'est méchant que dans ses paroles.

## SCENE IX.

*Marianne, Dorothee.*

*Dorothee (présentant son nez à la porte entr'ouverte).* Bst !

*Marianne.* Eh bien ?

*Dorothee.* Mon oncle est-il dehors ?

*Marianne.* Il vient de sortir. Et Frédéric ?

*Dorothee.* Il nous attend sur l'escalier dérobé.

*Marianne.* Il n'y a qu'à le faire monter dans notre appartement.

*Dorothee.* Il faut bien s'en garder. Justine y est.

*Marianne.* Que ne le faisons-nous entrer ici ? Personne n'y vient, lorsque mon papa est dehors.

*Dorothee.* Tu as raison. Il nous fera aussi plus facile de le faire esquiver au besoin. Attends, je vais le faire monter.

## SCENE X.

*Marianne.*

Que je suis curieuse de lui entendre raconter son histoire ! J'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an qu'il nous a quittés. Ah ! je l'entends.

*(Elle va jusqu'à la porte à sa rencontre.)*

## SCENE XI.

*Marianne, Dorothee, Frédéric.*

*Marianne (l'embrassant).* Ah, mon cher cousin !

*Dorothee.* Il mérite bien ces caresses pour les chagrins qu'il nous cause !

*Marianne (lui tendant la main).* Je le vois. Tout est oublié.

*Frédéric.* Ma chère cousine, je te trouve donc toujours la même ? Tu n'as jamais été si sévère pour moi que ma sœur.

*Dorothee.* Si je l'étois autant que notre oncle, va....

*Frédéric.*

*Frédéric.* Avant toutes choses, que dit-il ? Est-il donc vrai qu'il soit si fort en colère contre moi ?

*Dorothée.* S'il savoit que nous te cachons ici, nous n'aurions rien de mieux à faire que de vider la maison, & de courir les champs.

*Marianne.* Oh oui, garde-toi bien de te présenter sitôt à ses yeux : il seroit homme à te fouler peut-être sous ses pieds dans sa première fureur.

*Frédéric.* Que peut donc lui avoir écrit le Préfet ?

*Dorothée.* Un beau panégyrique sur tes fredaines.

*Marianne.* Mon frère en avoit déjà touché quelque chose par la poste d'hier.

*Frédéric.* Quoi ! Rodolphe a écrit ? Je n'ai donc plus besoin de justification. Il fait aussi bien que moi comment les choses se sont passées. Je lui ai tout confié.

*Marianne.* Il n'y auroit qu'à te juger sur la lettre !

*Frédéric.* Je veux être un coquin, si je ne suis pas innocent.

*Dorothée.* Ce n'est rien dire. Il faut bien être l'un ou l'autre.

*Frédéric.* Et vous avez pu me croire coupable ! Quel est donc mon crime ? d'avoir vendu ma montre ?

*Dorothée.* N'est-ce rien que cela ? & qui fait encore si tes chemises, tes habits.....

*Frédéric.* Il est vrai. J'aurois tout vendu, si j'avois eu besoin de plus d'argent.

*Dorothée.* Voilà une belle manière de te défendre ! Et passer la nuit hors de ta pension ?

*Frédéric.* Une nuit, ma sœur.

*Dorothée.* Et te révolter contre un juste châtement ?

*Frédéric.* Dis, contre un outrage que je n'avois pas mérité. Quand je m'y ferois soumis, j'aurois toujours conservé dans l'esprit de mon oncle la tache d'une faute. Et si l'on m'avoit chassé, je n'aurois jamais reparu devant vous.

*Marianne.* Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défense ? Il faut bien que nous en soyons instruites, pour te blanchir aux yeux de mon papa.

*Frédéric.* Le voici. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le Préfet nous donna la permission d'y aller pour nous divertir, & pour voir les curiosités qu'on y montre.

*Dorothée.* Ah ! c'est donc en oranges & en pralines que tu

as mangé ta montre & ton *Exercice du Chrétien*? ou bien à voir les finges & les marmottes?

*Frédéric.* Il faut que ma sœur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on peut y dépenser son argent. Non, ce n'est pas cela. J'avois soif, & j'entrai dans une auberge, où l'on vendoit de la bière.

*Dorothée.* Mais, c'est encore pis.

*Frédéric.* En vérité, ma sœur, tu es bien cruelle. Laisse-moi donc achever. Tandis que j'étois assis....

*Marianne* (*prêtant l'oreille vers la porte*). Nous sommes perdus! Mon papa! Je l'entends.

*Dorothée.* Sauve-toi! sauve-toi!

*Frédéric.* Non, je veux attendre mon oncle pour me jeter à ses pieds.

*Marianne.* Eh non, mon ami; il n'est pas en état de t'entendre. Par pitié pour moi....

*Frédéric.* Tu le veux?

*Marianne.* Oui, oui, laisse-moi gouverner tes affaires.

(*Elle le pousse par les épaules vers la porte de l'escalier dérobé, la ferme sur lui, & revient.*)

## SCENE XII.

*M. de Valcourt, Marianne, Dorothée.*

*Marianne.* Eh bien, mon papa, vous voilà déjà de retour de votre promenade?

*M. de Valcourt.* Je cherche mon maudit chapeau. Je ne fais où je l'ai laissé.

*Dorothée* (*cherchant des yeux*). Tenez, tenez, le voici. (*Elle le lui présente.*)

*M. de Valcourt.* Tu ne pouvois pas avoir l'avisement de me l'apporter?

*Dorothée.* Il faut que je sois aveugle, pour ne l'avoir pas vu.

*Marianne.* Qui peut penser à tout?

*M. de Valcourt.* Effectivement, il y a tant de choses qui t'occupent!

*Marianne.* C'est que le pauvre Frédéric m'est revenu dans la tête.

*M. de Valcourt.* N'entendrais-je jamais que ce nom fiffle à mes oreilles?

*Marianne*

*Marianne.* Eh bien, mon papa, n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas aller continuer votre promenade avant le serein?

*M. de Valcourt.* Non, je ne veux plus sortir. (*Marianne & Dorothee se regardent en branlant la tête d'un air mécontent.*) Il est trop tard. Aussi-bien on vient de me dire que mon ancien cocher est en-bas, & qu'il veut me parler.

*Marianne & Dorothee.* Pétrel?

*M. de Valcourt.* Quelque dommage qu'il m'ait causé, le mal est fait, & il en a été assez puni. Je veux savoir ce qu'il a à me dire.

*Marianne.* Il pourroit bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

*M. de Valcourt.* Non, non; j'en ferai plutôt débarrassé. Dans le fond... (*Marianne & Dorothee se parlent en secret.*) (*A Marianne*) Lorsque votre père, (*à Dorothee*) lorsque votre oncle vous parle, il me semble que vous devriez l'écouter. Dans le fond... (*Dorothee veut s'esquiver.*) Où allez-vous, Dorothee?

*Dorothee (embarrassée).* C'est que j'ai besoin de descendre.

*M. de Valcourt.* Eh bien! dites à Pétrel de monter.

(*Dorothee sort.*)

## SCENE XIII.

*M. de Valcourt, Marianne.*

*M. de Valcourt.* Dans le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de si bon cocher. On auroit pu se mirer sur le poil de mes chevaux; & il n'alloit pas boire leur avoine au cabaret.

*Marianne.* Ah! si vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Frédéric.

*M. de Valcourt.* Ne m'en parle plus. C'est lui qui est cause que j'ai renvoyé Pétrel, & que je me trouve à présent sans cocher; car celui-là m'a dégoûté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.

## SCENE XIV.

*M. de Valcourt, Marianne, Dorothee, Pétrel.*

*Dorothee.* Mon cher oncle, voici Pétrel.

*Pétrél.* Je vous demande pardon, Monsieur ; mais je ne puis croire que vous soyez toujours en colère contre moi. Ne trouvez pas mauvais que j'aye pris la liberté de paroître devant vous en traversant le village, pour vous prier de me donner un bon certificat.

*M. de Valcourt.* Est-ce que je ne t'en ai pas donné ?

*Pétrél.* Je n'en ai pas eu d'autre que... “ Tiens, voilà ton argent ; fors à l'instant du château, & ne te présente jamais à mes yeux.” Vous ne me laissâtes pas le temps de vous demander une attestation en forme plus gracieuse.

*M. de Valcourt.* C'est que tu ne méritois pas qu'on fît plus de cérémonie : car il m'en a coûté ma plus belle voiture. Plût à Dieu que Frédéric s'y fût aussi tordu le cou !

*Pétrél.* Que voulez-vous, Monsieur ? Un cocher n'a de tête que dans son fouet, & le mien m'étoit échappé. Je serai plus prudent à l'avenir.

*M. de Valcourt.* Allons, tout est oublié. Comment fais-tu pour vivre ?

*Pétrél.* Ah ! mon cher maître, depuis que je suis hors de chez vous, je n'ai pas eu un bon moment. Vous savez qu'en sortant d'ici, j'entrai chez M. le Major de Braffort. Oh quel homme ! il ne savoit parler que la canne levée. Que Dieu lui fasse paix !

*M. de Valcourt.* Il est donc mort ?

*Pétrél.* Ouï, au grand contentement de ses soldats. Il ne me donnoit jamais ses ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine mesure d'avoine à ses chevaux, & force coups de bâton, mais peu de pain à ses gens.

*Marianne.* Ah ! mon pauvre Pétrél, pourquoi demeurais-tu à son service ?

*Pétrél.* Où ferois-je allé ! Ce qui me retenoit encore, c'est que ma femme trouvoit de l'emploi dans la maison, à blanchir & à raccommoder le linge. Elle gagnoit au moins à demi de quoi nourrir nos enfans. Tout le monde trembloit devant M. le Major : il n'y eut que la mort qui le fit trembler, & qui le terrassa. Maintenant je n'ai plus de condition, & je ne fais où donner de la tête.

*M. de Valcourt.* Mais tu fais que je ne laisse mourir personne de faim, & encore moins un ancien domestique.

*Pétrél.* Ah, je le pensois toujours ; mais vos terribles paroles : “ Ne te présente jamais à mes yeux ; ” elles résonnoient sans cesse comme un tonnerre à mon oreille. Dix des plus

plus gros juremens de M. le Major ne m'auroient pas fait tant de peur.

*Marianne.* Tu n'as pas trouvé de maître depuis ce temps ?

*Pétrél.* Oh, ma chère Demoiselle ! ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village, & tous les environs, les gens sont si pauvres, qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louois à la journée pour les travaux des champs, ma femme tourmentoit sa quenouille, & mes enfans alloient demandant l'aumône. Mais nous gagnions tous ensemble si peu à cela, que nous étions hors d'état de payer, à la fin de la semaine, le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous, & le ciel par-dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal & de chagrin.

*(Il s'essuie les yeux.)*

*M. de Valcourt.* Tu l'as mérité. Que ne venois-tu chercher du secours auprès de moi ?

*Marianne (à Dorothée).* Voilà mon papa qui se remontre. Bon augure pour Frédéric !

*Pétrél.* Ah, Monsieur, quelle femme c'étoit ! Jamais on n'a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrois le soir sans avoir gagné un sou, & que je croyois être obligé de me coucher avec la faim, je trouvois qu'elle n'avoit mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand j'écumois de rage comme un possédé, & que je voulois tout briser autour de moi, elle savoit me rendre au bon Dieu, & me refaire honnête homme. A présent elle est morte & je ne peux la ressusciter. C'est de-là que mon véritable malheur commence, & Dieu fait quand il finira.

*Dorothée.* Ah ! mon pauvre Pétrél !

*Pétrél.* Il n'y avoit plus à espérer de trouver une condition dans le pays. Je partis un beau soir. Je chargeai ma fille sur mes épaules, & je pris mon garçon par la main. Nous marchâmes une grande partie de la nuit, & nous passâmes le reste à dormir dans la forêt. Le lendemain au matin, à la pointe du jour, nous étions à la porte d'un village. Par bonheur la foire s'y tenoit ce jour-là. Je gagnai quelque argent à porter des paquets. Mais écoutez bien, Monsieur, un Ange, un Ange du ciel, M. Frédéric....

*M. de Valcourt.* Un Ange, Frédéric ? Ce garnement !

*(Marianne & Dorothée se prennent par la main, & s'approchent de Pétrél d'un air de curiosité & de joie, en s'écriant ensemble :)*

Frédéric ?

Frédéric? Frédéric?

*Pétrel.* Oui, mon cher maître, maltraitez-moi si vous voulez, mais non ce brave & généreux enfant. J'aimerois mieux me voir foulé sous vos pieds.

*Dorothée.* Oh, conte-nous, conte-nous, Pétrel!

*Pétrel.* Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. M. Rodolphe & M. Frédéric y étoient assis à une table, avec une bouteille de bière à leur côté.

*M. de Valcourt.* Ah, voilà de jolies inclinations! Dans un cabaret!

*Dorothée.* Mon oncle, c'est qu'il avoit besoin de se rafraîchir.

*M. de Valcourt.* Qu'avoit-il à faire dans ce village?

*Marianne.* Il étoit allé voir la foire. Votre Rodolphe y étoit bien aussi.

*Pétrel.* Il reconnut aussitôt ma fille, & se leva de table, malgré tout ce que son compagnon put lui dire. Il fit avaler un verre de bière à la pauvre Louison, la prit par la main, la conduisit dehors, & se fit raconter, en peu de mots, notre misère. Alors il lui ordonna de le mener où j'étois. Il me trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une fontaine, pour me rafraîchir de la grande chaleur. Je crus que je deviendrois fou de joie quand je le vis. Tout sale & tout déguenillé que j'étois, je le pris dans mes bras devant tout le monde, & on craignoit que je ne l'étouffasse, tant je le pressois contre mon cœur. Ah! je sentis qu'il me serroit bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environnés d'une grande foule, il me dit de le conduire dans un endroit où nous fussions seuls, & je le menai dans une grange où j'avois déjà retenu mon coucher.

*Marianne.* Ah! mon papa, je parierois....

*M. de Valcourt.* Silence. Eh bien, Pétrel?

*Pétrel.* Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer & à se désoler. Ce seroit à moi, s'écria-t-il, de mendier pour vous: je suis la cause de votre malheur. Mais je ne dormirai pas sans vous avoir secourus. Prends, prends, mon Pétrel, tout ce que j'ai sur moi, dit-il en fouillant dans ses poches. Je ne voulois pas le recevoir; il se fâcha. Je lui dis que c'étoit apparemment de l'argent qu'on lui avoit donné pour s'amuser, que j'étois accoutumé à souffrir. Il ferra les dents, trépigna des pieds, & je pense qu'il m'auroit battu, si je n'avois pris sa bourse.

*M. de*

*M. de Valcourt.* Et combien y avoit-il ?

*Pétrél.* Près de six francs. Il ne voulut garder qu'une pièce de six sous. Il ne fera pas dit, continua-t-il, qu'un brave domestique de mon oncle, qui n'a ni volé, ni assassiné, soit obligé, dans ses vieux jours, d'aller mendier avec ses enfans, & qu'il n'ait pas un gîte assuré. Mettez-vous dans une petite chambre. Avant qu'il soit trois jours, je reviens à vous, & je vous apporterai des secours, jusqu'à ce que j'aye écrit à mon oncle. Nous l'avons tous deux mis en colère contre nous ; mais il est trop bon & trop généreux pour vous abandonner à votre misère.

*M. de Valcourt.* Est-il bien vrai, Pétrél, qu'il ait dit cela ?

*Pétrél.* Voulez-vous que j'en jure, mon maître ?

*Marianne.* Va, va, nous t'en croyons assez. Achève ton récit.

*Pétrél.* Que fais-tu de tes enfans, me dit-il, en caressant Guillot ? Ce que j'en fais, lui répondis-je ? ils courent les chemins, portant des fleurs & des balais de plume à vendre, & quand personne n'en veut acheter, ils demandent l'aumône. Cela n'est pas bien, reprit-il. Ils ne deviendroient, à ce métier, que des libertins & des paresseux. Il faut que tu fasses apprendre un métier au petit garçon, & que tu places ta fille chez d'honnêtes gens.

*Marianne.* Frédéric avoit bien raison, mon papa.

*Pétrél.* Oûi, lui dis-je ; mais comment aller présenter des enfans avec ces haillons ? Si j'avois seulement une vingtaine d'écus, je trouverois bien à m'en débarrasser. Il y a ici un tisserand qui occupe de petites mains, & qui prendroit mon Guillot en apprentissage, si je pouvois lui donner dix écus d'avance. Une jardinière se chargeroit aussi de Louison, pour aller vendre des fleurs, si j'avois de quoi lui donner un cottillon. Je pourrois alors me présenter chez des gens riches, pour avoir du service, & je ne serois pas réduit à rôder comme un fainéant.

*M. de Valcourt.* Et que te répondit Frédéric ?

*Pétrél.* Rien, Monsieur. Il s'en alla ; mais deux jours après, il étoit déjà de retour. Où est le tisserand qui veut prendre ton fils en apprentissage ? Mène-moi chez lui. Je l'y conduisis, & il lui parla en secret. Et la jardinière qui se charge de Louison ? Mène-moi chez elle. Je l'y conduisis aussi. Il me laissa à la porte, alla parler à cette femme, dans son jardin, me reprit ensuite sans dire mot, & nous

fortîmes.

fortîmes. A cent pas de-là, il s'arrête, & me dit, en me fautant au cou. Bon vieillard, sois tranquille pour tes enfans. Il m'ordonna ensuite d'aller chez un Fripier, dont il me montra de loin la boutique. Il lui avoit déjà payé ce furtout & cette redingotte que vous me voyez... N'ai-je pas l'air d'un Prince là-dessous ?

*Marianne.* O mon brave cousin ! le bon Frédéric !

*M. de Valcourt.* (*S'essuyant tantôt un œil, tantôt l'autre.*)  
Je vois maintenant où la montre s'en-est allée.

*Pétrel.* Ce n'est pas tout, Monsieur. Ne le surpris-je pas à me glisser de l'argent dans la poche ? Je voulus absolument le lui rendre, en lui disant qu'il n'avoit déjà fait que trop de choses pour moi. Mais si jamais je l'ai vu se mettre en colère, c'est dans ce moment. Il m'assura que c'étoit vous, Monsieur, qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulois courir ici pour me jeter à vos pieds, il me dit que vous vouliez faire semblant de n'en rien savoir. Ah ! dis-je en moi-même, ce M. de Valcourt est un si bon maître ! peut-être qu'il me reprendroit ! Cependant je n'osois pas venir, puisque M. Frédéric me l'avoit défendu.

*M. de Valcourt.* O mon Frédéric ! mon cher Frédéric ! tu as donc toujours ce cœur noble & généreux que je t'ai vu dès l'enfance.

*Marianne.* Et qui t'a enfin décidé à reparoître devant mon oncle ?

*Pétrel.* Le voici. On n'a pas voulu recevoir mon Guilot sans son extrait de baptême. Il falloit venir le demander au Curé. En entrant dans le village, comme si M. Frédéric m'avoit porté bonheur, j'appris que M. le Comte de Vienné avoit besoin d'un cocher. J'allai me présenter à lui, & il me promit de me prendre à son service, si je lui apportois un bon certificat de mon dernier maître. Je ne pouvois pas aller dans l'autre monde en demander un à M. le Major ; je me suis hasardé, en tremblant, à m'adresser à vous. Peut-être refuserez-vous de me le donner ; mais j'aurai toujours gagné de vous faire mes remerciemens pour les secours que vous avez bien voulu me faire passer par les mains de M. Frédéric.

*M. de Valcourt.* Non, mon honnête Pétrel, tu ne les dois qu'à lui seul. C'est lui qui s'est dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit aussi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le sauves ! Oui, sans toi, sans toi, j'étois si en colère

lère contre lui, que je l'aurois banni pour jamais de ma présence.

*Pétrél.* Que dites-vous, Monsieur ! Ah, je serois l'homme de la terre le plus heureux ! il m'auroit tiré de peine & je l'en aurois tiré à mon tour ! nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre !

*M. de Valcourt.* Ce maudit coquin de Rodolphe l'avoit presque chassé de mon cœur. Comment pouvois-je m'en rapporter à ce fripon, qui m'en a si souvent imposé ? Mais le Préfet ! le Préfet !

*Marianne.* Eh, mon Papa ! c'est qu'il l'aura trompé comme vous.

*M. de Valcourt.* Mais, mon Dieu ! on m'écrit que Frédéric s'est échappé. Si le désespoir alloit le prendre ! S'il lui arrivoit quelque malheur !

*Pétrél.* Un cheval ! un cheval ! Je vous le ramenerai, quand il seroit au bout du monde. *(Il veut courir.)*

*Dorothée (le retenant).* Est-il bien vrai, mon cher oncle, que vous lui pardonneriez ? que vous le presseriez encore contre votre cœur ?

*M. de Valcourt.* Ah ! quand il auroit vendu tous ses habits ! quand il reviendroit nu comme la main !

*(Dorothée fait un signe à Marianne, & part comme un éclair.)*

*Marianne.* Et s'il étoit ici, mon papa ?

*M. de Valcourt.* Ici ? Quelqu'un l'a-t-il vu ? Où est-il ? où est-il ?

*Pétrél.* Ah s'il étoit ici ! s'il étoit ici ! j'irois donner de la tête là-haut contre le plancher.

*Marianne.* Eh bien, mon papa ; le voyez-vous ?

## SCENE XV.

*M. de Valcourt, Frédéric, Marianne, Dorothée, Pétrél.*

*(Frédéric se précipite aux pieds de son oncle. Pétrél se jette contre terre à son côté, passe un bras sous les genoux de M. de Valcourt, & l'autre autour de Frédéric, leur baise les mains & les habits, & fait des éclats extravagans de joie. Marianne & Dorothée s'embrassent en pleurant.)*

*Frédéric.* Ah, mon oncle ! mon oncle ! me pardonnez-vous ?

*M. de*

*M. de Valcourt.* (d'une voix étouffée, à force de le presser).  
Te pardonner ! Ah ! tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'auparavant, que je ne me sépare jamais de toi.

*Frédéric.* Oui, mon oncle, jamais, jamais.

(Il se retourne, se jette sur Pétrel, & se suspend d'un bras à son cou)

Ah ! si vous aviez vu la misère de ce pauvre homme & de ses enfans, si vous aviez été la cause de leur malheur !

*Pétrel.* C'est moi, c'est moi ! Pourquoi vous laisser grimper sur mon siège, & vous livrer à des chevaux fringans ? Mais qui pouvoit vous refuser quelque chose ? Non, quand la voiture auroit dû me passer sur le corps. Tenez, M. Frédéric, ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudroit vous l'accorder ; mais j'irois de-là me jeter dans la rivière.

*M. de Valcourt.* Que ne m'instruisois-tu de tout cela, au lieu de vendre ta montre, tes livres, & peut-être tes habits ? C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi, qui ne connoît pas le prix des choses.

*Frédéric.* Oui, cela est vrai. Mais chaque moment de plus que je laissois souffrir cette famille, il me sembloit commettre un assassinat. Et puis, comme vous aviez chassé Pétrel, dans votre colère, je craignois que vous ne me fîssiez défense de le secourir, & que, par ma défobéissance à vos ordres exprès, je ne me rendissè plus coupable.

*M. de Valcourt.* Tu m'aurois donc alors désobéi ?

*Frédéric.* Oui, mon oncle, mais en cela seulement.

*M. de Valcourt.* Embrasse-moi, brave Frédéric.... Cependant j'ai encore sur le cœur un article de la lettre, qui dit que tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée ?

*Frédéric.* C'étoit le jour que je portois l'argent à Pétrel. Le Préfet n'étoit pas à la pension, & je savois que la porte seroit fermée le soir à dix heures. Je croyois être de retour auparavant, & j'y aurois été, si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

*Dorothée.* Mon pauvre frère, où as-tu donc couché ?

*Frédéric.* Je trouvai une masure abandonnée, je m'y étendis sur une grande pierre, & jamais je n'ai si bien dormi. J'étois si content d'avoir soulagé Pétrel !

*Marianne.* Ah ! méchant Rodolphe ! il s'est bien gardé de nous apprendre toutes ces choses : il les favoit pourtant.

*M. de Valcourt.* Dès ce moment je lui retire ma tendresse, & toi seul....

*Frédéric.* Non, mon oncle, je ne veux être heureux aux dépens de personne, & encore moins aux dépens de votre fils.

*Dorothée (lui tend la main).* O mon frère, combien je dois t'aimer !

*M. de Valcourt.* Eh bien, qu'il reste dans sa pension. Pour toi, tu ne me quitteras plus. Je veux toujours t'avoir auprès de mon cœur. Je te ferois plutôt venir des maîtres, de toute espèce, de deux cents lieues.

*(Frédéric lui baise la main.)*

*Pétrel (lui baisant le pan de son habit).* Mon digne maître, vous êtes toujours le même.

*M. de Valcourt (lui frappant sur l'épaule).* Pétrel, as-tu pris des engagemens avec M. de Vienné ?

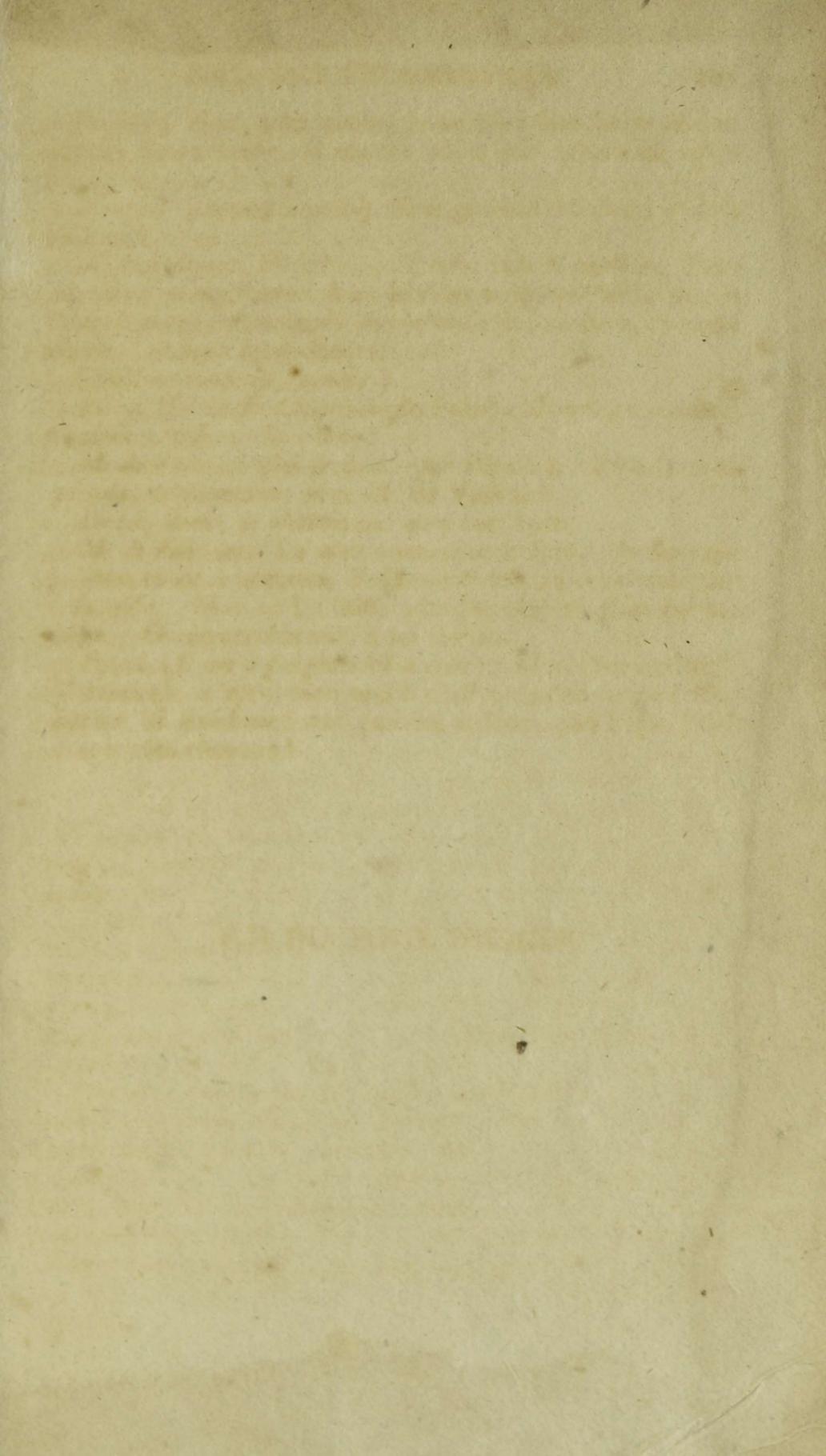
*Pétrel.* Bon ! je n'avois pas mon certificat.

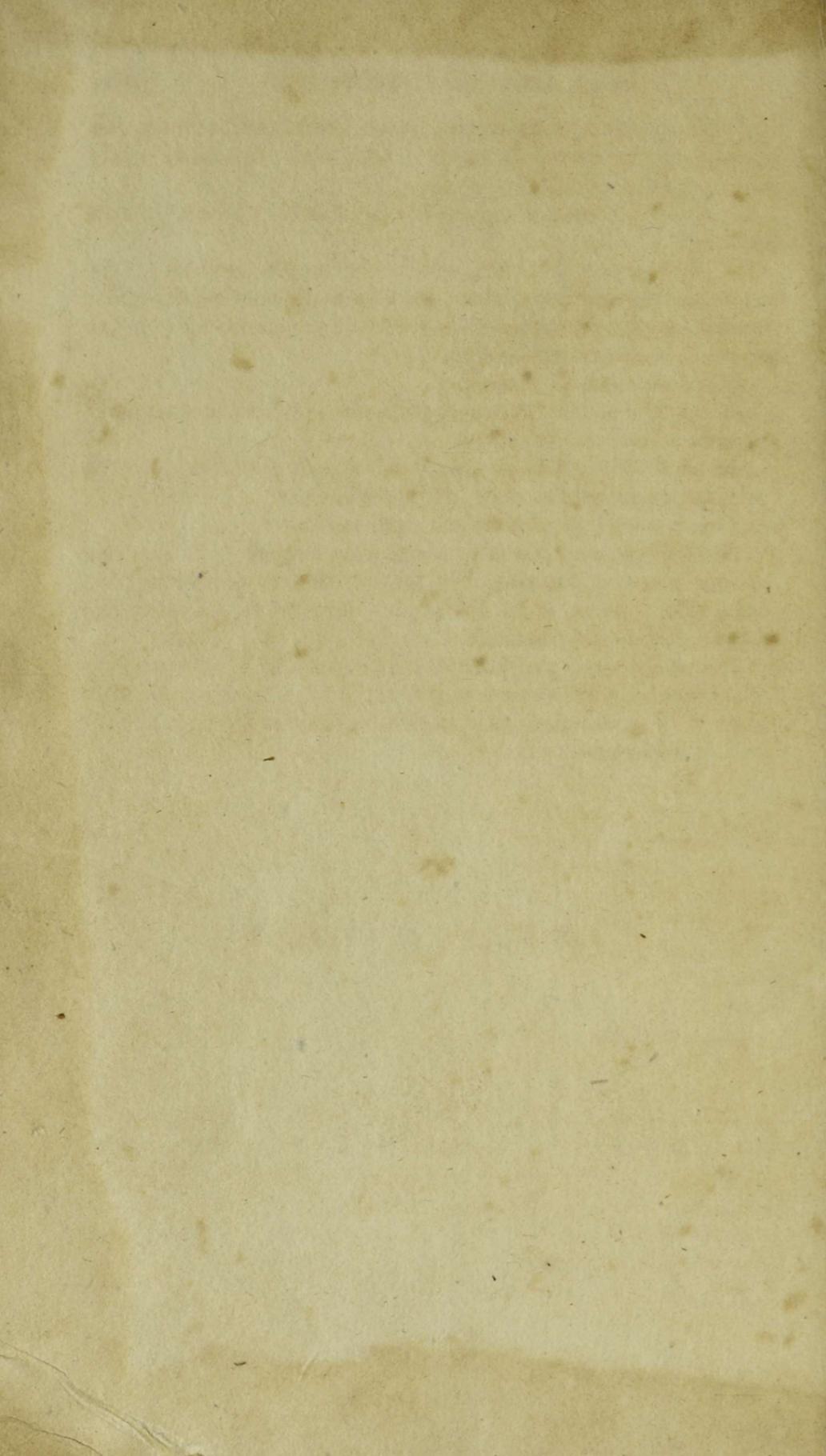
*M. de Valcourt.* Tu n'en auras plus besoin. Je sens que je vous rendrai heureux, Frédéric & toi, en vous remettant ensemble. Mais ne lui laisse plus prendre ta place sur ton siège. On pourvoira aussi à tes enfans.

*Pétrel (se met à sangloter & à crier).* Mon cher maître !.. Monsieur !...c'est-il bien vrai ? n'est-ce qu'un songe ? Frédéric ! M. Frédéric ! mes pauvres enfans !... Ah ! que j'aie revu mes chevaux !

FIN DU TOME PREMIER.







60

